ПГБ 3
142

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р И. Бр. 9832

A. BOSSERT

ÉTUDES HISTORIQUES

ET

FIGURES ALSACIENNES

AVANT ET APRÈS IÉNA. — KANT ET LA PAIX PERPÉTUELLE. — LA POLITIQUE FRANÇAISE DE GŒTHE. — GŒTHE CONTINUATEUR D'HOMÈRE — GŒTHE A L'ÉCOLE DE VOLTAIRE. — MADAME LUCIFER. — LA DÉCADENCE DU SENS HISTORIQUE EN ALLEMAGNE. — ERCKMANN CHATRIAN. — LA LÉGENDE DE SAINTE ODILE. — HERRADE DE LANDSPERG. — PAPA OBERLIN.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1919

ГОСУДАРСТВЕННАЯ БИБЛИОТЕКА РСФСР

ÉTUDES HISTORIQUES

ET

FIGURES ALSACIENNES



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

La littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique ; 3e édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains : Klopstock, Lessing, Herder, Wieland, Lavater, la jeunesse de Gœthe ; 4e édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Gœthe et Schiller : la littérature allemande à Weimar, la jeunesse de Schiller, l'union de Gœthe et de Schiller, la vieillesse de Gœthe ; 6e édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

La légende chevaleresque de Tristan et Iseult, essai de littérature comparée. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Schopenhauer, l'homme et le philosophe ; 3e édit. Un vol in-16, broché. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Essais sur la littérature allemande. 1re série : le Roman de la guerre de Trente ans, Kant, Gœthe, Jean-Paul, Curtius, David-Frédéric Strauss, Nietzsche. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Essais sur la littérature allemande, 2e série : Weimar au temps de Gœthe, Gœthe directeur de théâtre, Werther, Gœthe et Suléika, Schiller, Guillaume de Humboldt, le Théâtre de la Hofburg à Vienne, Lenau, Beethoven, la Famille Mendelssohn, Théodore Fontane, Frédéric-Guillaume III et la reine Louise, un soldat d'il y a cent ans. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Essais de littérature française et allemande. Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

Herder, sa vie et son œuvre. Un vol. in-16, br.

Études historiques et figures alsaciennes. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Histoire abrégée de la littérature allemande depuis les origines jusqu'en 1870, avec un choix de morceaux traduits, des notices et des analyses. Un vol. in-16, cart. toile. 4 fr.

Histoire de la littérature allemande depuis les origines jusqu'à nos jours ; 4e édition revue et complétée. Un fort vol. in-16 de 1 150 pages, broché. 5 fr.
Cartonné toile. 6 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Calvin (*Collection des Grands Écrivains français*) ; 2e édition. Un vol. in-16, br. 2 fr.

234-18. — Saint-Germain-lès-Corbeil. Imp. F. Leroy.

A. BOSSERT

ÉTUDES HISTORIQUES

ET

FIGURES ALSACIENNES

AVANT ET APRÈS IÉNA. — KANT ET LA PAIX PERPÉTUELLE. — LA POLITIQUE FRANÇAISE DE GŒTHE. — GŒTHE CONTINUATEUR D'HOMÈRE. — GOETHE A L'ÉCOLE DE VOLTAIRE. — MADAME LUCIFER. — LA DÉCADENCE DU SENS HISTORIQUE EN ALLEMAGNE. — ERCKMANN-CHATRIAN. — LA LÉGENDE DE SAINTE ODILE. — HERRADE DE LANDSPERG. — PAPA OBERLIN.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1919



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hachette and C°, 1919

PRÉFACE

Ces études ont été écrites avant ou pendant la guerre, et il y est surtout question des rapports entre la France et l'Allemagne.

Tout homme qui s'est occupé de littérature ou de philosophie allemandes, sait que l'Allemand du Nord n'est pas l'Allemand du Midi et que l'Allemagne n'est pas la Prusse.

Le Prussien a la haine de la France, la haine du barbare ou du demi-barbare pour l'homme plus civilisé que lui, une haine doublée d'envie, sournoise et lâche quand il est vaincu, hautaine et violente quand il croit tenir la victoire.

L'Allemand du Midi, tranquille et jouisseur, ne demande qu'à vivre en paix avec son voisin. Quant à l'Autrichien, il porte dans



ses rapports avec l'étranger un esprit de mansuétude qui n'est plus une vertu.

L'Allemagne du Nord a connu deux hommes qui comptent dans l'histoire de la pensée européenne : Kant et Herder. Ils ne lui appartiennent pas en réalité : Kant était d'origine écossaise, et le grand-père de Herder était Silésien.

J'ai vécu dans la familiarité de l'Allemagne d'autrefois ; j'y ai même trouvé, je l'avoue, un sujet d'instruction et d'intéressante comparaison. Je n'ose croire qu'elle soit à jamais incapable de secouer le joug prussien qui pèse actuellement sur elle.

J'espère, en tout cas, qu'on trouvera dans les pages qui suivent une liberté de jugement qui n'est pas incompatible avec le patriotisme.

Décembre 1918.

AVANT ET APRÈS IÉNA

NOTES ET RÉVÉLATIONS D'UN TÉMOIN

Die französische Nation ist durchs Bad ihrer Revolution von vielen Einrichtungen befreit worden, über die der Menschengeist als über Kinderschuhe hinaus war ; dies gibt ihr die grosse Kraft, die sie gegen andere beweist.

HEGEL.



Le 7 octobre 1806, Napoléon recevait à Bamberg une note du gouvernement prussien, exigeant, comme condition du maintien de la paix, la retraite des troupes françaises sur la rive gauche du Rhin. Cette retraite devait commencer dès le lendemain, et se continuer sans interruption jusqu'à l'évacuation complète du territoire allemand. Il était peu probable que Napoléon, ramenant d'Austerlitz son armée victorieuse, obéirait à une injonction qui l'aurait obligé non seulement de renoncer à ses conquêtes, mais encore d'abandonner les alliés qu'il avait en Allemagne, les rois de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe. Le gouvernement prussien lui-même n'y comptait pas. Aussi, des deux côtés, les armées se mettaient en marche, se rapprochaient insensiblement, jus-



qu'à ce qu'elles se fussent rencontrées sur les champs de bataille d'Iéna et d'Auerstaedt.

L'attaque prussienne de 1806 ne ressemble nullement au grand soulèvement qui, en 1813, mit toute l'Allemagne en armes contre Napoléon. En 1806, c'était seulement la petite noblesse, dans laquelle se recrutait le corps des officiers, c'est-à-dire une partie de la nation, peu nombreuse, mais ardente et orgueilleuse, qui demandait la guerre et la prenait à son compte ; elle avait son représentant à la cour dans la personne du prince Louis-Ferdinand, neveu de Frédéric II. La bourgeoisie était paisible et indifférente, et la classe lettrée avait déjà été touchée par l'esprit de liberté qui soufflait du côté de la France.

Le 7 février 1807, Charles-Auguste Bœttiger, directeur de l'Institut des Pages à Dresde, écrivait, dans son style fleuri, à l'historien Jean de Muller : « On est hautement accusé de parjure et d'apostasie, lorsqu'on ose appeler de son vrai nom le grand destructeur des vieilles formules usées et vermoulues, l'homme que le

baptême de l'Esprit a sacré comme un instrument privilégié de Dieu. Vous savez quelles étaient mes convictions avant la catastrophe, alors qu'on pouvait encore espérer une renaissance sans passer par la corruption du tombeau. Le jour du 14 octobre, Dieu a pesé les anciennes et les nouvelles formes sous un concert d'étoiles, et le plateau de la balance qui portait le Nord a monté brusquement. Nous n'avons plus qu'à nous incliner devant l'oracle. »

La campagne de 1806 se présentait ainsi aux yeux de beaucoup d'Allemands comme une lutte de l'intelligence contre la routine, de la civilisation contre la barbarie. Le philosophe Hegel, qui terminait tranquillement, au bruit du canon d'Iéna, son premier ouvrage important, *la Phénoménologie de l'esprit*, écrivait à un de ses amis, au mois de janvier 1807 : « Vous aussi, vous portez votre attention sur l'histoire du jour, et il n'y a, en effet, rien de plus éloquent. Elle montre que la civilisation est supérieure à la barbarie, et que l'intelligence qui pense triomphera toujours de la pru-



dence mesquine qui ne pense pas. La science est la vraie théodicée ; elle nous apprend à ne pas demeurer bouche béante devant les événements, à ne pas les attribuer au hasard d'un incident ou au talent d'un homme, à ne pas faire dépendre le destin des empires d'une colline qu'on aura occupée ou qu'on aura oublié d'occuper, à ne pas gémir sur les prétendus triomphes de l'injustice et les défaites du droit... Le bain de la Révolution a débarrassé la nation française de beaucoup d'institutions, que l'esprit humain avait dépassées, comme on use ses souliers d'enfant, et qui pesaient sur elle et l'étouffaient, comme elles étouffent encore d'autres nations. Chaque Français a appris à regarder la mort en face. La routine, par un brusque changement de décor, est tombée d'elle-même. C'est ce qui donne aujourd'hui une telle supériorité à la nation française, et c'est ce qui fait que les autres nations, avec leur esprit obtus, enveloppé, subissent son ascendant. »

I

Le témoin le plus curieux de la campagne d'Iéna fut sans contredit le publiciste Frédéric de Gentz, qu'on ne cite plus guère aujourd'hui, mais auquel il est bon de revenir, à cause de la quantité et de la précision des renseignements qu'il a recueillis. Gentz est le type accompli du *reporter*. Si jamais quelqu'un a eu l'œil ouvert sur tout ce qui se passait, et même sur ce qui ne se passait pas, c'est lui. Il est partout, écoute à toutes les portes, prend note de tout. Il ne néglige rien, sachant qu'un petit fait est souvent gros de conséquences. Il écrit du matin au soir, et correspond avec l'Europe entière [1]. On l'accuse d'avoir vendu sa plume : c'est une accusation grave et sur laquelle il faut s'entendre. Gentz n'a jamais rien écrit qui ne fût conforme à son opinion du moment, mais il

1. Une édition plus complète et plus exacte de la Correspondance de Gentz que les précédentes a été donnée par Friedrich Carl Wittigen en trois volumes (Munich et Berlin, 1909). Le 3e volume, en deux parties, contient la correspondance avec Metternich.

a souvent changé d'opinion. Il a servi tour à tour la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre, même les Bourbons de France. Il tenait à ce que ses services fussent largement rétribués, et les gouvernements dont il défendait les intérêts le savaient. Il recevait ainsi de toutes les mains, mais ses gains ne suffisaient pas pour les plaisirs dont il était avide et pour le luxe dont il s'entourait. Metternich paya plusieurs fois ses dettes.

Frédéric de Gentz est né à Breslau, en 1764, le 8 septembre selon les renseignements de sa famille, le 2 mai selon sa propre indication. Son père était employé aux Finances, et fut plus tard directeur de la Monnaie à Berlin. Sa mère, une descendante des Ancillon, appartenait à la colonie française. Il commença ses études de droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ensuite il fut l'élève de Kant à Kœnigsberg, mais il n'apprit guère de son maître que l'art de la dialectique ; « l'impératif catégorique » n'eut aucune prise sur lui ; il a été toute sa vie un franc épicurien. Il fit son stage à la chancel-

lerie de Berlin, et, en 1793, il fut nommé conseiller de guerre. La Révolution française eut d'abord en lui un chaud partisan ; il y voyait la première application d'une politique rationnelle, un résultat pratique de la philosophie du dix-huitième siècle. Mais sa ferveur révolutionnaire ne dura pas. L'ouvrage de l'Anglais Burke, *Réflexions sur la Révolution française*, fut pour lui sinon la cause, du moins l'occasion d'un revirement complet. Il traduisit le livre en allemand, l'enrichit de notes et de suppléments. Il traduisit aussi, commenta et développa les *Considérations sur la Révolution française* de Mallet du Pan, et les deux premiers volumes des *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, de Mounier. Son idéal fut désormais la constitution anglaise, dont il admira le fonctionnement régulier et continu. En 1797, il adressa au nouveau roi Frédéric-Guillaume III un message public, où il demandait la liberté de la presse et l'union de tous les États allemands sous l'hégémonie commune de la Prusse et de l'Autriche.

Une hégémonie partagée et une liberté octroyée, c'était une double chimère. Le roi daigna pardonner cette démarche indiscrète d'un de ses fonctionnaires, mais la situation de Gentz à la cour de Berlin n'en devenait pas moins difficile. En 1802, il se rendit à Vienne, où il reçut le titre de conseiller. Dans l'intervalle, sa réputation avait grandi. Travailleur infatigable, il écrivait avec une égale facilité en allemand, en anglais et en français. Il eut pendant deux ans son organe à lui, son *Journal historique*. Toutes ses ambitions étaient loin d'être satisfaites ; il n'était devenu ni ministre, ni ambassadeur ; mais il était considéré comme un des publicistes les plus importants de l'Europe.

L'Autriche était alors le point d'appui de la coalition européenne contre Napoléon. Elle donnait son sang, l'Angleterre fournissait les subsides. Gentz, avant de s'établir à Vienne, fit un voyage en Angleterre, et il se confirma dans l'admiration qu'il avait conçue pour les institutions anglaises.

A peine arrivé à Londres, au mois de novembre 1802, il écrit à Adam Muller : « N'attendez pas de moi une longue lettre. Je ne vous envoie que quelques mots, pour qu'un de mes amis sache et fasse savoir aux autres que je vis et que je suis content et heureux. Et comment ne serais-je pas heureux dans ce pays unique et incomparable, ce paradis de l'Europe, ce jardin de Dieu, ce dernier asile du bien-être bourgeois, de la moralité, de la civilisation, du bon sens et de l'humanité ? Il m'était absolument nécessaire de voir ce pays. Aucun étranger, tout le monde me l'a dit ici, ne pouvait être mieux préparé que je le suis pour le comprendre. Mais comme tout devient plus vivant, tout ce dont je n'avais autrefois que l'ombre ! C'est un bonheur de voir un tel ensemble, une société complète par tous ses aspects, une *nation*, la seule qui existe actuellement. »

Au retour, passant par Francfort, deux mois après, il écrit à Metternich, dans une lettre française : « Me voilà donc de retour en Allemagne,

Monsieur le Comte, après un des voyages les plus heureux que jamais homme ait entrepris et que jamais le succès ait couronnés. J'ai exécuté tous mes plans, j'ai réalisé toutes mes espérances, et par-dessus le marché, j'ai été comblé d'honneurs et de gloire, infiniment plus que je ne le méritais... Si les gazettes d'Allemagne ne craignaient pas beaucoup trop tout ce qui pourrait déplaire au gouvernement français, vous y auriez vu quelques-uns des articles que les gazettes de Londres ont publiés sur mon compte, et ils vous auraient pleinement confirmé ce que je dis de mes succès... »

Gentz devient dès lors le négociateur attitré des cours européennes. Si jamais sa politique a eu de l'unité, c'est pendant les dix dernières années que dura l'Empire français. Il a une haine profonde contre Napoléon, et sa haine l'aveugle même sur le génie de l'homme qui tient en échec les forces combinées des vieux empires. En 1804, il écrit, en français, son *Mémoire sur la nécessité de ne pas reconnaître le titre impérial de Bonaparte*, adressé au ministre

autrichien comte de *Cobentzel* [1]. Il dit au début : « L'homme audacieux qui, en prétendant sauver la France d'une anarchie nécessairement passagère, l'a condamnée à des siècles peut-être de crises et de malheurs, et qui, en paraissant donner la paix à l'Europe, l'a seulement réduite à la cruelle alternative d'une soumission aveugle ou de guerres toujours renaissantes, cet homme, qui n'est grand que par la petitesse de ceux qu'il a subjugués, et qui n'est devenu redoutable que par les lâches terreurs de ses contemporains, a enfin déchiré le dernier voile qui couvrait encore son ambition gigantesque ; il a étendu la main vers le diadème... » Reconnaître Napoléon comme empereur, c'était, selon Gentz, sanctionner la Révolution dont il était sorti, et, par contre-coup, ébranler tous les vieux trônes fondés sur le respect du droit divin.

Cependant il fallait bien traiter avec le vainqueur : c'était la façon la plus claire de le

1. *Mémoires et Lettres du Chevalier de Gentz*, publiés par G. Schlesier ; Stuttgart, 1841.

reconnaître. Quand la ville de Vienne fut occupée par les troupes françaises, Gentz accompagna la cour à Olmutz. Après Austerlitz, il se retira à Prague. Il écrivit alors ses *Fragments sur l'histoire contemporaine de l'équilibre politique en Europe*, précédés d'une longue préface, qui contenait son programme [1]. Il écrivit ce livre en allemand, voulant être lu cette fois du peuple entier. Il y signalait les erreurs commises, le défaut d'entente entre les gouvernements, la mollesse de l'esprit public. Il pensait que Napoléon ne pouvait être vaincu que par l'effort combiné des grands États du continent, soutenus par les ressources financières de l'Angleterre. Mais ses conseils venaient trop tard. La Prusse avait assisté impassible à la ruine de l'Autriche ; elle allait à son tour se trouver seule en face de Napoléon.

Gentz, répondant à l'appel du comte Haugwitz, suivit le quartier général prussien à Naumburg et à Erfurt, et il écrivit alors son

1. *Fragmente aus der neuesten Geschichte des politischen Gleichgewichtes in Europa*; Leipzig, 1806.

Journal du mois d'octobre, l'un des documents les plus importants pour l'histoire de la campagne d'Iéna, répandu d'abord dans une traduction anglaise, et dont l'original français n'a été publié qu'en 1841 [1] : « La raison qui l'engagea à se servir de cette langue, dit l'éditeur, est non seulement que le français était de préférence la langue des cabinets, mais que l'auteur composa la plupart de ses mémoires dans le dessein de les communiquer ensuite aux hommes d'État ou aux cabinets étrangers avec lesquels il entretenait des liaisons, surtout aux hommes d'État de l'Angleterre. » Gentz dit, en tête de la première page : « Ayant eu soin de noter chaque fait remarquable aussitôt que j'en ai été instruit, et de minuter chaque conversation le jour et souvent l'heure même où elle avait eu lieu, je puis répondre de l'exactitude parfaite de tout ce qui est consigné dans ce journal. » Cette déclaration était à peine

1. *Journal de ce qui m'est arrivé de plus marquant dans le voyage que j'ai fait au quartier général de S. M. le Roi de Prusse le 2 octobre 1806 et jours suivants* (dans SCHLESIER, *Mémoires et Lettres*).

nécessaire, tant les observations contenues dans le mémoire portent l'empreinte de la vérité.

II

La première impression que Gentz reçut en arrivant au camp, fut celle d'une guerre « qui semblait tombée des nues ». On avait tant négocié et parlementé et échangé des notes diplomatiques, que la rupture apparut à la fin comme un coup de tête. Il était de notoriété publique que Frédéric-Guillaume III n'avait aucune aptitude militaire ; la science lui manquait aussi bien que l'expérience, et son caractère n'était pas plus rassurant. Il avait la décision brusque et irréfléchie. Sans savoir commander lui-même, il voulait contrôler les actes de ceux à qui il confiait le commandement. Incapable d'une idée personnelle, il était sans cesse troublé par les opinions contraires qui se manifestaient autour de lui. Il avait à sa cour

quelques généraux sortis de l'école de Frédéric II, mais de valeur inégale. Celui qui avait la confiance de l'armée, et que l'opinion publique désignait pour la prochaine guerre, c'était Kalkreuth, qui avait reçu une éducation française, esprit ouvert, brave et habile. Le roi lui préféra, soit par préjugé dynastique, soit par goût personnel, le duc de Brunswick, qui avait si mal réussi dans la campagne de France de 1792, maintenant fatigué, mais tenant beaucoup à son rang d'ancienneté, et qui n'aurait pas volontiers combattu en sous-ordre. Brunswick fut donc investi du commandement en chef; Kalkreuth fut mis à la tête d'un corps de réserve, et il fit loyalement son devoir. Son tort fut peut-être d'exprimer par moments avec trop de liberté son opinion sur ses collègues, et de nuire ainsi à l'autorité du haut commandement chez les officiers d'un grade inférieur.

Le 4 octobre, dix jours avant la bataille, Gentz eut une longue conversation avec Kalkreuth, et il en consigna immédiatement les détails dans son journal.

« L'ancienne réputation de ce général et les actions brillantes de la première partie de sa vie lui avaient peut-être fait espérer une place plus directement active, et je m'aperçus bientôt que le mécontentement et l'humeur, joints à une tournure d'esprit naturellement caustique et persiflante, influaient sur ses opinions ; mais elles ne m'en parurent pas moins mériter la plus grande attention. La première heure de ma conversation avec lui se passa en réflexions générales ; voyant que j'étais suffisamment instruit sur beaucoup de points intéressants, il se livra avec plus de franchise, et, à la fin, entraîné par la mienne, il s'ouvrit avec moi sans réserve. Il me dit que personne n'avait plus désiré que lui une guerre avec la France, que personne n'en avait plus reconnu la nécessité, mais qu'aujourd'hui personne ne serait plus enchanté qu'il se trouvât un moyen honorable pour en prévenir l'explosion, que, de la manière dont les choses étaient préparées, cette guerre ne pouvait pas réussir, et que, sans un bonheur presque fabuleux, elle conduirait aux plus tristes résultats....

« Puis, animé par ma surprise, il me déclara tout net que le duc de Brunswick était un homme incapable de commander, qu'il n'avait ni les vues assez étendues, ni le caractère assez vigoureux pour remplir une tâche aussi grande, que sa petitesse, son irrésolution, sa fausseté, son hypocrisie, sa vanité, sa jalousie excessive, gâteraient la meilleure affaire, que, quelle que fût la bonté des troupes, quel que fût l'esprit des officiers, ces avantages ne contrebalanceraient jamais l'inconvénient extrême d'un tel homme général en chef, que l'armée n'avait aucune espèce de confiance dans le duc, n'en aurait jamais et ne pouvait pas en avoir, que, quant à

lui, prêt à faire son devoir et à se sacrifier jusqu'au dernier instant, il ne se dissimulait plus, et me priait de me souvenir de sa prédiction, que si, avant huit jours, terme où les opérations devaient avoir commencé, il ne se présentait pas quelque incident fortuné qui changeât entièrement l'état actuel des choses, cette campagne finirait ou par une retraite dans le genre de celle de 1792, ou *par quelque catastrophe mémorable, qui ferait oublier la bataille d'Austerlitz.* »

Du reste, Kalkreuth pensait que, quel que fût le commandement, le moment était mal choisi pour déclarer la guerre, qu'il aurait fallu attendre le printemps, que dans l'intervalle on aurait peut-être décidé l'Autriche à reprendre les armes, qu'en tout cas on aurait donné aux Russes le temps d'arriver.

La conversation est interrompue par le dîner. « La manière dont on y parla de l'état des choses, continue Gentz, était naturellement beaucoup plus réservée, mais la méfiance et les inquiétudes n'en percèrent pas moins à travers même les sentiments les plus courageux. Enfin, cette première leçon était plus qu'il n'en aurait fallu pour m'éclairer sur mes doutes et pour fixer mes incertitudes. L'aigreur

personnelle du général, d'anciens ressentiments, l'amour-propre blessé, pouvaient avoir eu leur part dans ses confidences; mais les arguments solides et irrésistibles dont il avait appuyé la plus grande partie de ses griefs, avaient fait sur moi une impression profonde, que rien n'a pu effacer depuis. »

Ainsi l'on s'en remettait, un peu aveuglément, à la fortune des combats. L'armée était entraînée par un enthousiasme de commande. Le soldat était brave, bien équipé, plein de dévouement. Quand la reine Louise, en costume de dragon, passait à cheval devant le front des troupes, les hourras partaient de tous les rangs. Mais l'inquiétude était au cœur des officiers. Quant au général en chef, Gentz eut bientôt l'occasion de le juger par lui-même. Il eut avec Brunswick, le 8 octobre, une conversation d'une demi-heure, et il le trouva tel qu'on le lui avait dépeint. « Il y avait dans toute sa manière d'être, dans sa contenance, dans ses regards, dans ses gestes, dans son langage, quelque chose de mal assuré, de

louche, d'impuissant, une agitation qui n'annonçait rien moins que la conscience de ses forces, un genre de politesse qui semblait demander pardon d'avance des revers qui devaient lui arriver... Il me répéta, une fois après l'autre : « Pourvu qu'on ne fasse pas de grandes « fautes ! » Et lorsque enfin je pris la liberté de lui dire : « Mais, Monseigneur, tout le monde « doit espérer qu'on n'en fera pas sous votre « direction, » il me répondit : « Hélas ! je puis à « peine répondre de moi-même : comment vou- « lez-vous que je réponde des autres ! » — propos qui contrastait bien singulièrement avec les sentiments qui auraient dû le pénétrer à la veille d'aussi grands événements. »

Au milieu des préparatifs, un peu tumultueux, d'une guerre brusquement engagée, on échangeait des notes et des dépêches avec les cabinets de l'Europe. La diplomatie prussienne des dernières années avait manqué de toute dignité. La Prusse avait signé avec la France plusieurs conventions, qui n'avaient d'autre but, comme Haugwitz le déclare formellement à

Gentz, que de tromper Napoléon, et par lesquelles elle ne se croyait liée en aucune manière. Elle avait accepté de la main de Napoléon le Hanovre, enlevé à l'Angleterre; elle avait toujours protesté de son amitié pour la France, tout en cherchant à se ménager l'appui de l'Autriche, de la Russie, et même de l'Angleterre, dont elle prenait la dépouille. Maintenant qu'elle croyait son heure venue, elle adressa à toutes les puissances un long manifeste, où elle exposait d'un côté ses griefs contre la France, qui remontaient jusqu'à l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes, et de l'autre les sacrifices qu'elle s'était imposés, et même les humiliations qu'elle avait acceptées, dans l'intérêt de la paix. Le conseiller Lombard fut chargé de la rédaction de ce document, et Gentz dut le traduire en français. Ce fut un long travail, où les deux collaborateurs ne se trouvèrent pas toujours d'accord. Gentz supprima de nombreux passages, qui, par leur tour embarrassé, ressemblaient trop à un plaidoyer dans une mauvaise cause. « La Prusse,

écrit-il, se trouvait placée, grâce à ses longs égarements, dans un dilemme singulièrement cruel. Ses meilleurs arguments étaient toujours des armes à deux tranchants, par lesquelles, de quelque côté qu'elle se tournât, elle se frappait, se blessait elle-même. Voulait-elle faire valoir contre la France les nombreux sacrifices (d'honneur et de principes) qu'elle lui avait faits, elle achevait de se perdre dans l'opinion de l'Europe ; voulait-elle se relever dans celle-ci, elle était obligée de convenir qu'elle avait constamment trompé la France. Un franc et noble aveu de ses torts, une espèce de rétractation solennelle, aurait peut-être été le seul moyen d'éviter ce double écueil ; mais les ministres qui publiaient le manifeste étaient les mêmes qui avaient présidé à sa politique depuis tant d'années... Le travail de la revision fini, Lombard me dit que le roi était extrêmement pressé de voir ce manifeste publié, qu'il ne voulait pas tirer l'épée sans en avoir déclaré les motifs, et que je leur rendrais un très grand service en accélérant autant que possible la

traduction. Je l'entrepris en rentrant chez moi, et, y ayant consacré toute la nuit, je la terminai à huit heures du matin. »

Haugwitz demanda encore à Gentz, au nom du roi, trois autres pièces, une proclamation à l'armée, une adresse à la nation, et une prière pour être récitée dans les églises. On n'eut pas le temps d'écrire les deux dernières ; mais la proclamation occupa beaucoup le roi ; il y contribua même directement par « quelques phrases incorrectes », qu'on fit entrer tant bien que mal dans l'ensemble ; et il en résulta, dit Gentz, un ouvrage de marqueterie, qui, malgré sa bigarrure, aurait pu produire quelque effet, si la marche rapide des événements avait seulement permis aux soldats de le lire.

III

Les ministres étaient plus confiants dans le succès que les officiers. Haugwitz expose très franchement à Gentz les fruits qu'on espérait tirer de la victoire. L'Allemagne serait partagée en deux confédérations, l'une formée des États

du Nord, l'autre des États du Midi ; elles seraient placées sous le protectorat de la Prusse et de l'Autriche. Les nouveaux royaumes créés par Napoléon, notamment la Bavière, rentreraient dans leurs anciennes limites. La frontière de l'Autriche en Italie serait avancée jusqu'au Mincio. « Le roi, ajoutait Haugwitz, est si bien déterminé sur ces mesuses, que, dût-il lui en coûter quelque province, il ne lâchera pas prise. » Quant aux conditions qu'on imposerait à la France, l'avenir en déciderait.

Telles étaient les espérances dont on se berçait dans les hautes sphères, et qu'à de certains moments on était tout près de prendre pour des réalités. Gentz, à mesure qu'il pénétrait dans l'intimité des hommes qui gouvernaient la Prusse, se persuadait davantage de leur insuffisance. Haugwitz lui apparut à la fin comme un politique vaniteux et chimérique. « Il ne savait jamais mettre une juste proportion entre le temps qu'il consacrait à une affaire et le degré d'importance qu'elle pouvait avoir ; une misère l'absorbait souvent aux dépens des

plus grands intérêts. » Comme premier ministre, il assistait aux conseils de guerre, « quoiqu'il en sût à peine assez pour s'orienter sur une carte de poste ». Il se flattait « d'avoir Napoléon dans sa poche », ce qui, disait l'ambassadeur de Prusse en France, était un grand malheur dans les négociations.

Le 9 octobre se produisit un petit fait, auquel Haugwitz crut pouvoir donner les proportions d'un grand événement. Un rapport du général Tauentzien, qui commandait un corps d'avant-garde, venait d'arriver à Erfurt. « Il y était dit que les Français s'étaient avancés sur lui le 7 et le 8, et avaient fait mine de l'attaquer, mais que, le trouvant prêt à les recevoir, ils avaient abandonné leur projet, après avoir perdu quelques hommes ; qu'après cela il avait fait sa retraite dans le meilleur ordre possible, telle qu'elle lui avait été prescrite. La seule chose qu'il ajoutait à ce rapport était l'observation, sans doute un peu prématurée, que l'ennemi avait montré dans cette tentative *une certaine timidité*, qu'on ne lui connaissait pas habituel-

lement. » Haugwitz voulut aussitôt faire de cet incident, arbitrairement grossi, le sujet d'un bulletin imprimé, que des courriers devaient porter à Berlin, à Dresde, à Vienne, et même à Saint-Pétersbourg et à Londres. On se décida, après de longs débats, à envoyer seulement un messager à Dresde. « Le comte Haugwitz alla s'enfermer pour trois heures, cherchant une rédaction qui ne donnât ni trop ni trop peu d'espérance à l'électeur de Saxe. J'avoue, ajoute Gentz, que je n'avais jamais été plus frappé de la modicité des moyens du comte, et du peu de proportion entre sa tâche et sa tête. Enfin, les incidents de cette matinée, joints à une quantité d'autres données que j'avais recueillies les jours précédents, me confirmaient définitivement dans l'opinion que ce ministre, que presque tous ses contemporains regardaient comme un artiste consommé en fait de ruses et de profondeur politique, n'était au fond qu'un homme faible et borné. »

En sortant de chez Haugwitz, à huit heures du soir, Gentz rencontre le général Kalkreuth,

qui lui dit que « le terme fatal avance à grands pas, et que, à moins d'un miracle, ses prévisions seront bientôt réalisées ».

Le 11 octobre, le comte Haugwitz, avec les fonctionnaires qui l'accompagnent, se rend d'Erfurt à Weimar. Il pensait là être à portée des nouvelles, tout en restant en arrière de la ligne des opérations, c'est-à-dire, être à la fois « instruit et tranquille ». Il fut détrompé le jour même.

« Nous sommes entrés à Weimar à onze heures, raconte Gentz, et j'ai été frappé de surprise et d'épouvante par le spectacle qui s'est offert à mes yeux. Une bagarre, comme je ne l'avais pas encore rencontrée ; les rues gorgées de troupes, de chevaux, de chariots ; au milieu de cela, des officiers de toute arme, des généraux, des personnes de la suite du roi, que je n'avais pas attendues ici. Les voitures s'arrêtent ; je vois arriver le conseiller du cabinet Lombard, qui, pâle et défait, me dit : « Vous ne savez pas ce qui se passe ? Nous avons « perdu la bataille. Le prince Louis est tué[1]. » — Le tourbillon me porte en avant ; j'arrive à ce qu'on appelle l'Esplanade. Je vois trois ou quatre cents officiers de tout grade et de toute couleur. J'y vois aussi des hussards prussiens et saxons,

1. Le prince Louis-Ferdinand, neveu de Frédéric II, fut percé d'un coup de sabre par un hussard français, au combat de Saalfeld, le 10 octobre.

plusieurs d'entre eux grièvement blessés. Je demande des nouvelles à droite et à gauche. J'apprends successivement tous les détails de la malheureuse affaire de Saalfeld. — Je rencontre le général Kalkreuth ; il me dit : « Venez chez moi « ce soir ; bientôt nous ne compterons plus par « jours, mais par heures. »

Le soir, Gentz se rend chez Kalkreuth, et il voit entrer en même temps une députation d'officiers, « tous connus pour leur mérite ». Il veut se retirer, mais, sur les instances du général, il reste et il assiste à l'entretien.

« L'un d'eux, portant la parole, a dit : « Nous « venons, au nom de tout ce qu'il y a d'estimable « dans l'armée, pour conjurer Votre Excellence « d'avoir pitié de nous et de l'Etat. Le roi a déjà « perdu la moitié de sa couronne... — Comment, « Messieurs, comment ? les a interrompus le géné- « ral. — Oui, Excellence, la moitié de sa couronne, « nous savons bien ce que nous disons, et il perdra « incessamment l'autre moitié, si le duc de « Brunswick continue à nous commander ; le « mécontentement est au comble ; nous ne répon- « dons de rien, de rien même de ce qui peut se « passer *ici*, si on ne trouve pas le moyen d'éclai- « rer le roi sur sa position. C'est Votre Excellence « qui doit s'en charger, c'est Elle qui doit prendre « la direction, et nous ne partirons pas d'ici, quoi « qu'il arrive, sans que nous ayons obtenu ce que « nous demandons. » Ils se sont mis alors à expo-

ser tous les motifs qui les avaient conduits à cette démarche : le duc ne savait absolument plus ni ce qu'il faisait, ni ce qu'il voulait faire, ni où il était, ni où il allait ; les plus étranges propos retentissaient d'une extrémité de l'armée à l'autre. »

Kalkreuth fait à ce discours la seule réponse qu'il peut y faire. Si le roi lui offre le commandement, même dans les plus mauvaises conditions, il l'acceptera sans réplique ; mais ce serait de sa part un manque de respect et un acte d'indiscipline sans exemple de le demander. Et comme les officiers insistent encore, il les congédie brusquement.

Gentz continue :

« Cette scène, qui m'avait terriblement affecté, a amené une longue conversation, dans laquelle le général Kalkreuth ne m'a pas laissé de doute sur l'étendue et l'extrémité du danger. J'ai appris que non seulement le duc de Brunswick n'avait aucun plan fixe et raisonnable sur l'ensemble des opérations, mais qu'il en dirigeait encore très mal les détails, qu'il fatiguait les troupes par des dispositions confuses et contradictoires, par des marches et contre-marches inutiles, par une mauvaise répartition des cantonnements, par des difficultés continuelles pour la subsistance, par une infinité de fausses mesures qui épuisaient leurs forces en pure perte. Enfin, il m'a nettement annoncé que,

si cela ne changeait pas dès le lendemain, il craignait qu'au jour d'une bataille, qui ne pouvait guère être éloignée, une partie des troupes, excédées de fatigue et de misère, ne fît que médiocrement son devoir. »

Gentz quitte Weimar le lendemain 12 octobre, l'avant-veille de la bataille d'Iéna. Il met cinq jours à gagner Dresde. Dans les villages qu'il traverse, on lui annonce partout la fausse nouvelle de la défaite complète des Français. Ce n'est qu'à Dresde qu'il apprend la vérité. Il lui semble alors que « les portes de l'espérance se sont fermées derrière lui sur l'Allemagne et sur l'Europe ». Ce sont les derniers mots du Mémoire.

IV

Après Austerlitz et Iéna, Gentz se retire momentanément de la vie active. Il avait tant poussé aux armements, il s'était si bien passionné pour la guerre, qu'il se mettait lui-même au nombre des vaincus. Napoléon ne l'appelait-il pas la cinquième puissance de l'Europe ? La suite de la campagne, qui devait aboutir à la

paix de Tilsitt, ne le touchait pas directement. Quoique la Russie fût pour lui une alliée, il portait en lui l'aversion instinctive de l'Allemand, et particulièrement du Silésien, pour le Slave.

Il s'établit à Prague, et il fit de fréquents séjours à Carlsbad et à Teplitz, pour ménager sa santé, qui commençait à souffrir de ses excès. En 1809, l'Autriche ayant repris les armes contre la France, le comte Stadion le rappela à Vienne. Le manifeste du 15 avril est de lui. Il attribue la défaite de Wagram à « l'ineptie de l'archiduc Charles » et à « son inaction scandaleuse après la bataille d'Aspern »[1]. Il rend l'archiduc responsable de tous les revers essuyés par les armées autrichiennes dans les guerres contre la République française et contre l'Empire. Le 4 janvier 1805, il écrivait à Brinckmann : « Le secret fondamental de notre misère, c'est que l'archiduc Charles, cet homme tant vanté, n'est proprement qu'un

1. *Tagebücher von Friedrich von Gentz*, avec une préface de Varnhagen von Ense; Leipzig, 1861.

pauvre sire. Il ne possède, à vrai dire, qu'un seul talent, quoique ce talent ne soit nullement à dédaigner : il sait, sur le champ de bataille, par une sorte d'inspiration merveilleuse, trouver rapidement et heureusement la mesure décisive qui emporte le succès. Mais c'est son seul talent, et il retombe aussitôt dans sa faiblesse et sa médiocrité. De là vient qu'il ne sait jamais profiter d'une victoire. Pour le reste, il n'a aucune culture, aucune élévation de l'esprit. C'est un homme à courte vue, inquiet, n'ayant que les idées les plus communes, pusillanime, sans connaissance des hommes et des choses, sans caractère, et en proie aux influences les plus pernicieuses. » Ce jugement étonne, lorsqu'on pense à l'estime que Napoléon témoignait à l'archiduc Charles, l'un des meilleurs généraux que l'Europe lui ait opposés, et devant lequel, une fois du moins, il recula.

Gentz ne partageait pas l'opinion de l'archiduc Charles sur la campagne de 1809. L'archiduc, tout en exerçant le haut commandement,

inclinait à la paix ; il aurait voulu, dès les premières rencontres en Bavière, traiter avec Napoléon, et c'était peut-être le parti le plus sage. Gentz, entrant dans les idées du comte Stadion, poussait à la guerre à outrance. Après la conclusion de la paix, il retourna à Prague, puis il s'attacha définitivement à Metternich, le successeur de Stadion dans le ministère, et il devint le rédacteur officiel de la chancellerie de Vienne.

Pendant le congrès, ce fut principalement lui qui dressa les procès-verbaux des séances. On ne peut pas dire, cependant, qu'il ait eu une influence réelle sur les délibérations. Il se trouva mêlé à des personnages plus importants que lui, aux représentants des grands États dont il avait touché autrefois des subsides. Il donna encore au public viennois le spectacle d'une ridicule passion pour une danseuse de l'Opéra, Fanny Elsler. Le 31 décembre 1814, il dressait ainsi son bilan :

« La fin de cette année a été brillante. Depuis mon séjour à Berlin, je me portais à merveille, mieux que je ne crois encore avoir été depuis bien

des années. Ma considération dans le monde, si elle ne s'est pas accrue, a au moins reçu de nouveaux reliefs par le Congrès et la présence de tant d'étrangers illustres. J'ai eu dans les deux derniers mois, outre les sommes que j'ai reçues par mes rapports avec Bucarest[1], des bénéfices extraordinaires de 48 000 florins. La totalité de ma recette dans l'année 1814 s'est montée à 17 000 ducats au moins. Par conséquent, toutes les parties de mon économie ont été florissantes. J'ai payé beaucoup de dettes. J'ai complété et embelli mon établissement, et j'ai pu faire beaucoup de bien à mes gens. L'aspect des affaires publiques est lugubre ; mais il ne l'est pas, comme autrefois, par le poids imposant et écrasant suspendu sur nos têtes, mais par la médiocrité et l'ineptie de presque tous les acteurs ; or, comme je n'ai rien à me reprocher, la connaissance intime de cette pitoyable marche et de tous ces êtres mesquins qui gouvernent le monde, loin de m'affliger, me sert d'amusement, et je jouis de ce spectacle comme si on le donnait exprès pour mes menus plaisirs[2]. »

Il se faisait illusion à lui-même. Le spectacle auquel il assistait pouvait l'amuser en effet, aussi longtemps qu'il n'y voyait pas un démenti trop absolu donné à ses idées ; mais le temps marchait, dans un sens qu'il ne prévoyait pas,

1. Gentz était agent diplomatique des hospodars de Valachie et de Moldavie.

2. *Tagebücher*, par VARNHAGEN. Le passage cité est en français.

et plus vite qu'il ne pensait. Il se fit d'abord l'avocat de la Sainte-Alliance, le promoteur des mesures prises contre la presse, contre l'enseignement universitaire, contre tout ce qu'on embrassait sous la dénomination vague de « menées démagogiques ». Puis, à mesure que la réaction se montra impuissante à enrayer le mouvement révolutionnaire, il chancela dans ses propres opinions. Il se demanda enfin s'il n'y avait pas une conciliation possible entre l'esprit de conservation et le besoin de réforme, et il osa parfois se séparer de son tout-puissant protecteur Metternich. Il approuva la révolution de Pologne, peut-être par haine de la Russie, et il prit son parti de l'avènement des Orléans en France, lui qui avait reçu de l'argent du roi Louis XVIII. Ce fut la dernière volte-face de ce génie fécond en métamorphoses.

La vieillesse approchait, une vieillesse précoce, qu'il avait hâtée lui-même, en doublant, pour ainsi dire, l'intensité de sa vie par toutes sortes d'excès, sans en excepter les excès de

travail. Lorsqu'il se sentit dépérir, il fut saisi d'épouvante, et ses dernières années se passèrent dans un désespoir profond. A la déchéance physique se joignait le désarroi moral. Gentz mourut le 9 juin 1832, non de maladie, ni même de vieillesse, mais de la peur de mourir. Sa philosophie, qui l'avait à peine soutenu pendant sa vie, le laissa désarmé devant la mort.

L'éditeur de ses écrits posthumes l'appelle le plus grand écrivain politique de l'Allemagne. Si cela est vrai, ce n'est pas à l'honneur du nom allemand. Pour mériter l'épithète de grand, soit dans la politique, soit dans une carrière quelconque, il ne suffit pas d'avoir une intelligence vive, une plume fertile, une conversation agréable ; il y faut encore une certaine dignité de caractère, et c'est ce qui manquait le plus au chevalier de Gentz.

KANT ET LA PAIX PERPÉTUELLE

Zum ewigen Frieden : ob diese satyrische Ueberschrift auf dem Schilde jenes holländischen Gastwirts, worauf ein Kirchhof gemalt war, die Menschen überhaupt, oder besonders die Staatsoberhäupter, die des Krieges nie satt werden kônnen, oder wohl gar nur die Philosophen gelte, die jenen sûssen Traum trâumen, mag dahin gestellt sein.

KANT.

On parle encore çà et là de l'obscurité de Kant. C'est une idée qui a été mise en circulation, au siècle dernier, par Victor Cousin, et, depuis ce temps, elle a fait fortune dans les chaires de philosophie. Victor Cousin courait volontiers sur ses lectures. Comme il avait l'habitude de puiser à toutes les sources, il tenait à être renseigné vite, sauf à se contenter d'un renseignement partiel ou inexact. Son jugement continua de faire école, et passa de bouche en bouche, sans plus ample examen. Kant est resté ainsi, pour beaucoup de lecteurs, surtout pour ceux qui ne le lisent qu'en traduction, le philosophe obscur.

Gœthe, un juge compétent, était d'un autre avis. Lorsqu'il prenait en main un ouvrage de Kant, il lui semblait, disait-il à Schopenhauer,

qu'il entrait dans une salle bien éclairée. Cette comparaison définit bien le style de Kant : c'est une lumière blanche et pure, qui marque bien le contour des objets, mais qu'aucun chaud rayon ne colore. La langue de Kant est la forme appropriée à sa pensée, d'une précision poussée jusqu'à un point où elle devient presque un défaut. Il ne laisse rien deviner, et il ne veut rien sous-entendre. C'est par un scrupule d'exactitude qu'il détourne certains mots de leur acception vulgaire, ou qu'il crée des termes nouveaux. Il a même soin, pour éviter tout malentendu, d'expliquer ces innovations dans une préface, et il ajoute : « Si mes lecteurs peuvent m'indiquer des expressions plus populaires, mais qui soient aussi bien appropriées à la pensée que les miennes me paraissent l'être, ils m'obligeront beaucoup, car je ne souhaite que d'être compris. » De telles précautions ne sont pas d'un homme qui se contenterait du demi-jour d'une vague sagesse.

I

Les néologismes, qui déroutent le lecteur non préparé, ou qui impatientent les lecteurs pressés, sont particuliers aux ouvrages de la maturité de Kant, aux trois *Critiques*, qui sont l'expression originale de son système. Ils sont rares dans les écrits de sa vieillesse. Kant avait soixante et onze ans lorsqu'il publia, en 1795, son traité, ou, comme il l'appelait, son « esquisse philosophique », *Zum ewigen Frieden*. C'était une protestation indirecte contre les agressions injustes dont il avait été témoin dans le cours de sa vie, la prise de possession de la Silésie par Frédéric II, les trois partages de la Pologne, l'invasion de la France par le duc de Brunswick en 1792, et, en général, contre tous les faits de guerre ou de pillage qui répugnaient à son esprit de justice et d'humanité.

Kant est un partisan déterminé de la paix. Dire que la guerre est d'institution divine, lui aurait semblé un blasphème. Il n'admet même

pas le droit de révolte contre la tyrannie. L'opposition constitutionnelle est la seule permise, selon lui, contre les abus du pouvoir. Mais quand la constitution est suspendue par un coup de force du souverain, quand le contrat social est violé par celui-là même qui en est le gardien attitré, quel moyen reste-t-il au citoyen d'un État libre pour faire respecter sa liberté ? Kant ne le dit pas. C'est une de ces antinomies qu'il a laissées subsister dans les parties accessoires de son système, un de ces points d'interrogation devant lesquels son raisonnement s'arrête. Il avait la modestie de croire que le philosophe n'est pas tenu de répondre à toutes les questions.

II

L'État le plus favorable au maintien de la paix est celui que Kant appelle l'État républicain, celui où le gouvernement s'exerce sous le contrôle de tous les citoyens libres. C'est, au fond, l'État représentatif, car il ajoute qu'un tel État peut très bien se concilier avec la mo-

narchie. Seul un souverain absolu, ayant en main une armée permanente, peut engager follement une guerre dont personnellement il ne souffrira pas, et dont toutes les conséquences retomberont sur ses sujets.

La guerre entre peuples civilisés a ses mœurs, comme la paix. Elle exclut tout acte déloyal ou inutilement cruel, qui pourrait détruire l'estime et la confiance réciproques entre les belligérants. Elle suppose toujours que l'ennemi d'aujourd'hui peut devenir l'allié de demain. Elle ne doit jamais avoir pour but la suppression d'un État ou la prise de possession d'une partie d'un État par un autre. Un État, en effet, n'est pas une simple étendue de territoire ; c'est une association d'hommes, c'est-à-dire d'êtres inaliénables. Une population, dit Kant avec une image, n'est pas une branche qu'on peut détacher d'un arbre pour la greffer sur l'arbre voisin, elle est elle-même un arbre qui a ses racines dans le sol.

La guerre, selon Kant, est une manifestation de la vie sauvage; elle en est même l'accom-



pagnement nécessaire. Avant que l'homme fût constitué en société, chacun s'armait pour son propre compte, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Enfin, tous comprirent que leur avantage était de se soumettre volontairement à une loi commune ; ils s'unirent, dans l'intérêt de leur sécurité. L'anarchie cessa dès lors de régner entre les individus ; elle dure encore entre les nations. « Nous regardons avec un profond mépris, écrit Kant, le sauvage qui persiste à vivre sans frein, toujours en lutte avec son voisin, plutôt que d'obéir à une loi qu'il aurait discutée lui-même, et nous lui reprochons de ravaler la nature humaine à l'animalité pure. Il semblerait donc que les peuples civilisés dussent se hâter de sortir d'un état de trouble et d'inquiétude, qui les rejette eux-mêmes dans la vie sauvage. Au contraire, chaque nation met son amour-propre à ne subir aucune contrainte, et la plus grande gloire d'un souverain est d'entraîner des milliers de ses sujets dans des conflits qui, au fond, leur sont étrangers. La seule différence entre

les sauvages de l'Amérique et ceux de l'Europe, c'est que les uns dévorent leurs ennemis, tandis que les autres se bornent à écorcher les leurs. »

Pour faire cesser l'anarchie entre les nations, que faudrait-il ? Un lien fédératif, les unissant entre elles, comme le lien social unit entre eux les individus. Mais où est la force publique, capable de contraindre celle qui voudrait rompre le lien qu'elle a contracté avec les autres ? C'est encore un point d'interrogation devant lequel s'arrête la dialectique du philosophe.

Kant déclare, dans une préface, avoir emprunté le titre de son opuscule à une enseigne d'un cabaret hollandais, représentant un cimetière. Est-ce à dire que la paix ne règne que chez les morts ? Ce serait une solution trop pessimiste. Kant, dans un article supplémentaire, exprime l'espoir qu'un jour viendra « où les États armés pour la guerre voudront bien consulter les philosophes sur les conditions d'une paix durable » ; mais il est obligé d'avouer que, pour le moment, les gouvernements ont d'autres soucis.

LA POLITIQUE FRANÇAISE DE GŒTHE

Die Kunst hat es eigen, dass sie, wie die Naturbetrachtung, den Menschen stille, ruhig und friedlich macht.

GERVINUS.

Le 9 juillet 1786, Gœthe écrivait à Mme de Stein : « Celui qui s'occupe de politique sans être un souverain régnant, ne peut être qu'un *philistin*, ou un fripon, ou un fou. » Mais comment ne pas s'occuper de politique, lorsqu'on est devenu le confident et presque le directeur d'un prince? Et, d'un autre côté, comment faire de la grande politique, lorsqu'on a la vue bornée par les frontières d'un petit État, qui ne comptait pas cent mille habitants?

I

C'était alors l'ambition des souverains allemands d'avoir à leur cour un savant, et ce mot de savant, dans le vocabulaire du temps, pouvait désigner aussi bien un poète qu'un mathématicien. Frédéric II avait eu Voltaire, le comte

Wilhelm de Schaumbourg-Lippe avait encore Herder : pourquoi le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar n'aurait-il pas l'auteur de *Werther*, dont le nom commençait à rayonner sur l'Allemagne? Peut-être même Charles-Auguste eut-il, dès l'abord, l'intention de faire de Gœthe un ministre; car à peine l'eut-il en son pouvoir, qu'il le combla d'honneurs et le chargea de fonctions.

Gœthe arrive à Weimar le 7 novembre 1775; le 11 juin de l'année suivante, il est nommé conseiller de légation; trois ans après, il entre à la Commission de guerre et à la Commission des ponts et chaussées, *Pontifex maximus*, disait Herder. Le 5 décembre 1779, il est nommé membre du Conseil privé, « obtenant ainsi, à trente ans, le plus haut titre honorifique qu'il fût possible de conférer en Allemagne à un fils de bourgeois ». Les courtisans murmurent; alors le duc de Weimar le fait anoblir par l'empereur Joseph II. Enfin, en 1782, il lui confie la présidence de la Chambre des finances. Ainsi, « peu à peu, et morceau par morceau, tout le duché de Weimar avait passé entre ses mains ».

Mais que disaient ses amis, et que pensait-il lui-même? Déjà, le 22 juin 1776, Wieland, observateur sagace, mais bienveillant envers tout le monde, écrivait à Lavater : « Voilà notre Gœthe conseiller de légation ; il siège dans le ministère, est le favori et le factotum du prince, et porte les péchés du monde. Il fera beaucoup de bien, empêchera beaucoup de mal, et cela doit nous consoler de le savoir perdu pour la poésie, du moins pendant une série d'années. Car Gœthe ne fait rien à demi; une fois entré dans sa nouvelle carrière, il ira jusqu'au bout. »

Lui-même finissait par se demander s'il était bien fait pour tracer des routes, vérifier des comptes, remuer des paperasses, et s'il ne sacrifiait pas sa vraie mission à une tâche ingrate. Il ne produisait plus que des choses légères, mascarades, comédies-ballets, divertissements d'un jour, tandis que les grandes œuvres, dont le plan remontait aux années précédentes, restaient en suspens. Ses lettres à Mme de Stein abondent en confidences de plus en plus amères. Il lui déclare qu'il se sent à l'aise dans

ses fonctions à peu près comme un poisson dans la poêle ; que ses genoux semblent parfois vouloir se dérober sous lui, tant le fardeau qu'on lui a mis sur les épaules lui paraît lourd ; que Dieu lui donne, en expiation de ses péchés, à porter les péchés des autres[1]. Enfin, le 4 juin 1782, il écrit : « Comme je serais plus heureux si je pouvais, loin des conflits politiques et près de toi, appliquer mon esprit aux sciences et aux arts, pour lesquels je suis fait ! »

Le poète et le souverain ne s'entendaient pas sur toutes les parties du gouvernement. Un divertissement favori des princes allemands, surtout des petits, était de jouer à la guerre. Quand ils n'avaient que trente hommes à commander, ils aimaient à les passer en revue. Charles-Auguste partageait ce goût, et il regrettait seulement de devoir borner là ses ardeurs belliqueuses. Gœthe, soit par un instinct profond de sa nature, soit par conviction raisonnée, était

1. Lettres du 28 septembre 1778, du 30 juin et du 18 septembre 1780.

partisan de la paix ; elle seule, pensait-il, pouvait faire fleurir les sciences et les arts, qui sont l'honneur de l'humanité. Charles-Auguste avait reçu de Frédéric II le commandement d'un régiment de cuirassiers, qui tenait garnison à Aschersleben ; il aimait ses cuirassiers, presque autant que ses chiens de chasse, et Aschersleben était devenu son séjour préféré. Il ne se doutait pas que ce jeu inoffensif pouvait avoir des conséquences graves. Les liens qu'il avait contractés avec la couronne de Prusse devaient, en effet, entraîner le petit duché de Weimar dans les complications qui menaçaient de troubler les grands États de l'Europe.

II

Gœthe a-t-il prévu la Révolution française? On pourrait le croire, et lui-même semble vouloir le faire croire, d'après un passage des *Annales*, qui date de 1822. « Dès l'année 1785, écrit-il, l'affaire du Collier avait fait sur moi une impression que je ne saurais rendre. En présence des abîmes d'immoralité que cette

affaire dévoilait dans la ville, dans la cour et dans tout l'État, les conséquences les plus horribles m'apparurent, comme des fantômes dont je ne pus longtemps me débarasser. Je me comportai même d'une façon si étrange, que des amis, avec lesquels je me trouvais alors à la campagne, m'avouèrent beaucoup plus tard que je leur avais semblé comme en démence. » Il raconte ensuite qu'il suivit le procès avec une grande attention, que pendant son voyage en Italie il prit des renseignements sur Cagliostro, qui y était compromis, et qu'enfin, selon son habitude, pour se délivrer des pensées qui l'obsédaient, il traita toute l'histoire, sous le titre du *Grand Cophte*, dans un opéra, dont le maître de chapelle Reichardt se mit aussitôt à composer quelques morceaux. L'opéra que Gœthe avait projeté devint une simple comédie d'intrigue, écrite dans une prose élégante et vive, mais où l'on chercherait en vain l'arrière-plan grandiose que son imagination y ajouta plus tard. La société qu'il nous présente est une collection de fripons et de dupes, mais rien ne

présage qu'elle doive sombrer dans une catastrophe prochaine. Il semble même que nous assistions au train ordinaire du monde, et si une leçon se dégage de la pièce, c'est que, s'il est honteux d'être un fripon, il est humiliant d'être dupe. Il faut se faire une règle de vertu pour soi-même, et ne prétendre corriger personne, car, comme le dit un des morceaux poétiques conservés du plan primitif, « sur la haute balance de la Fortune, les plateaux sont rarement en équilibre : il faut monter ou descendre, régner ou servir, perdre ou gagner; on va vers le triomphe ou vers l'abîme; on est enclume ou marteau. »

Pour qui connaît le tour habituel de l'esprit de Gœthe, amoureux avant tout d'ordre et de mesure, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas saisi d'abord la portée réelle des crises qui agitaient la France, et dont l'Europe entière allait bientôt recevoir le contre-coup. Plus tard, quand la Révolution aura fait son œuvre, quand elle se présentera avec un certain recul, il voudra la considérer dans l'ensemble, la juger en

moraliste et en philosophe; mais, au début, et avant qu'elle eût produit ses conséquences, il en détourna plutôt son attention, comme d'un fait anormal et peut-être transitoire. Avant la Campagne de France, c'est à peine si l'on trouve dans sa Correspondance quelques vagues allusions aux événements du jour. Dans une lettre à Jacobi du 3 mars 1790, après lui avoir annoncé les derniers volumes d'une édition nouvelle de ses œuvres, après lui avoir parlé de ses travaux d'histoire naturelle, qui étonneront sans doute le public savant et non savant, il dit : « Tu peux bien penser que la Révolution française a été pour moi aussi une révolution. » Ce n'était là qu'un rapprochement, un peu ironique, entre les transformations du monde politique et ce qui se passait dans son âme. Il continue : « Au reste, j'étudie les anciens, et je suis leur exemple, autant qu'on peut le faire dans le pays de Thuringe. » C'est là, en effet, pour lui, la grande affaire : s'élever, se perfectionner, s'ennoblir, placer haut son ambition et y tendre par toutes ses facultés; et, quant

à son devoir public, pratiquer la « politique du foyer », c'est-à-dire préserver son petit pays des aventures périlleuses, et lui garantir tout le bien-être possible sous la sauvegarde de la vieille constitution de l'Empire.

III

Il ne désespère pas de la paix, quand déjà la convention de Pilnitz est signée entre l'Autriche et la Prusse, et que leurs armées sont prêtes à entrer en campagne. Mais, le 20 avril 1792, l'Assemblée législative prend les devants en déclarant la guerre au roi de Bohême et de Hongrie. Le 17 juin, Gœthe annonce à Gottfried Kœrner que des troupes prussiennes passent par Weimar, que le duc est parti pour se mettre à la tête de son régiment, et que lui-même s'apprête à le rejoindre. Mais la lenteur avec laquelle il voyage montre déjà le peu d'enthousiasme qu'il a pour la guerre.

Pour juger de son état d'esprit pendant la Campagne de France, il ne suffit pas de lire la

relation qu'il en a faite plus tard ; il est indispensable d'y joindre sa Correspondance ; on peut même regretter qu'il ait brûlé au retour « les ordres du jour poétiques et les commandements satiriques » qu'il s'était amusé à écrire, conjointement avec son Journal.

Le 18 août, il est encore à Francfort, auprès de sa mère, et il écrit à Jacobi : « Lundi le 20, je vais à Mayence, et de là je continue vers l'armée. La tente et la cantine feront un vilain contraste avec la maison maternelle, le lit, la cuisine et la cave, d'autant plus que, pour mon compte, je ne désire pas la mort du pécheur, pas plus d'un aristocrate que d'un démocrate. »

Ce qui le console, c'est l'idée que la campagne sera courte, et qu'on entrera bientôt à Paris, une idée qu'il partage avec tous ses compagnons d'armes. Le 2 septembre, le jour de la reddition de Verdun, il écrit à Christiane Vulpius, qui tenait sa maison, en attendant qu'elle devînt Mme la Conseillère : « Nous continuons d'avancer en France. Notre camp est devant Verdun. La ville n'a pas voulu se rendre, et a été

bombardée la nuit dernière. C'est un aspect terrible, et l'on frémit à l'idée qu'on pourrait avoir là un être cher. Elle se rendra aujourd'hui, et l'armée continuera sa marche sur Paris. Tout va si vite, que je serai sans doute sous peu de retour auprès de toi. Je me porte très bien, quoique je manque de bien des choses, et de toi par-dessus tout. Continue de m'aimer. Prends soin de la maison et du jardin... Je te rapporterai de Paris un joli souvenir de voyage... »

La marche sur Paris est barrée par la canonnade de Valmy. Si Gœthe désapprouve la guerre, il en partage résolument les fatigues et les dangers. Il est ordinairement à l'avant-garde. Sa bonne humeur ne le quitte jamais. Il sait au besoin, par un mot heureux, par une distraction inattendue, relever le courage de ses compagnons. A Valmy, voulant éprouver sur lui-même l'espèce particulière de fièvre que donne le bruit ininterrompu du canon, il s'expose au feu des batteries ennemies. Le 27 septembre, une semaine après la bataille, il écrit à Knebel, le précepteur du prince Constantin, frère cadet de

Charles-Auguste : « J'ai beaucoup appris dans les quatre dernières semaines, et cette campagne modèle me donnera encore beaucoup à réfléchir. Je me félicite d'avoir vu cela de mes yeux, et de pouvoir dire, quand il sera question de cette importante époque : *et quorum pars minima fui.* Nous sommes dans une singulière position. Après la prise de Verdun, on constata que les Français avaient occupé la forêt de l'Argonne et barré le défilé qui va de Clermont à Sainte-Menehould. On chercha à les tourner, et, avec l'aide du général Clairfayt, on les chassa du poste de Grand pré; l'armée entière passa, et s'établit entre Sainte-Menehould et Châlons. Lorsqu'on fut arrivé en vue de l'ennemi, une violente canonnade éclata : c'était le 20, et lorsque, enfin, on en eut assez, tout rentra dans le silence, et ce silence dure depuis sept jours. Même les avant-postes ne tirent plus. Les Français ont gardé leur position, et, de notre côté, on ne peut arriver à Verdun que par Grandpré. Le temps est épouvantable. Le manque de pain, qui ne suit que lentement, rend cet arrêt encore

plus pénible. On commence à avoir quelque estime pour l'ennemi, que l'on méprisait jusqu'ici, et, comme il arrive en pareil cas, on l'estime plus haut qu'il ne faudrait. »

« *Quorum pars minima fui* » : je me félicite d'avoir vu cela de mes yeux, *et d'y avoir été pour ma petite part* : ces paroles, simples et vraies, sont devenues, par suite de cette transposition qui se remarque dans tous les écrits autobiographiques de Gœthe, et qui lui faisait voir les impressions de sa jeunesse à travers les expériences de son âge mûr, le mot solennel que l'on connaît, et qui, comme beaucoup de mots historiques, n'a pas été prononcé : « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle période de l'histoire du monde[1]. »

IV

La relation de la Campagne de France a été écrite en 1820, et publiée en 1822, c'est-à-

1. Edmond Scherer disait qu'il ne connaissait dans aucune littérature un livre aussi agaçant que celui qui a pour titre *Poésie et Vérité*, et qu'on appelle communément les Mémoires de Gœthe. On ne sait jamais, en effet, où la vérité finit et où la poésie commence. L'agacement cesse

dire trente ans après l'événement. L'impression générale qui s'en dégage, c'est une horreur instinctive de la guerre, qui est encore augmentée par les déceptions et les amertumes d'une retraite désastreuse. La guerre, pour le diplomate, est un jeu de théâtre, une intrigue dont il tient ou croit tenir les fils. Pour le général, c'est le chemin de la fortune. Pour le soldat, c'est la souffrance et la mort sans gloire. Pour le moraliste, ajoute Gœthe, c'est une dégradation de la nature humaine. Au lendemain de la reddition de Verdun, il écrit : « Nous vivions ainsi au jour le jour, entre l'ordre et le désordre, occupés tour à tour à conserver ou à détruire, tantôt pillant, tantôt payant, et c'est sans doute pour cela

lorsqu'on veut bien considérer que nous avons aujourd'hui sur Gœthe deux sources de renseignements, indépendantes l'une de l'autre, et dont chacune est complète en son genre : d'un côté, la Correspondance qu'Edmond Scherer ne pouvait connaître qu'imparfaitement, et qui ne forme pas moins de cinquante volumes dans la grande édition de Weimar ; et, de l'autre, l'ensemble des écrits autobiographiques, souvenirs, réflexions et délassements de la vieillesse. La Correspondance nous donne l'écho direct et immédiat de l'événement, les Mémoires, l'impression qui en est restée dans l'âme du poète, et que le cours des années a mûrie et quelquefois changée.

que la guerre gâte le caractère. On joue toujours un double rôle; on est tantôt le vaillant et le dévastateur, tantôt le consolateur et le bienfaisant. On s'habitue à faire des phrases, à vouloir, dans les situations les plus désespérées, soutenir l'espérance, et l'on se façonne ainsi à un genre particulier d'hypocrisie, qui, pour n'être ni celle du prêtre, ni celle du courtisan, n'en est pas moins de l'hypocrisie. »

Aussi, à peine a-t-il repassé la frontière, l'esprit encore plein des souvenirs d'une expédition peu glorieuse, qu'il pousse un cri de délivrance. Il a précédé l'armée à Luxembourg, dont il admire la situation pittoresque, mais qui est transformé en un vaste hôpital. Le 16 octobre, il écrit à Herder : « Je chante au Seigneur le plus joyeux des psaumes de David, pour le remercier de m'avoir sauvé de cette fange qui m'allait jusqu'à l'âme. »

Il faut songer, pour comprendre toute la pensée de Gœthe, que cette campagne, dans laquelle il avait été engagé malgré lui, n'avait rien de ce qui peut rendre une guerre héroïque

et sacrée. Divers incidents de l'occupation de Verdun, l'acte du commandant Beaurepaire, se donnant la mort après avoir signé la capitulation, le coup de fusil tiré sur le passage des troupes prussiennes, enfin les sentiments non équivoques manifestés par les paysans, lui montraient de quel côté était l'élan patriotique. Quant aux émigrés qui encombraient l'armée, et qui traînaient derrière eux les débris de leur luxe d'autrefois, ils ne lui inspiraient pas la moindre sympathie.

Si Gœthe ne reconnaissait pas aux souverains alliés le droit d'intervenir dans les affaires intérieures de la France, il n'approuvait pas davantage la propagande révolutionnaire des émissaires français en Allemagne. Il dit, dans une de ces épigrammes qu'il écrivit à Venise, obéissant à un moment de mauvaise humeur : « Les apôtres de la liberté m'ont toujours été odieux : ils ne demandent que le pouvoir absolu pour eux-mêmes. » Cependant une partie d'entre eux étaient sincères; quelques-uns furent même des amis de Gœthe. Mais il trouvait

leur prédication inopportune, en tout cas prématurée, et il pensait que l'Allemagne pouvait dormir encore longtemps sur l'oreiller de sa servitude volontaire. Beaucoup plus tard, causant familièrement avec Eckermann, au sujet du reproche d'indifférence qu'on lui faisait, il disait : « Tout ce qui est violent, précipité, me répugne dans l'âme, car cela n'est pas conforme à la nature. Je suis l'ami des plantes ; j'aime la rose, comme la fleur la plus parfaite que voie notre ciel allemand. Mais je ne suis pas assez fou pour vouloir que mon jardin me la donne dès maintenant, à la fin d'avril. Je suis content de trouver aujourd'hui les premières feuilles vertes ; je le serai encore lorsque je verrai, de semaine en semaine, les feuilles continuer à former la tige ; je le serai davantage quand le bouton se dégagera au mois de mai, et je serai heureux, enfin, si juin me présente la rose avec sa magnificence et son parfum. Mais celui qui ne sait pas attendre, qu'il aille dans une serre chaude. »

V

Évidemment, le mois des roses n'était pas venu pour l'Allemagne. Était-il venu pour la France? Gœthe en doutait. Au fond, toute révolution, en tant que brusque changement, rupture violente avec le passé, répugnait à son sens philosophique. Il aurait voulu ne voir dans le monde politique, comme dans la nature, que des évolutions lentes et progressives, sans heurt et sans secousse, et il oubliait volontiers que la nature aussi a ses convulsions, que la mer a ses tempêtes et le ciel ses orages. Dans les ouvrages qu'il a consacrés à la Révolution française, et qui ne comptent pas parmi ses chefs-d'œuvre, il ne l'a présentée, pour ainsi dire, que par le côté anecdotique. Au retour de sa Campagne de France, au mois d'avril 1793, il écrivit en quelques jours une comédie en un acte, *le Citoyen Général*, qui divertit fort le public de Weimar; ce général est un barbier de village, qui prêche l'égalité, tout en se réservant d'abord le commande-

ment suprême. A la fin de la même année, il commença un drame en cinq actes, *les Révoltés*, qu'il ne termina jamais, et dont il publia les fragments en 1816. Le personnage principal est une baronne, qui octroie généreusement à ses sujets les libertés qu'elle croit justes, sans attendre qu'on les lui réclame. C'était un exemple à proposer aux seigneurs allemands; mais combien d'entre eux étaient disposés à le suivre? On a trouvé dans les papiers de Gœthe l'esquisse d'un autre drame, *la Jeune Fille d'Oberkirch*; l'héroïne était forcée de figurer dans une cérémonie publique comme déesse de la Raison; l'action se passait à Strasbourg.

Gœthe continuait ainsi, dans des œuvres éphémères, à suivre la marche de la Révolution. Il ne pouvait en détacher son esprit, quoiqu'elle ne lui inspirât aucune sympathie. Une seule fois, il essaya de la juger de haut et dans l'ensemble. Vers la fin de l'année 1799, il eut connaissance des Mémoires de la princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, qui avaient paru à

Paris deux ans auparavant. Stéphanie-Louise était la fille naturelle d'un prince de Conti et d'une duchesse de Mazarin; elle fut persécutée par sa mère, qui voulait l'éloigner de la cour, et par le fils légitime du prince, qui craignait pour l'héritage paternel. Elle fut mêlée, si l'on en croit son récit, à plusieurs épisodes sanglants de la Révolution. Elle se tenait, dans la journée du 10 août, un fusil à la main, à côté de Louis XVI. Elle finit par être pensionnée par le Directoire. Gœthe pensa aussitôt, comme il le dit dans les *Annales*, « avoir trouvé un cadre, où il pourrait placer, avec le sérieux qui convenait à un tel sujet, tout ce qu'il avait médité et écrit depuis plusieurs années sur la Révolution française et sur ses conséquences ». En d'autres termes, il voulait s'élever, de la comédie légère et du drame en prose, à la grande tragédie en vers. *La Fille naturelle* devait former un poème dramatique en trois parties, chacune de cinq actes; la première partie a été seule composée; elle ne contient que l'exposition du sujet. L'idée générale est que les différentes

classes de la société, représentées par des personnages typiques, un Comte, un Abbé, un Secrétaire, n'obéissent qu'à des vues égoïstes, au détriment de l'intérêt général. S'il est permis de juger de ce qu'aurait été la suite, d'après l'esquisse très sommaire que Gœthe en a donnée, l'action devait se terminer par la fondation d'une société nouvelle, où les rapports entre les classes, non rivales, mais associées pour le bien commun, seraient réglés par des lois équitables, sous l'égide de l'ancienne monarchie, restaurée et raffermie.

VI

Mais pendant que le poète tenait la plume, les événements marchaient et trompaient ses prévisions : ce fut peut-être même une des causes qui lui firent interrompre son poème. Au lieu de la restauration bourbonienne qu'il attendait, ce fut l'Empire qui hérita de la Révolution. Gœthe, sans s'arrêter aux conséquences bienfaisantes ou funestes de l'Empire, vit avant tout la personne de l'Empereur, avec son activité prodigieuse et le nimbe de gloire qui l'environ-

nait. Il disait un jour à Eckermann : « Je ne puis me défendre de la pensée que les démons, pour taquiner l'humanité, font apparaître de temps en temps des figures si attrayantes que tout le monde veut les imiter, et si grandes que personne ne peut les atteindre. » Et il citait comme exemples de ces « êtres inaccessibles » dans des genres divers, Mozart, Shakespeare et enfin Napoléon. Celui-ci eut bientôt l'occasion d'exprimer sur Gœthe un jugement pareil, quoique sous une forme plus laconique. Lors de ce congrès de souverains qu'il tint à Erfurt, au mois d'octobre 1808, il eut avec lui une entrevue, qui dura une heure, et dont le détail caractéristique fut ce mot, qu'il prononça deux fois : « Voilà un homme. » C'étaient, dit un des derniers biographes de Gœthe, les deux plus grands hommes du siècle qui se trouvaient en présence, et que rapprochait le sentiment d'une admiration réciproque[1].

Ce sentiment, qui n'a rien de politique, et qui répond uniquement à une impression per-

1. Bielschowski, *Gœthe*, II, p. 316.

sonnelle, explique la conduite de Gœthe lors du grand soulèvement de l'Allemagne contre Napoléon en 1813. On lui demande d'écrire des chants de guerre, comme son jeune ami Théodore Kœrner : il déclare qu'il n'a jamais rien affecté, qu'il n'a jamais exprimé dans ses vers que ce qu'il éprouvait dans son cœur, et que des poésies guerrières ne seraient chez lui qu'un masque mal appliqué sur son visage. D'ailleurs, ajoute-t-il, la guerre est une œuvre de haine, et, quant à lui, il ne saurait haïr la France, qui a contribué plus qu'aucune autre nation au progrès de la civilisation. Enfin, et c'est là surtout ce qu'on lui reprochait, il ne croyait pas au succès. On assure qu'étant à Dresde, il disait devant Geoffroi Kœrner, dont le fils venait de s'engager dans les Chasseurs Noirs : « Mes bons amis, cet homme est plus fort que vous ; vous aurez beau secouer vos chaînes, vous ne réussirez qu'à les faire entrer plus avant dans votre chair. » Une fois de plus, sa perspicacité se trouva en défaut; l'élan d'une nation se montra plus fort que le génie d'un homme.

Lorsque, en 1814, on demanda à Gœthe de composer une poésie de circonstance pour le retour du roi de Prusse à Berlin, il ne trouva qu'une froide allégorie, *le Réveil d'Épiménide*. Des génies bienfaisants ont répandu sur les yeux d'Épiménide la poussière d'or du sommeil, pendant que les démons de la Guerre, de la Ruse et de l'Oppression sèment la destruction autour de lui. Le démon de l'Oppression, le plus mauvais des trois, a enchaîné la Foi et l'Amour. Seule, l'Espérance lui a résisté. Le maréchal Blucher figure au milieu de ces allégories comme « Prince de la Jeunesse ». Épiménide se réveille, quand l'ordre et la paix sont rentrés dans le monde. Ses dernières paroles expriment un regret, presque un remords, et semblent sortir de la poitrine du poète : « J'ai honte de mes heures de repos : il m'eût été doux de souffrir avec vous, car vous êtes plus grands que moi de toutes les souffrances que vous avez endurées. » Un prêtre lui répond : « Ne blâme pas la volonté des dieux, et ne regrette pas ces années que tu as

gagnées pour toi-même : ils t'ont gardé dans la solitude, afin de préserver ton sens pur. »

VII

Garder son sens pur, demeurer dans la sereine région de l'idéal, sans se laisser troubler par les contingences humaines, telle était la règle que Gœthe s'était imposée, et à laquelle il s'efforçait de rester fidèle. Il côtoya, jusqu'à la fin de ses jours, des événements graves, sans y voir autre chose qu'un spectacle, et quelquefois les jugeant mal, parce qu'il dédaignait d'y appliquer son esprit. Le 2 août 1830, quand la nouvelle de la Révolution de juillet vient d'arriver à Weimar, son secrétaire Eckermann entre chez lui. Gœthe s'écrie en le voyant : « Eh bien, que pensez-vous de ce grand événement ? Le volcan a fait explosion, tout est en flammes, ce n'est plus un débat à huis clos. — C'est une terrible aventure, répond Eckermann ; mais, dans les circonstances que l'on connaît, et avec un pareil ministère, pouvait-on attendre

autre chose que le renvoi de la famille royale ? — Nous ne nous entendons pas, mon bon ami, reprend Gœthe. Je ne vous parle pas de ces gens-là ; il s'agit pour moi de bien autre chose. Je vous parle de la discussion qui a éclaté en pleine Académie entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. » Une discussion sur la méthode scientifique, sur la manière d'expliquer les harmonies de la nature, les analogies de forme et de fonction entre les êtres créés, avait pour lui plus d'importance que la chute d'une dynastie. Il a vécu ainsi dans son égoïsme transcendant, écartant de son chemin tout ce qu'il considérait comme étranger à sa mission. Les plus grands esprits ont leur limite : Gœthe avait la sienne. Il n'a voulu être qu'un artiste, et par moments un homme de science. Il n'a su comprendre ni la Révolution française, ni le soulèvement de l'Europe en 1813 ; mais il a doté l'humanité d'un émule de Shakespeare, et il a même essayé de rivaliser avec Newton : pouvait-on lui demander davantage ?

GŒTHE CONTINUATEUR D'HOMÈRE

Homeride zu sein, auch nur als letzter, ist schön.

GŒTHE.

Bettina Brentano, dans sa correspondance avec Gœthe, rapporte un trait de l'enfance du poète, qui n'a rien que de vraisemblable, quoique les biographes les plus autorisés ne l'admettent qu'avec défiance. La mère de Gœthe, qui était vraiment la mère de son génie, avait une aptitude particulière pour conter des histoires, et les histoires qu'elle lui contait remplissaient ordinairement ses soirées. Or il lui arrivait souvent, soit que l'heure fût trop avancée, ou qu'une visite survînt, d'être obligée d'interrompre son récit et de remettre la suite au lendemain. Alors l'imagination de l'enfant travaillait ; c'était lui qui continuait l'histoire ; il y rêvait la nuit, il y pensait encore le jour, et il triomphait quand il pouvait la mener à bonne fin.

Cette faculté d'assimilation ou de divination, qui avait été un don de l'enfance de Gœthe, et comme une première manifestation encore inconsciente de son génie, lui resta fidèle dans l'âge mûr, et il crut en trouver un emploi nouveau, quand ses études personnelles le mirent en contact avec le plus merveilleux conteur qui fût jamais, le vieil Homère. L'*Iliade*, au premier abord, ressemble à un poème inachevé, et appelle une conclusion. Les dernières scènes nous montrent Achille pleurant sur le corps de son ami Patrocle et lui préparant un tombeau; mais Troie est toujours debout, et les deux armées restent en présence. Un poète moderne pénétré de l'esprit de l'antiquité ne devait-il pas être tenté de reprendre le récit au point où Homère l'avait laissé, et de mener Achille jusqu'au bout de sa courte et glorieuse carrière ? C'est l'origine de l'*Achilléide* de Gœthe. Être le dernier des Homérides, dit-il dans une élégie, c'est encore une belle gloire.

I

Aucun poète, ni ancien ni moderne, n'a subi autant d'influences que Gœthe, et il est étonnant qu'à travers toutes ces influences, qui se succèdent et parfois se contrarient, son originalité soit demeurée intacte. Peut-être même son originalité consiste-t-elle précisément dans la maîtrise avec laquelle il a su combiner les divers éléments qui ont contribué à la formation de son génie. Peut-être était-il, lui surtout, un de ces êtres collectifs qu'il définit un jour devant Eckermann, et dont le grand mérite est de ramener à l'unité toutes les impressions qu'ils reçoivent du monde extérieur, toutes les expériences qu'ils font sur la nature et sur l'humanité.

Homère fut, à vrai dire, un compagnon de toute sa vie. Il fut déjà un des guides de son enfance, quoiqu'il ne s'offrît d'abord à lui que sous des déguisements plus ou moins flatteurs. Une des premières lectures du jeune Gœthe fut le *Télémaque* de Fénelon. C'était alors un des

livres français les plus répandus en Europe ; ce qui restait d'homérique dans le style était bien affaibli dans la traduction allemande de Neukirch, mais l'enfant n'en ressentit pas moins « une influence douce et bienfaisante » (*süss und wohltätig*). Il trouva aussi, dans la bibliothèque d'un de ses oncles, une *Description de la conquête du royaume de Troie par Homère*, faisant partie d'une collection de Voyages, et illustrée de gravures dans le goût des dessins de Moreau. Les aventures, dit-il, eurent pour lui un charme indicible, mais il reprochait déjà à l'ouvrage de s'arrêter brusquement à la mort d'Hector, et de ne donner aucun détail sur la ruine de Troie, qui en paraissait le sujet principal.

Le jour vint où les imitations et les travestissements firent place au récit authentique. En 1771, Gœthe terminait ses études de droit à l'université de Strasbourg. Là, ce fut une vraie fortune pour lui de rencontrer Herder, déjà plus versé que lui dans les lettres anciennes. Herder n'était pas plus philologue que Gœthe,

quoiqu'il ait quelquefois prétendu l'être ; mais il avait le don d'animer tout ce qu'il touchait. Ils lurent ensemble l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sans appareil scientifique, comme on lit un vieux conte, tour à tour héroïque et plaisant, et ils s'aidèrent prudemment d'une traduction allemande. Ils venaient de se séparer, quand Herder, qui avait été appelé comme prédicateur à la petite cour de Schaumbourg-Lippe, écrivait à Merck : « Je lis maintenant Homère dans la traduction de Damm, que je trouve fort attrayante. Une traduction se lit plus couramment que le texte grec ; la composition, les discours et les faits se voient mieux dans l'ensemble. De plus, le ton simple et cordial de la vieille rapsodie est si fidèlement reproduit ici, que l'on sourit, sans savoir si c'est du père Damm ou du père Homère, ce qui est un vrai plaisir. Gœthe a commencé à Strasbourg à lire Homère, et les héros se sont mis aussitôt à marcher devant lui comme une belle troupe de cigognes d'Alsace à l'allure majestueuse et fière. Je pense à Gœthe toutes les fois que

j'arrive à un de ces passages caractéristiques dans leur naïveté, où le vieux père lève les yeux de dessus sa lyre (si toutefois ses yeux voyaient), en souriant dans sa vénérable barbe. Il y a de tout dans Homère, même de l'humour, non l'humour nuageux des Anglais, mais un humour pénétré de soleil gréco-asiatique. »

Gœthe, de son côté, écrit à Herder : « Depuis que je n'ai plus eu de vos nouvelles, les Grecs sont ma seule étude, et Homère est toujours en première ligne. » A Wetzlar, où son père l'envoie pour suivre sa carrière juridique, il trouve le sujet du roman de *Werther*, et il transporte sur son héros son goût du moment. C'est avec les chants d'Homère que Werther berce son cœur malade. Kestner, le fiancé de Charlotte, écrit, dans une note personnelle, vers la fin de l'année 1772 : « Au printemps, un certain Gœthe est venu ici de Francfort, en apparence pour se fortifier dans la pratique du droit, mais en réalité pour s'occuper d'Homère, ou de Pindare, ou de tel autre objet vers

lequel son génie l'attire. » Il s'est si bien fait le contemporain d'Homère, qu'il converse familièrement avec les dieux de l'Olympe. Une lettre qu'il adresse à Kestner pendant une courte absence, se termine par ces mots : « Tous mes dieux vous saluent, le beau Pâris à ma droite, la rayonnante Vénus à ma gauche, avec le messager Mercure, « qui se « réjouit de ses sandales ailées », et qui hier les a attachées à mes pieds, ses belles et divines sandales d'or, qui le portent, avec le souffle du vent, à travers la mer inféconde et la terre immense. Et qu'ainsi tous les chers êtres qui habitent l'Olympe vous bénissent ! »

Il suppléait à son insuffisance grammaticale par le sens poétique qui était en lui, et par un don de divination auquel il a souvent eu recours dans sa vie, et qui l'a même quelquefois trompé. Un jour, Mme de La Roche le consulte pour un de ses amis, qui, sachant peu de grec, veut néanmoins se faire une idée de la poésie d'Homère. Il répond par une lettre qui a l'air d'une longue plaisanterie, mais qui

n'est en réalité que l'explication de sa propre méthode : « Voici la recette. Si tu as un Homère, c'est bien. Si tu n'en as pas, achète-toi l'édition d'Ernesti, qui est accompagnée de la traduction littérale de Clarke en latin. Procure-toi ensuite la *Clavis Homerica* de Schaufelberg et un jeu de cartes blanches. Muni de ces instruments, tu commenceras à lire l'*Iliade*, sans faire attention à l'accent des mots, en te laissant seulement bercer par la mélodie de l'hexamètre. Si tu comprends, tout est dit. Si tu ne comprends pas, tu regarderas la traduction. Tu liras d'abord la traduction et l'original, ensuite l'original et la traduction, sur un contenu de vingt ou trente vers, jusqu'à ce que tu voies clair dans la construction, qui n'est guère chez Homère qu'une juxtaposition d'images. Tu prendras ensuite ta *Clavis*, où tu trouveras toutes les formes analysées vers par vers ; tu inscriras sur tes cartes l'indicatif présent de chaque verbe, le nominatif singulier de chaque substantif ; tu les mettras dans ton portefeuille, et tu les reliras dans ta maison ou

à la promenade, comme un homme qu'un zèle pieux pousserait à redire sans cesse sa prière. Tu expédieras ainsi trente vers après trente vers, et quand tu auras travaillé de la sorte deux ou trois chants, je te promets que tu pourras traiter directement avec ton Homère, et que tu le comprendras désormais sans recourir ni à la traduction, ni à la clef, ni à tes cartes. *Post-scriptum :* Homère est le plus facile des auteurs grecs, mais il faut le comprendre par lui-même. »

Le comprendre par lui-même, c'était le replacer dans le monde où il avait vécu et où il faisait vivre ses héros, se transporter en imagination sous le ciel qu'il avait décrit, se représenter la nature et la société, les mœurs et les habitudes, les dieux et les hommes. Le voyage que Gœthe fit en Italie de 1786 à 1788 fut le complément et la confirmation de ses études antiques. A Rome, il eut le loisir de considérer les monuments de l'art, qu'il ne connaissait que par la description de Winkelmann. A Naples et en Sicile, Homère se leva

tout d'un coup devant lui, comme s'il venait de le découvrir. « Il me semble qu'un bandeau est tombé de dessus mes yeux », dit-il dans une lettre à Herder. Il écrivait plus tard à Schiller : « Si l'Odyssée nous ravit, nous qui habitons l'intérieur des terres, c'est uniquement par son contenu moral ; mais pour toute la partie descriptive il faut que notre imagination nous vienne en aide, et quel pauvre secours ! Avec quel éclat le poème apparut à mes yeux, lorsque j'en lus quelques chants à Naples et en Sicile ! L'Odyssée cessa pour moi d'être un poème ; il me sembla voir la nature même. »

Dans une promenade au Jardin public de Palerme, en face de la mer qui monte vers les anses du rivage, il évoque devant lui « l'île des heureux Phéaciens ». Ulysse devient son patron, Minerve sa protectrice, et chaque jour il récite son « pensum » dans l'*Odyssée*. Enfin l'aventure de Nausicaa lui fournit le sujet d'une tragédie, dont il a tracé tout le plan dans son récit de voyage, et dont il n'a malheureusement écrit que quelques scènes. « Sur ce sol

éminemment classique, je me trouvais dans une disposition poétique, qui me permettait de recueillir en moi ce que j'éprouvais, ce que je voyais, ce que j'observais, ce qui s'offrait à moi, et de le conserver comme dans un vase de choix. Selon mon habitude, bonne ou mauvaise, je n'en écrivis rien ou presque rien, mais j'en élaborai la plus grande partie jusqu'au moindre détail dans ma tête, où finalement le tout resta enfoui sous le flot des distractions qui suivirent, si bien qu'il ne m'en reste aujourd'hui qu'un souvenir fugitif. » On ne peut dire ce qu'aurait été la tragédie de *Nausicaa;* les courts fragments que nous en possédons sont surtout remarquables par la beauté de la forme; ils marquent, avec *Iphigénie en Tauride,* l'avènement du style classique dans la poésie de Gœthe.

II

L'*Odyssée* de Voss, qui avait paru en 1781, avait sans doute remplacé auprès de Gœthe la version latine de Clarke. L'*Iliade* s'y ajouta

en 1793; on avait désormais un Homère allemand, un calque de l'original, dans la mesure où la langue allemande pouvait s'adapter à la souplesse et à l'harmonie de l'hexamètre grec. L'apparition des *Prolégomènes* de Wolf, en 1795, fut un événement littéraire d'importance au moins égale. Homère n'était pas précisément supprimé dans le système de Wolf, mais, ce qui revenait presque au même, il était décomposé en un groupe d'Homérides. Wolf envoya son opuscule à Gœthe, qui lui répondit par une lettre de remerciement, à la fin de laquelle il disait : « Soyez assuré du grand intérêt que m'inspirent votre personne et vos travaux. Je voudrais, de mon côté, attirer votre attention sur une partie de mes travaux, et je suis heureux à l'idée que je pourrai bientôt vous entretenir d'un vaste projet qui m'occupe. » Ce projet était le poème d'*Hermann et Dorothée*. L'année suivante, le 26 décembre 1796, il lui envoie les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, enfin terminées; il lui parle en même temps de l'élégie intitulée *Hermann et Doro-*

thée, qui fut placée plus tard en tête du poème, et il ajoute : « Voilà longtemps que je suis tenté de m'essayer dans le genre épique. Ce qui m'a toujours effrayé, c'est la haute idée que nous avons de l'unité indissoluble des écrits d'Homère ; mais maintenant que vous attribuez ces textes magnifiques à une famille de poètes, il y a moins de témérité à vouloir se joindre à eux, en entrant dans la voie que nous a si bien montrée Voss dans sa *Louise*. Quant à juger votre ouvrage théoriquement, cela n'est pas de ma compétence [1]. » Il était plus explicite dans une lettre à Schiller, où il disait : « J'ai lu la préface de l'*Iliade* par Wolf ; elle est intéressante, mais elle m'a peu édifié. L'idée peut être bonne et l'intention louable ; mais pourquoi ces messieurs sont-ils obligés, pour couvrir leurs flancs et se retrancher contre leurs adversaires, de dévaster les plus beaux jardins de l'empire esthétique ? Et, en fin de compte, tout cela est plus *subjectif* qu'on ne pense. »

1. *Gœthes Briefe an Friedrich August Wolf*, avec une introduction de Michael Bernays ; Berlin, 1868.

Le dernier mot est caractéristique, non seulement pour Wolf, mais aussi pour ses lecteurs. Les *Prolégomènes* furent diversement jugés, selon l'esprit et le goût de chacun. Les uns, critiques et grammairiens, furent surtout frappés des inégalités et des contradictions du texte homérique ; les autres, plus doués du sens poétique, ne voulurent voir que la beauté et l'harmonie de l'ensemble. Gœthe, tout en rendant justice à la sagacité du nouvel Aristarque, se rapprocha de plus en plus du parti conservateur. Plus tard, après que d'autres voix se furent fait entendre sur la question, il disait, dans un article de *l'Art et l'Antiquité :* « Pendant quelque temps, nous nous étions représenté, un peu malgré nous, les chants d'Homère comme un agrégat d'éléments divers; aujourd'hui, par un heureux retour, nous les admirons comme une superbe unité, comme une création divine, sortie de l'âme d'un seul et même grand poète. » Et, dans une conversation avec Eckermann, il comparait Homère aux héros de la Walhalla, qui le

matin se taillent en pièces, et qui à midi se retrouvent à table avec tous leurs membres sains et saufs.

Au reste, nul ne fut jamais plus respectueux des opinions contraires à la sienne, surtout quand il y trouvait une occasion de s'instruire. Wolf était un esprit combatif, et il avait tous les moyens de faire triompher ses idées. Il était professeur à l'université de Halle ; il avait la parole et la plume faciles et une grande influence sur ses auditeurs. Son érudition était immense ; il possédait à fond ses auteurs ; il savait distinguer l'originalité de chacun d'après son style, et il aurait été capable, avec une dizaine de pages, de constituer toute une biographie morale. Mais il ne sortait pas de sa spécialité ; l'art était pour lui lettre close ; un tableau de Raphaël, un marbre antique, le laissaient froid. Il eut de vives discussions, de vraies querelles de philologues, fécondes en invectives, avec son maître Heyne, qui, lui aussi, préparait une édition d'Homère, et même avec Herder, qui s'aventurait dans tous les

domaines de la littérature, parfois sans connaissance précise. Il était séparé de sa femme. Un attrait de sa maison, c'était sa fille Wilhelmine, presque aussi savante que lui, et qui l'aidait dans ses recherches. Elle disposait pour Gœthe, quand il venait à Halle, une tapisserie, derrière laquelle il pouvait, sans être vu, assister au cours du professeur. Les deux hommes, le poète et l'érudit, malgré l'opposition de leurs natures, ou peut-être à cause de cette opposition, se sentaient attirés l'un vers l'autre. Ils se voyaient fréquemment, soit à Halle, soit à Weimar. Gœthe ne disait-il pas qu'une heure de conversation avec Wolf valait une année d'étude ?

III

L'*Achilléide* est le fruit des études de Gœthe sur les *Prolégomènes* et de ses entretiens avec Wolf. Ce poème, qui a tant occupé Gœthe, qui l'a tant fait réfléchir sur les règles et les conditions de l'épopée, n'a pas toujours trouvé grâce auprès des critiques allemands. Wilhelm

Scherer, dans son *Histoire de la littérature allemande*, l'a pris sous sa protection; il dit avec raison : « Est-il donc impossible de prendre ces pages telles qu'elles sont, de s'en pénétrer sans arrière-pensée, et de jouir des beautés qu'elles contiennent, sans jeter un regard de côté sur Homère? Faut-il toujours chercher au dehors la mesure de nos jugements? C'eût été vraiment un beau triomphe pour Gœthe de nous avoir donné une copie servile de l'*Iliade*! » Il faut dire cependant que Gœthe lui-même semblait encourager toutes les comparaisons que l'on pouvait faire de son poème. Ne déclare-t-il pas, dans une lettre à Schiller du 12 mai 1798, que si l'on veut imiter les anciens, il faut les suivre en tout, même dans leurs défauts? Schiller lui répond, avec beaucoup de justesse : « Puisqu'il est certain qu'il ne saurait y avoir une seconde *Iliade*, lors même qu'il naîtrait un second Homère et un autre peuple grec, je ne crois rien pouvoir vous souhaiter de mieux que de continuer votre *Achilléide*, telle qu'elle existe dans votre ima-



gination, et de ne la comparer qu'avec vous-même, en vous bornant à vous inspirer d'Homère, sans établir un rapport trop étroit entre votre œuvre et la sienne. » Gœthe avait fait, dans *Hermann et Dorothée*, un poème dans le le goût d'Homère ; la forme était antique, mais le fond était moderne. Ce qu'il prétendait donner dans l'*Achilléide*, c'était une seconde *Iliade*, se rattachant étroitement à la première, la continuant et la complétant. Il chaussait délibérément la sandale d'Homère. On voudrait savoir ce que Wolf pensait de sa tentative. Nous n'avons là-dessus qu'un vague témoignage de Zelter, directeur du Conservatoire de Berlin, qui écrit à Gœthe le 24 décembre 1831 : « J'ai relu l'*Iliade* en entier, avec la suite que vous en avez donnée, et je me suis souvenu, à ce propos, d'une conversation que j'ai eue un jour avec Wolf, où il passait un peu légèrement sur l'*Achilléide*. Je lui disais que si j'étais aussi savant que lui, je mettrais l'*Achilléide* en beaux hexamètres grecs ; il me doit encore la réponse. » Wolf ne voyait peut-être dans

l'*Achilléide* qu'une entreprise philologique, et, à ce point de vue, il ne pouvait manquer d'y trouver beaucoup à reprendre. D'ailleurs, il n'aimait pas qu'on empiétât sur son domaine.

Le poème s'ouvre sur une scène imposante. Deux catastrophes sont opposées l'une à l'autre, l'une présente, l'autre encore réservée à l'avenir. Dans l'intérieur de Troie, on célèbre les funérailles d'Hector; Achille, assis devant sa tente, regarde de loin la flamme du bûcher, qui rougit le ciel; il sait que le jour n'est pas loin où son sort s'accomplira aussi, et il fait construire, au bord de la mer, le tombeau de Patrocle, qui sera aussi le sien.

Le récit se continue dans l'Olympe. Vulcain a bâti pour l'assemblée des dieux une vaste salle, où il a prodigué l'airain et l'or, travaillés avec un art que nulle main mortelle ne saurait atteindre. Il a même formé des êtres vivants, ou plutôt qui seront vivants quand les Grâces et les Heures leur auront communiqué la vie. Les dieux et les déesses arrivent et entourent le trône de Jupiter. Thétis aussi, la mère

d'Achille, est venue chercher auprès des Immortels une consolation dans sa douleur. Elle accuse hautement le Destin, que nulle prière des hommes, nulle intervention des dieux ne peut détourner de son cours.

« Alors le fils de Saturne, doux et grave, tourna sa face divine vers la mère éplorée, et lui adressa ces paroles paternelles : « Ma fille, « devais-tu jamais faire entendre à mes oreilles « des blasphèmes tels qu'un Titan pourrait, dans « son dépit, les proférer contre les dieux olym- « piens ? Tu parles, dans ton désespoir insensé, « comme si ton fils était déjà mort. Or l'Espé- « rance demeure toujours unie à la vie, l'Espé- « rance, déesse flatteuse, le plus agréable des « génies qui accompagnent l'homme mortel « dans ses jours inconstants. L'Olympe ne lui « est point fermé; même la sombre demeure « de Pluton s'ouvre devant elle, et le Destin, « dur comme l'airain, sourit, quand, gracieuse, « elle l'assiège de ses caresses. L'impénétrable « nuit n'a-t-elle pas rendu à mon fils indomptable « l'épouse d'Admète ?... Proserpine ne s'est-elle

« pas attendrie, quand, dans sa demeure souter-
« raine, elle a entendu les accents d'Orphée, et
« qu'elle a été témoin de son regret invincible?...
« Les vivants espèrent même pour les morts, et
« tu désespérerais, quand ton fils jouit encore
« de la lumière du soleil! La limite de la vie n'est
« pas marquée par une barrière infranchissable ;
« un dieu, l'homme même peut faire reculer les
« déesses de la mort... »

Ce dieu paternel et quelque peu philosophe n'est assurément pas le Jupiter de l'*Iliade*, qui, tout en tenant dans sa main la balance du Destin, se plaît à considérer, de son haut observatoire, le jeu sanglant de la bataille. Par contre, Junon est restée à peu près ce qu'elle était, la déesse acariâtre et jalouse, secrètement irritée contre son époux, et lui obéissant à regret. Elle lui rappelle que lui-même ne peut rien contre le Destin, qui, d'un commun arrêt, a décidé la chute d'Ilion et la mort d'Achille. Ne sait-il pas que sa propre puissance est éphémère, qu'un jour de nouveaux Titans détrôneront les dieux de l'Olympe, et que Thémis,

la souveraine Justice, est seule éternelle ?

Jupiter se retire. Les dieux et les déesses continuent de converser et de comploter ensemble. Mars et Vénus s'entendent pour appeler au combat contre Achille les Amazones, « ces bandes farouches, dépourvues de toute grâce féminine, qui fuient le commerce des hommes et ne savent que dompter les chevaux ». Minerve, la plus sage et la plus calme des déesses, séduite seulement par ce qui est grand et beau, prend pitié d'Achille, et réussit même à apaiser la rancune de Junon. « Faut-il donc, dit-elle, que cette image de beauté soit ravie à la terre, où la vulgarité se complaît et s'étale? Ce beau corps, ce magnifique édifice créé pour la vie, doit-il être livré à la flamme dévorante et réduit en poussière? Le noble adolescent ne pourra donc pas devenir un homme?... Le voilà qui bâtit son propre tombeau, et je ne puis le ramener de la porte de Pluton, dont il s'approche déjà pour rejoindre son ami, quoique les ténèbres de la nuit la dérobent encore à ses regards. »

Elle chausse les sandales d'or qui la portent à travers l'espace, et se présente devant Achille sous la figure d'Antiloque, le fils du sage Nestor. Elle stimule le travail des Myrmidons, occupés à élever la pyramide qui doit couvrir l'urne funéraire. Puis elle mène le héros sur une éminence, d'où la vue s'étend sur la mer. Tous les navires qui à l'avenir passeront près de la côte salueront le tombeau d'Achille comme celui du plus vaillant des hommes.

Ainsi finit le premier chant de l'*Achilléide*, et le poème s'est arrêté là. Gœthe sentait-il que c'était une tâche ingrate de lutter avec le vieux rapsode ? Déjà la fin de ce premier chant dénote une certaine fatigue. Les discours de Minerve sont longs ; le style est traînant, le vers négligé. Il s'y glisse inopinément des allusions modernes. La sage déesse, dont le regard bienveillant s'étend sur l'humanité entière, remarque qu'un grand État a besoin de colonies, qu'un peuple est heureux d'avoir un bon souverain, probablement un Charles-Auguste.

Qu'aurait été la suite ? Un passage annonçait déjà la guerre des Amazones. D'autres combats s'y seraient ajoutés, si le récit devait se prolonger jusqu'à la mort d'Achille. Or le quatrième acte du second *Faust* prouve surabondamment que Gœthe n'était pas peintre de batailles. Il est possible que le sentiment de son incompétence à cet égard ait été une des causes qui lui firent abandonner son projet. D'ailleurs, une continuation de l'*Iliade*, telle qu'il la concevait, une imitation serrant le modèle d'aussi près, pouvait être difficilement autre chose qu'un long pastiche, et un pastiche de cette dimension devait finir par lasser un génie original et personnel comme le sien.

IV

C'est une forêt touffue que les légendes de la guerre de Troie. Déjà Hérodote avait de la peine à s'y reconnaître et à démêler ce qui lui paraissait vraisemblable. Les aèdes qui vinrent après Homère ajoutèrent à ses récits toutes sortes de fables qu'il avait ignorées ou négli-

gées. Ils imaginèrent qu'Achille, après sa mort, avait été relégué dans une île du Pont-Euxin, où il menait une existence bienheureuse avec Hélène, immortalisée comme lui. La conscience humaine a toujours été portée à admettre que ce qui est grand et beau ne peut mourir entièrement. Dès lors, quoi de plus naturel que d'unir dans une existence épurée et désormais indestructible la plus belle des femmes et le plus illustre des guerriers? D'ailleurs, n'étaient-ils pas tous deux d'origine divine, lui fils d'une déesse, elle fille de Jupiter ? Ils eurent un fils, Euphorion, à qui les dieux conférèrent le privilège de ne pas vieillir. D'après une autre tradition, Hélène n'alla jamais à Troie. Les Immortels, qui voulaient la conserver pure, ne livrèrent à Pâris qu'un simulacre fait à sa ressemblance ; elle-même fut transportée par Mercure dans l'île de Pharos en Égypte, où Ménélas, son époux, la retrouva plus tard, et d'où il la ramena à Sparte. Ainsi les personnages de l'ancienne épopée s'idéalisaient, se réduisaient en symboles, et, sous cette nou-

velle forme, ils devaient plaire à Gœthe, qui, à mesure qu'il avançait en âge, cherchait de plus en plus à donner à son œuvre un caractère d'universalité. Puisque Hélène avait été unie à Achille dans l'antiquité, pourquoi ne le serait-elle pas à Faust dans la poésie moderne? Mais elle n'était plus la hideuse figure qu'avait rêvée le moyen âge. Gœthe écrivait à Schiller, le 12 septembre 1800 : « Voilà mon Hélène qui est entrée en scène ; mais maintenant ce que sa situation a de beau me séduit tellement, que je regretterais de n'en tirer qu'une fantasmagorie grotesque, et j'ai bien envie de construire sur ce qui est commencé une tragédie sérieuse. » Ainsi le sujet se transformait et s'ennoblissait, sous l'influence antique, et Gœthe devenait encore une fois un Homéride. On pourrait dire, en un sens, que la vraie continuation de l'*Iliade*, telle que Gœthe pouvait la concevoir, ce ne fut pas le fragment de l'*Achilléide*, mais le troisième acte du second *Faust*.

Une idée traverse la vie de Gœthe, depuis le

moment où il a eu conscience de sa maturité, c'est-à-dire à partir de son arrivée à Weimar : c'est qu'il y a eu dans l'histoire une civilisation supérieure à celle de son temps et de son pays, qui, tout ensevelie qu'elle est dans le passé, n'est pas entièrement perdue pour nous, mais qu'on peut retrouver dans une certaine mesure, s'y renouveler et s'y rafraîchir, par un effort de l'esprit. Cet effort, il était résolu à le tenter, mais il sentait aussi que sa nature germanique le lui rendait particulièrement difficile. Il écrivait, dans un article sur la Parodie chez les anciens, à l'époque où il terminait la tragédie d'*Hélène* : « Combien il est difficile de se débarrasser des manières de voir de son temps, surtout quand on s'est proposé comme but de se transporter dans un état de culture supérieur et qui paraissait d'abord inaccessible, c'est ce qu'on comprend seulement après une série de tentatives, les unes heureuses, les autres stériles. Depuis ma jeunesse, j'ai cherché à me familiariser, autant qu'il était en moi, avec les idées et les habitudes grecques, et des hommes

compétents me disent que j'y ai réussi. Voilà cinquante ans que je persévère dans cet effort, et, sans cesser de marcher, je n'ai jamais laissé le fil s'échapper de ma main. Dans l'intervalle, je me suis heurté à bien des obstacles, et ce n'est que peu à peu que j'ai pu imposer silence à ma nature septentrionale, à mon âme allemande, qui prenait souvent des mains du poète pour argent comptant ce qui n'était en réalité qu'un à-compte pour l'avenir. ». Parmi les tentatives heureuses dont parle Gœthe, parmi ces ingénieux renouvellements de l'antiquité qui lui réussissaient quelquefois, il faut citer en premier lieu *Iphigénie en Tauride*, et l'on peut y ajouter la tragédie d'*Hélène* et la plus grande partie du fragment de l'*Achilléide*.

GŒTHE A L'ÉCOLE DE VOLTAIRE

Im Grunde sind wir alle collective Wesen, wir mögen uns stellen wie wir wollen. Denn wie weniges haben und sind wir, das wir im reinsten Sinne unser Eigentum nennen? Wir müssen alle empfangen und lernen, sowol von denen, die vor uns waren, als von denen, die mit uns sind. Selbst das grösste Genie würde nicht weit kommen, wenn es alles seinem eigenen Innern verdanken wollte.

GŒTHE.

I

GOETHE disait un jour à Eckermann, tout en feuilletant la traduction de *Faust* par Gérard de Nerval, qu'il venait de recevoir : « D'étranges idées me passent par la tête, quand je pense que ce livre a encore de la valeur dans une langue dans laquelle Voltaire a régné, il y a cinquante ans. Vous ne pouvez avoir à cet égard les mêmes impressions que moi, car vous ne pouvez vous représenter l'importance que Voltaire et ses grands contemporains avaient au temps de ma jeunesse, et l'empire universel qu'ils exerçaient sur le monde moral. Ma biographie ne fait pas clairement ressortir l'influence que ces hommes ont eue sur ma jeunesse, et l'effort qu'il m'a fallu faire

pour garder mon indépendance vis-à-vis d'eux, pour m'habituer à marcher seul et à me tenir plus près de la nature. »

Ces paroles sont du 3 janvier 1830. Mais ce n'était pas la première fois que Gœthe s'étendait avec complaisance sur les mérites de Voltaire et sur le profit qu'il avait trouvé à le lire. Dans une des remarques dont il accompagna *le Neveu de Rameau* de Diderot, en 1805, il énumère toutes les qualités que peut avoir un écrivain ; elles ne sont pas moins de quarante-six, et il n'y en a que deux, ajoute-t-il, qu'on pourrait être en droit de refuser à Voltaire : la conception profonde et l'exécution parfaite (*die Tiefe in der Anlage und die Vollendung in der Ausführung*).

Ce qu'il admire surtout dans Voltaire, c'est sa facilité, la promptitude avec laquelle il trouve aussitôt la forme appropriée à sa pensée. Ici encore, il faut citer les *Conversations* d'Eckermann. « Il n'y a jamais eu, dit Gœthe à la date du 16 décembre 1828, un poète qui ait eu à chaque instant, comme lui, son talent à

sa disposition. » Et, à ce propos, il raconte le fait suivant : Voltaire était au moment de partir de Cirey, la demeure de Mme Du Châtelet ; déjà sa voiture l'attendait devant la porte, lorsqu'on lui présente une lettre de la part d'un groupe de jeunes filles, pensionnaires d'un couvent du voisinage ; elles lui demandent de leur faire un prologue pour la tragédie de *Jules César*, qu'elles veulent jouer pour la fête de leur abbesse. Voltaire, sans tarder, se fait donner du papier et une plume, et écrit son prologue sur le bord d'une cheminée. « C'est, dit Gœthe, une poésie d'une vingtaine de vers, parfaite quant au fond et à la forme, et tout à fait appropriée à la circonstance, en un mot, de la meilleure manière de Voltaire. » Eckermann exprime le désir de la lire. « Je doute, répond Gœthe, qu'elle soit dans votre édition ; elle vient seulement d'être publiée ; il a fait de ces poésies par centaines, qui se trouvent encore çà et là entre les mains des personnes à qui elles furent adressées dans l'origine. » Le prologue en question est com-

pris aujourd'hui dans le recueil des Poésies mêlées de Voltaire. Si Gœthe en a quelque peu exagéré le mérite, il faut avouer que toute la pièce, jusqu'au dernier vers, est parfaitement appropriée à la circonstance :

Osons-nous retracer de féroces vertus
Devant des vertus si paisibles ?
Osons-nous présenter ces spectacles terribles
A ces regards si doux, à nous plaire assidus ?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître ;
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits ;
On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour nous et pour ces lieux quelle scène étrangère
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené !
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire ;
Leur grandeur, leurs forfaits, vivent dans la mémoire.
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants ;
Dieu lui-même a conduit ces grands événements ;
Adorons de sa main ces coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables
Qu'il fait luire aujourd'hui sur les peuples soumis,
Éclairés par sa grâce, et sauvés par son Fils.

II

Il y a dans la vie de Gœthe une période qu'on pourrait appeler la période des projets ou des fragments ; c'est celle qui précède immédiatement son arrivée à Weimar. Il est

dans l'âge de la jeunesse productive, aux environs de vingt-cinq ans. La maturité n'est pas encore là ; elle s'annonce seulement, par une fécondité un peu tumultueuse, et qui se réglera par sa propre force. Une infinie variété de plans traverse son esprit ; une lecture, une conversation, une promenade, lui suggèrent l'idée d'un ouvrage ; mais il va d'un objet à l'autre, et abandonne le lendemain ce qu'il a ébauché la veille. La même inlassable curiosité l'attire et le distrait tour à tour, et, en somme, sa grande occupation est de fixer par la prose ou le vers les mille échos qui lui viennent du monde environnant. Le drame de *Gœtz de Berlichingen* et le roman de *Werther* sont assez rapidement écrits ; ce sont des exceptions, qui s'expliquent par des raisons particulières : l'un avait sa limite naturelle, tracée par un document historique et précis ; l'autre avait un rapport direct avec la vie de l'auteur. Mais, à côté d'eux, que de projets qui restèrent flottants dans l'imagination du poète ! Est-ce un simple hasard, une rencontre fortuite, si parmi

tous ces projets on en trouve trois qui ont aussi occupé Voltaire ? Ce sont un drame sur César, un autre sur Socrate, un autre encore sur Mahomet.

Au mois de juin 1774, Gœthe écrit à son ami de jeunesse Schœnborn, consul du royaume de Danemark à Alger, une longue lettre, où il l'entretient de ses travaux présents et passés. *Gœtz* et *Werther* sont terminés ; *Clavijo* est en vue. « J'ai fait imprimer aussi, continue-t-il, une honteuse farce sur Wieland, intitulée *les Dieux, les Héros et Wieland*, où je le turlupine sur la mollesse avec laquelle il a peint les géants du monde héroïque. Puis j'ai imaginé les plans de quelques grands drames, c'est-à-dire que j'en ai trouvé le détail intéressant dans la nature et dans mon cœur. Mon *César* aussi paraît prendre forme, et vous fera plaisir[1]. » Il est difficile de dire ce qu'aurait été ce *César*, s'il avait réellement pris forme. A en juger par quelques bouts de

1. A. Schœll, *Briefe und Aufsätze von Gœthe aus den Jahren 1766 bis 1786* ; Weimar, 1846 ; p. 137.

dialogue qui se sont conservés dans les *Éphémérides* de Gœthe, ce devait être un « grand drame » à la façon de *Gœtz de Berlichingen*, c'est-à-dire une longue suite d'événements et presque une biographie complète. Le projet resta en suspens, peut-être, pour parler avec Gœthe, parce qu'il n'en trouvait pas « le détail intéressant » dans son cœur. On sait cependant que quatre ans après il y pensait encore. Une lettre de Wieland à Merck, du 12 avril 1778, contient une allusion à Auguste-Gottlieb Meissner, archiviste à Dresde, qui s'arrêta dans la composition d'un drame sur César, ayant appris que Gœthe s'occupait du même sujet ; ce Meissner était un écrivain médiocre et fécond, et il est probable que son scrupule, fort honorable en lui-même, ne nous a pas privés d'un chef-d'œuvre.

Le *Socrate* ne fut pas plus avancé que le *César*. Mais du moins nous savons à peu près ce que la pièce devait être. Gœthe s'en explique dans une lettre à Herder, de la fin de l'année 1771. Il voulait mettre en présence tout le

monde grec de la belle époque : le type héroïque de Socrate, « ce Jean-Baptiste de la philosophie, à qui Dieu a donné pour mission d'appeler le monde à la repentance » ; auprès de lui, le petit groupe de ceux « qui ont des oreilles pour entendre » ; au-dessous, la foule « qui le regarde bouche béante et ne le comprend pas » ; enfin le pharisaïsme hypocrite des Anitus et des Mélitus. « Il me faudra du temps, ajoute-t-il, pour me pénétrer de tout cela. Mais pourrai-je seulement, du culte de l'idole qu'a encensée Xénophon et que Platon a dorée de sa poésie, m'élever à la vraie religion, celle qui a pour objet non un saint, mais un homme supérieur que je puisse serrer contre mon cœur et appeler mon frère ? Ah ! si je pouvais être Alcibiade seulement un jour et une nuit, je payerais cette faveur de ma vie entière. » On le voit, ce qu'il veut peindre, c'est l'idéal divin de la religion et de la morale, personnifié dans un être unique, et cherchant en vain à s'imposer à la foule égoïste et superstitieuse.

Le point de départ de Gœthe avait été le

Phédon de Mendelssohn, que, dans ses *Éphémérides*, il compare avec celui de Platon. A-t-il connu le *Socrate* de Voltaire, ouvrage dramatique en trois actes et en prose ? En tout cas, il n'a rien pu lui emprunter. Le principal personnage de la pièce de Voltaire est bien Socrate, mais celui qu'il a surtout mis en relief est Anitus, grand-prêtre de Cérès, et son but est évidemment de montrer qu'un prêtre peut avoir tous les vices et commettre les plus noirs forfaits, sans perdre son empire sur la foule. C'est Xantippe qui mène l'intrigue ; elle veut marier Anitus avec une jeune fille qui a été élevée par Socrate ; elle n'y réussit pas, et finit par en prendre son parti. C'est, au fond, une bonne femme, plus sotte que méchante ; elle a pitié de son mari, qu'elle considère comme un enfant ou un demi-fou, et elle trouve qu'il est trop puni pour les discours ridicules qu'il a tenus devant les Athéniens.

III

Le sujet du *Mahomet*, tel que Gœthe le concevait, n'était pas sans analogie avec celui du *Socrate* ; c'étaient deux pièces à tendance religieuse. Gœthe, dans *Poésie et Vérité*, rattache le drame de *Mahomet* au voyage qu'il fit le long du Rhin, en 1774, en compagnie de deux apôtres, le mystique Lavater, qui se considérait volontiers comme une nouvelle incarnation de la divinité, et le pédagogue Basedow, qui venait de fonder à Dessau son Philanthropinum, un établissement modèle, organisé d'après les principes « de la raison et de la nature ». L'un et l'autre, pleins de foi dans leur idée ou leur fantaisie, cherchaient des adhérents, et poursuivaient leur œuvre avec une ténacité ardente et parfois intempestive. Gœthe, qui les observait en simple curieux et comme un sujet d'étude, crut s'apercevoir bientôt « qu'ils employaient des moyens spirituels dans des vues terrestres ». Puis, généralisant le fait particulier, il se demanda

si ce n'était pas là le cas de toute grande fondation morale ou religieuse, s'il ne s'y mêlait pas inévitablement un élément matériel et par conséquent périssable.

Il est probable cependant que les origines du *Mahomet* remontent plus haut. Des préoccupations religieuses remplissent toute la jeunesse de Gœthe; elles tiennent à sa première éducation et aux traditions de sa famille. La population de Francfort, sa ville natale, était très mêlée ; les Juifs y étaient nombreux; les Frères Moraves y avaient des adhérents; l'orthodoxie protestante se défendait, là comme dans le reste de l'Allemagne, contre les sectes dissidentes et les écoles rationalistes. Chaque parti s'arrogeait la plus grande part possible dans le gouvernement des esprits, et invoquait au besoin l'appui des pouvoirs publics. Le jeune Gœthe put donc s'assurer de bonne heure, par ce qui se passait sous ses yeux, que si une religion se fonde sur l'enthousiasme, si elle se maintient par la force des convictions, elle emploie souvent dans la propagande

des moyens que la simple morale réprouve.

Gœthe, dans le même passage de *Poésie et Vérité*, a donné une analyse sommaire du drame qu'il avait conçu. Mahomet commence par se convertir lui-même au monothéisme ; puis il fait accepter sa doctrine par sa famille, par sa tribu ; il la porte enfin chez les tribus voisines, et alors il rencontre de l'opposition. Pour vaincre les résistances, il a recours à la force, même à la ruse. Bref, « l'élément terrestre grandit et s'étend, l'élément divin se ternit et recule. » La doctrine n'est plus le but, mais le prétexte. Mahomet est empoisonné par une femme dont il a fait mourir le mari. A la fin, il rentre en lui-même, et meurt, « après avoir purifié sa doctrine et affermi son empire ». Quel pouvait être le sens de cette purification ? Mahomet renonçait-il à toute idée de conquête ? Son empire, fondé par la guerre, s'affermissait-il, par un retour imprévu, dans la justice et la paix ? Si telle était en effet la conclusion adoptée par Gœthe, l'action de son drame se passait dans un domaine presque entièrement

philosophique, en dehors de toutes les données de l'histoire.

La pièce devait commencer par un monologue de Mahomet ; c'est une hymne composée d'après une surate du Coran, et prononcée en plein champ sous le ciel étoilé. Gœthe la croyait perdue ; on l'a retrouvée après sa mort. Elle est formée de cinq strophes, rythmées à la manière antique, et marquant, pour ainsi dire, les degrés de l'initiation du prophète. Mahomet élève d'abord son âme vers les étoiles ; mais il songe aussitôt qu'un culte ne peut se partager entre une multitude d'êtres divins. Il distingue donc la plus éclatante des étoiles, Gad ou Jupiter ; mais déjà Jupiter s'abaisse sur l'horizon et tend à disparaître ; ce n'est donc qu'un dieu éphémère. L'hommage s'adresse ensuite à la Lune, au Soleil ; mais la Lune et le Soleil disparaissent à leur tour. Que reste-t-il, sinon de se prosterner devant l'Être unique et infini, qui a créé le Soleil et la Lune et les étoiles ?

Je ne puis partager entre vous les sentiments de mon âme,
Offrir à chacun de vous l'entier hommage de mon cœur,
Qui d'entre vous prêtera l'oreille à ma prière,
S'inclinera vers mon œil suppliant ?

Voici Gad, l'astre ami, qui se lève en scintillant.
Sois mon Seigneur et mon Dieu ! Il me regarde avec bien-
Demeure ! demeure ! Tu détournes les yeux ? [veillance.
Comment ? Puis-je aimer un dieu qui se cache ?

Sois bénie, ô Lune ! Guide des étoiles,
Sois mon Seigneur et mon Dieu ! Tu éclaires la route.
Ne me laisse pas, dans les ténèbres,
Errer avec la foule errante.

Soleil brûlant, le cœur brûlant se consacre à toi.
Sois mon Seigneur et mon Dieu! Guide-moi, toi qui vois tout.
Mais toi aussi tu descends, astre superbe !
Une profonde nuit m'environne.

Élève-toi donc, cœur aimant, jusqu'au Créateur !
Sois mon Seigneur et mon Dieu, Amour universel,
Toi qui formas le Soleil et la Lune et les étoiles,
Et la terre et le ciel et moi-même !

Ce monologue est suivi d'une scène entre Mahomet et sa nourrice Halima ; cette scène marque la première opposition entre l'ancienne et la nouvelle foi.

HALIMA. — Mahomet !

MAHOMET. — Halima ! — (*A part.*) Ah ! pourquoi faut-il qu'elle me dérange dans cette heure d'effusions célestes ? — Que me veux-tu, Halima ?

HALIMA. — Ne me cause pas de souci, mon cher fils. Depuis le lever du soleil, je te cherche. N'expose pas ta tendre jeunesse aux dangers de cette nuit.

MAHOMET. — Sur la tête de l'impie, le jour est maudit comme la nuit.

HALIMA. — Seul dans cette campagne, qui est un repaire de brigands !

MAHOMET. — Je n'étais pas seul. Le Seigneur mon Dieu s'est approché de moi.

HALIMA. — L'as-tu vu ?

MAHOMET. — Ne le vois-tu pas ? Au bord de chaque source paisible, sous chaque arbre en fleurs, il vient au-devant de moi dans la chaleur de son amour. Que je lui suis reconnaissant d'avoir ouvert ma poitrine et d'avoir brisé la dure enveloppe de mon cœur, afin que je puisse sentir son approche !

HALIMA. — Tu rêves ! Comment vivrais-tu, si ta poitrine était ouverte ?

MAHOMET. — Je prierai mon Dieu pour toi, afin qu'il t'apprenne à me comprendre.

HALIMA. — Quel est ton Dieu ? Est-ce Hobal ou Alfatas ?

MAHOMET. — Pauvre peuple, qui dis à la pierre : Je t'aime ! et à l'argile : Protège-moi ! Ont-elles une oreille pour entendre ta prière, un bras pour te prêter secours ?

HALIMA. — Celui qui demeure dans la pierre, qui flotte autour de l'argile, m'entend, et sa puissance est grande.

MAHOMET. — Quelle puissance peut-il avoir ? Trois cents sont à côté de lui, et chacun a son autel, sur lequel l'encens fume...

HALIMA. — Ton Dieu n'a donc point de compagnons ?

MAHOMET. — S'il en avait, comment serait-il Dieu ?

HALIMA. — Où est sa demeure ?

MAHOMET. — Partout.

HALIMA. — C'est-à-dire nulle part. As-tu des bras pour embrasser celui qui est partout ?

MAHOMET. — Des bras plus forts, plus ardents que ceux avec lesquels je t'embrasse pour te remercier de ton amour...

HALIMA, *à part*. — Il est si changé ! Sa force est devenue faiblesse. Il faut que je le ramène auprès de ses parents... 1.

De tout ce que Gœthe a écrit sur Mahomet, il n'a publié qu'une poésie, qui parut dans l'*Almanach des Muses* de Gœttingue de 1774, sous le simple titre de Chant (*Gesang*) ; elle figure aujourd'hui parmi les Poésies mêlées de Gœthe comme *Chant de Mahomet*, une dénomination qui en indique mal le contenu. C'est une sorte de cantate, qui devait être dite alternativement par Ali et Fatima, le gendre et la fille de Mahomet, une allégorie, où les progrès de la doctrine sont figurés par la marche d'un torrent, qui rompt toutes les barrières et entraîne avec lui les ruisseaux qu'il rencontre sur son passage :

1. A. SCHŒLL, *Briefe und Anfsätze von Gœthe*, p. 147. — S. HIRZEL, *Der junge Gœthe*, Leipzig, 1887 ; II, p. 28.

Voyez le torrent qui jaillit du rocher,
Brillant de joie,
Comme un regard des étoiles !
Au-dessus des nuages,
De bons génies
Ont nourri son enfance,
Entre les écueils buissonneux.
Jeune et ardent,
Il sort de la nue en bondissant
Et tombe sur les parois de marbre.
. . . . . .
Là-bas, dans la vallée,
Des fleurs naissent sous ses pas,
Et la prairie
S'anime sous son haleine.
Mais ni la vallée ombreuse
Ni les fleurs n'arrêtent son cours.
. . . . . .
Des ruisseaux s'unissent à lui
Et lui font cortège. Le voilà qui entre
Dans la plaine, fier de ses flots argentés,
Et la plaine est fière de lui.
Et les fleuves de la plaine
Et les ruisseaux de la montagne
Le saluent avec des cris d'allégresse :
Frère, emmène tes frères
Vers ton vieux père,
L'éternel Océan ?
. . . . . .
Et dans l'impétuosité de son triomphe,
Il dénomme les contrées,
Et les cités naissent sous ses pas.

IV

Gœthe dit expressément, faisant allusion à la tragédie de Voltaire, qu'il n'a jamais pu considérer Mahomet comme un imposteur. Le défaut du héros de Voltaire, au point de vue

dramatique, n'est pas tant d'être un imposteur que d'être un imposteur naïf. Il étale ses faiblesses et ses vices avec si peu de retenue, qu'on ne se figure pas qu'il puisse avoir un seul partisan. Gœthe revint néanmoins à Voltaire, à l'époque où il s'occupait avec Schiller de former un répertoire pour le théâtre de Weimar. La scène allemande était si pauvre de pièces originales, qu'il fallut recourir à toutes les littératures de l'Europe moderne, et la France, comme toujours, dut fournir sa part. Gœthe mit le *Mahomet* de Voltaire en vers ïambiques. Il ne changea presque rien au texte français. D'un passage du quatrième acte, où Mahomet découvre avec trop de franchise ses plans criminels à Omar, il fit un monologue. Il supprima la dernière tirade de Mahomet, et la pièce finissait par ces mots de Palmire : « Le monde est fait pour les tyrans. »

La représentation eut lieu le 30 janvier 1800, pour la fête de la duchesse Louise. Schiller devait composer un prologue ; il en fut empêché par la maladie. Il écrivit ensuite ces stances

qui se trouvent dans le recueil de ses poésies lyriques, et où se trahit la gêne d'une pensée indécise. Schiller n'aimait pas le théâtre français, quoiqu'il ait traduit la *Phèdre* de Racine et deux comédies de Picard. Dans ses stances, il présente d'abord Gœthe comme un nouvel Hercule, « qui, dès le berceau, a terrassé l'Hydre qui menaçait d'étouffer le génie allemand ». Mais pourquoi Gœthe lui-même sacrifie-t-il encore à « la fausse Muse dont les autels sont depuis longtemps en ruines » ? C'est que la scène française est toujours « l'enceinte sacrée où la parole s'élève jusqu'au chant, l'empire de l'harmonie et de la beauté, d'où sont bannis les rudes accents de la nature ». A ce titre, « le Français, s'il n'est pas un *modèle*, peut encore être un *guide* ». La distinction est bien subtile.

Au mois de juillet suivant, Gœthe commença la traduction de *Tancrède* ; c'était pour lui un délassement. « J'écris ce que je peux le matin au crayon, dit-il dans une lettre à Schiller, et je le dicte ensuite dans mes moments de loi-

sir. » La pièce fut représentée à Berlin le 18 janvier 1801, et à Weimar le 31 janvier suivant. Le *Tancrède* est une œuvre de la vieillesse de Voltaire. La Harpe, qui admire l'habileté de la composition et les ingénieuses combinaisons d'une intrigue qui repose tout entière sur le sort d'une lettre sans adresse, La Harpe lui-même trouve le style lâche et incorrect, souvent au-dessous du médiocre. Il est certain qu'au point de vue du style, la pièce a gagné en passant par la main de Gœthe. Le sujet est une aventure chevaleresque souvent traitée, et qui a été recueillie par l'Arioste, celle d'une jeune fille délivrée par un champion inconnu, au moment où elle va périr victime d'une accusation injuste. Si cet inconnu est son amant, qui se dévoue pour elle tout en la croyant infidèle, c'est un élément romanesque de plus, et Voltaire n'a eu garde de s'en priver.

La scène française venait d'être débarrassée de sa double rangée de spectateurs ; Voltaire en profita pour varier le décor et agrandir la

perspective. Des chevaliers défilent, suivis de leurs écuyers portant leurs armes; des trophées, des écussons, des devises ornent les façades des palais; le fond s'ouvre sur une lice qui attend les combattants ; même le peuple, puissance nouvelle, manifeste son enthousiasme ou sa haine. Gœthe dit, dans la suite de la même lettre à Schiller : « *Tancrède* est, à vrai dire, une pièce à spectacle, car tout y est mis sous les yeux du spectateur; et je pourrai encore accentuer ce caractère, étant moins gêné que ne l'était l'auteur français. L'effet théâtral ne pourra pas manquer, car tout est calculé pour cela, et pourra l'être encore davantage. Comme la pièce roule sur un événement public, elle exige des chœurs ; j'y pourvoirai, et j'espère ainsi la pousser aussi haut que le permettent sa nature et son origine française. Ce sera pour nous une occasion de nouvelles et utiles expériences. » Gœthe accentue, comme il dit, l'effet théâtral en se débarrassant de l'unité de lieu ; il transporte en pleine campagne la scène du cinquième acte, qui contient les divers épisodes d'un

combat. Quant aux chœurs, il finit par y renoncer.

Le but de Gœthe, en traduisant le *Tancrède* et le *Mahomet*, ne fut pas seulement d'enrichir le répertoire de deux pièces nouvelles, mais surtout d'y apporter des modèles d'un art nouveau. « Nos comédiens, dit-il dans les *Annales*, en ont tiré grand profit. Ils ont dû s'affranchir de leur naturalisme, s'imposer certaines limites, et ce qui parut d'abord chez eux de l'affectation devint bientôt une seconde nature. » Il s'explique plus clairement encore dans son long article sur le Théâtre allemand : « Un de mes principaux efforts fut de remettre en honneur la déclamation rythmée, qui avait été fort négligée, ou plutôt qui s'était entièrement perdue sur nos théâtres. Nos acteurs durent apprendre, par l'étude de *Mahomet* et de *Tancrède*, à mettre de l'harmonie et de la mesure dans leur manière de dire, de marcher et de se tenir. » On sait que les moindres détails de la mise en scène, la tournure d'un figurant, la place d'un meuble, étaient pour lui l'objet d'un soin minutieux; mais il

tenait avant tout à une diction irréprochable. On raconte qu'il fit un jour reprendre jusqu'à cinquante fois une phrase à une débutante, et comme à la fin les larmes étouffaient la voix de la pauvre fille, il lui dit : « Maintenant, ma chère enfant, rentrez chez vous, méditez tout cela, et demain, quand nous aurons répété la même phrase encore cinquante fois, nous arriverons sans doute à la bien dire. » Ce qui peut justifier la tyrannie qu'il exerçait, c'est l'état de l'art théâtral en Allemagne à son époque. Les acteurs étaient atteints de *rythmophobie* : l'expression est de lui. Iffland lui-même, que l'on compare quelquefois à Talma, n'aimait et ne disait bien que la prose. La tragédie française, et particulièrement celle de Voltaire, qui était encore dans sa nouveauté, fut donc pour les acteurs de Weimar une vraie école. Par elle-même, et pour le fond des sujets, elle n'apporta aucun élément nouveau à la poésie allemande, mais elle rendit possible la représentation d'*Iphigénie en Tauride* et de *Wallenstein*.

« MADAME LUCIFER »

UNE ALLEMANDE AU TEMPS DU ROMANTISME

> Wenn wir sie selber fragen könnten, würde sie gewiss stolz und freimütig und klar über sich Auskunft geben, und vielleicht würde sie mit lieblicher, halb scherzender Wehmut sagen : Seht Ihr es mir denn nicht an, dass mein Herz gut ist?
>
> Ricarda Huch (*Blütezeit der Romantik*).

De quel nom faut-il la nommer ? Elle était née Michaëlis ; elle a été successivement la femme du médecin Bœhmer, de l'écrivain romantique Guillaume Schlegel et du philosophe Schelling. Schiller, qui la voyait à l'œuvre, l'appelait Madame Lucifer. Ceux de ses contemporains qui ont eu des relations avec elle la désignent simplement comme « la grande Caroline », quoiqu'elle fût de petite taille, marquant par là son intelligence, son activité, et aussi son profond orgueil, qui lui fit chercher toute sa vie un homme qu'elle pût croire son égal [1].

1. *Caroline, Briefe aus der Frühromantik, herausgegeben von* Erich Schmidt ; 2 vol., Leipzig, 1913.

I

Le professeur Michaëlis enseignait, non sans succès, à l'université de Gœttingue. C'était un savant orientaliste, grand connaisseur de l'Ancien Testament, écrivain fécond, mais dénué de grâce, un de ces chercheurs « amoureux de vétilles » qui ont préparé l'œuvre critique de David-Frédéric Strauss. Il vivait à l'écart, lisait ses cours, puis retournait à ses livres. C'est à peine s'il entretenait quelques rapports avec ses collègues. Sa femme était une personne craintive et méticuleuse ; elle disait elle-même que les gens d'esprit lui faisaient peur. La maison où Caroline fut élevée n'était donc point gaie, et, pour une jeune fille qui manifestait déjà une intelligence prompte et un caractère remuant, c'était une prison.

Elle ne tarda pas à secouer sa chaîne. On a d'elle une série de lettres, où elle se confie à une amie, Julie de Studnitz, lettres écrites en français, dans un français un peu gêné et plein de germanismes. Elle se plaint des mauvais

propos qui courent sur son compte, et qui la font souffrir, quoique sa conscience ne lui reproche rien. Le 21 juillet 1779 (elle avait un peu plus de seize ans), elle écrit : « Croyez-moi, ma chère amie, vous avez lieu de rendre grâce à Dieu de ce que vous n'êtes pas née *sur* une université. C'est le lieu le plus dangereux pour une jeune fille, et s'il dépendait de moi, je le fuirais, et je me cacherais dans quelque lieu de la terre où je pourrais vivre inconnue et tranquille, en possédant votre amitié. Je ne parle pas sans raison ainsi, chère Juliette, pardonnez-moi mes plaintes, mais en effet je ne suis pas si heureuse qu'on me croit peut-être. Il faut qu'on pèse chaque mot, pour qu'on ne l'entende pas, dans l'heure suivante, tourné d'une manière qu'on s'en effraye ; qu'on évite le moindre pas qui donne des soupçons, et on n'est guère plus soupçonneux qu'on ne l'est ici ; enfin, qu'on ne fasse rien sans avoir pensé et repensé mille fois les suites de la plus indifférente action. Et combien mal cadre cela avec mon tempérament vif et étourdi !... Je suis

rétablie à présent tout à fait dans l'opinion des gens : on se repentit de m'avoir offensée si cruellement... »

De quoi était-elle accusée au juste ? Elle ne le dit pas, mais, d'après son caractère, il est aisé de le deviner. Elle n'a jamais consenti à subir aucune contrainte, et elle a toujours affiché librement ses préférences et ses antipathies. Dans la suite de la même lettre, elle dit : « Je vous assure que je remercie Dieu souvent de tout mon cœur de ne m'avoir pas faite belle : quand je suis exposée à tout cela à présent, que serait-ce alors ? Je suis sincère avec vous, ma Julie... » L'était-elle réellement ? Sans être une beauté, elle devait se rendre compte du pouvoir qu'elle exerçait. Ses yeux bleus, tout petits qu'ils étaient, brillaient d'un vif éclat sous ses cheveux bruns frisés. Ses traits fins étaient à peine déparés par quelques marques de petite vérole. Une mise soignée, qui contrastait avec celle de ses compagnes, faisait valoir sa taille élégante, et sa bouche habituellement souriante avait quelque chose

d'attirant. Le fait est que, dans le cours de sa vie, elle a inspiré plusieurs grandes passions.

Frédéric Schlegel, dans cet étrange roman de *Lucinde* qui est comme le code amoureux de l'école romantique, ne pouvait manquer d'insérer le portrait de Caroline : « Son être, écrit-il, était un assemblage de tout ce qui peut orner la nature féminine ; c'étaient tour à tour des airs de grandeur et des grâces mignonnes, des élans divins et des espièglerie d'enfant ; mais tout était fin, cultivé, essentiellement féminin. Chaque don spécial était développé librement et se manifestait en vigueur, comme s'il était seul ; et cependant, le rare et hardi mélange d'éléments si dissemblables n'offrait rien de disparate, parce qu'un esprit animait le tout, un souffle vivant d'harmonie et d'amour. Elle pouvait, dans la même heure, mimer une scène triviale avec la verve d'une actrice émérite, et déclamer un chant sublime avec le noble entrain d'une artiste qui ne suivrait que son inspiration. Dans une société, elle aimait à briller, à folâtrer, et elle animait tout

par sa vivacité. Mais dès qu'on avait besoin de son aide et de son conseil, elle redevenait sérieuse, avisée, prévenante, comme une tendre mère. Du moindre événement elle savait faire un joli conte, par l'esprit et le sentiment qu'elle y mettait ; elle ennoblissait tout ce qu'elle touchait, tout ce qui tombait de ses lèvres... Celui qui ne l'aurait connue que par sa conversation aurait pu penser que ce n'était qu'une femme aimable, qu'elle avait de quoi charmer le public d'un théâtre, qu'il aurait suffi d'ajouter à ses paroles le rythme et la rime pour en faire de la poésie. Mais cette même femme a montré dans de grandes occasions un courage étonnant, et c'est aussi d'après cette mesure qu'elle jugeait les hommes. »

Si l'on fait, dans cette tirade, la part de l'hyperbole, il reste l'idée d'une femme très intelligente, très personnelle, et d'un esprit extraordinairement mobile, douée de talents variés, parlant bien, lisant bien, se pliant aisément et instantanément à tous les tours de la

conversation, femme du monde surtout, cherchant à plaire et y réussissant facilement, mais capable aussi d'une affection sérieuse et d'une forte résolution.

Ses lettres achèvent de la faire connaître ; elle s'y peint au naturel et en toute franchise. Individualiste en morale, elle laissait à chacun le soin de se fixer un idéal de bonheur ou de perfection et d'en approcher le plus possible. Elle avait son idéal à elle, qui consistait, comme elle disait, à jouir noblement de la vie et, quand elle cédait à la faiblesse humaine, à ne pas s'en faire de reproches trop amers. Sa religion était celle de Fichte ; elle croyait au divin, sans éprouver le besoin de le personnifier et de lui dresser des autels. A propos d'une discussion philosophique entre Fichte et Jacobi, elle écrit : « Certaines paroles de Jacobi comme : « S'il n'y a pas de Dieu, je ne « suis pas et ne veux pas être », ou : « Qu'est-ce « que le bien, si Dieu n'est pas ? » vont à l'encontre de mon sentiment intime, et, dans mon petit raisonnement, je les considère même

comme dangereuses. Rien n'est plus opposé à mes convictions les plus profondes que de faire dépendre le bien de certaines conditions, qu'elles qu'elles soient. Pour cette raison, le bien est mon Dieu, qui m'est connu par une révélation immédiate. Je ne demande pas si c'est un Dieu personnel ; je ne lui refuse pas non plus la personnalité ; je puis même me le représenter comme personnel, surtout quand je suis heureuse ; mais jamais, dans la détresse, il ne m'est arrivé de diriger ma pensée vers lui. »

II

La ville de Gœttingue appartenait au royaume de Hanovre. Les professeurs, les étudiants et quelques fonctionnaires civils formaient une colonie souvent renouvelée, et qui vivait à l'écart de la société bourgeoise. On se retrouvait dans des réunions intimes, on lisait des vers, on jouait même la comédie. Frédéric-Guillaume Gotter, l'époux d'une amie de Caroline, homme aimable et poète médiocre, fonda le premier de ces Almanachs des Muses qui

devinrent si nombreux dans la suite ; les femmes et les filles de professeurs, que piquait la tarentule poétique, trouvaient là une occasion commode de se produire. La maison du philologue Heyne était une des plus fréquentées. Sa fille Thérèse, qui devint plus tard la femme du révolutionnaire Georges Forster, se faisait remarquer par son esprit et son savoir. Elle et Caroline se jalousaient, se disputaient leurs adorateurs, se brouillaient et se raccommodaient, se poursuivaient de leurs médisances, et, au fond, ne pouvaient se passer l'une de l'autre.

En 1784, le frère aîné de Caroline, né d'un premier mariage du professeur Michaëlis, lui fit épouser son ami le docteur Bœhmer, médecin de la Compagnie des mines de Clausthal dans le Harz. Elle décrit dans tous les détails les fêtes qui lui furent données à l'occasion de ses fiançailles : « déjeuners, dîners et soupers (*en français*), sans mesure ni fin ». Elle est flattée des honneurs qui lui sont rendus dans sa nouvelle famille, sans paraître très émue du changement qui se prépare dans sa vie. Arri-

vée à Clausthal, au mois de juin, elle jouit d'abord du spectacle d'une nature romantique; elle invite même ses amies à en jouir avec elle, car elle a lu Rousseau et *Werther*, et « elle a le cœur sensible ». Mais l'hiver vient, et elle s'ennuie. Alors, elle fait venir des livres de Gœttingue, elle entretient une correspondance active avec sa sœur Charlotte et avec Louise Gotter, la femme de l'écrivain. La personne dont il est le moins parlé dans cette correspondance, c'est son mari. Le docteur Bœhmer était un honnête homme, de manières agréables, très entendu dans sa profession, très estimé de ses collègues, mais qui n'avait rien de romanesque. Il mourut le 4 février 1788, laissant deux filles de santé délicate. La plus jeune ne vécut que deux ans. L'aînée, Augusta, atteignit, à force de soins, l'âge de quinze ans. Elle fut, dès l'enfance, choyée comme une idole, et, d'après la manière dont ses contemporains parlent d'elle, on peut croire qu'elle avait hérité de la grâce captivante de sa mère.

Devenue veuve, Caroline Bœhmer erre d'abord d'un lieu à l'autre, répondant à l'appel de ses amis, sans pouvoir s'arrêter nulle part. Son humeur sarcastique, sans parler du sentiment qu'elle a toujours eu de sa supériorité, aigrit ses rapports avec sa famille. Ses jugements, à cette époque, sont plus tranchants que jamais. Sa sœur Charlotte, avec laquelle elle a longtemps échangé des confidences, n'est plus qu'une « coquette finie » (*eine ausgemachte Coquette*). Son autre sœur, Louise, qui pourtant s'est trouvée à côté d'elle pendant la maladie de sa plus jeune fille, est « une petite oie » (*ein Gänschen*). Sa meilleure amie, Louise Gotter, établie à Gotha, essaie vainement de la fixer auprès d'elle en cherchant à la remarier. Son précédent mariage lui a donné si peu de satisfaction, qu'elle ne demande qu'à jouir de sa liberté nouvelle. « Je veux être heureuse, en dépit des hommes et des dieux ! » s'écrie-t-elle dans une lettre. C'est avec cette pensée qu'au mois de février 1792 elle arrive à Mayence, où elle retrouve

Thérèse Heyne, mariée à Georges Forster.

Là, elle n'eut que de mauvais exemples sous les yeux. Georges Forster, par la fougue de son éloquence et sa puissante carrure, était une sorte de Mirabeau allemand. Il s'était persuadé que la ville de Mayence devait faire partie de la République une et indivisible, et il s'employait de toutes ses forces à faire triompher son idée, à l'inculquer à ses partisans, dont le nombre augmentait de jour en jour. Mais Thérèse Heyne, qui l'avait épousé par obéissance, éprouvait pour lui, comme elle l'explique dans une longue lettre à Caroline, une répulsion instinctive. « La nature, écrit-elle, ne nous avait pas faits pour vivre ensemble, mari et femme. » Leur mariage fut pour l'un et l'autre un long martyre. Elle ne lui cachait pas son amour pour Huber, qu'elle épousa plus tard, un écrivain sans talent et un caractère médiocre, qui abandonna pour elle une fille du dessinateur Stock, la belle-sœur de Geoffroi Kœrner. Forster avait la faiblesse des forts ; il laissa à sa femme plus de liberté

qu'elle n'en demandait. « Son bonheur, dit-elle dans la même lettre, était nécessaire à mon repos ; mais il n'a jamais été heureux, et le repos m'a fuie. J'aurais été capable de lui sacrifier mon amour, si lui, en homme sage et expérimenté, plus âgé que moi, m'avait conseillé, ordonné de ne plus voir Huber. Mais il était trop généreux pour cela, trop confiant aussi pour comprendre que je ne pouvais être à lui, trop porté à croire que mon sentiment pour lui pouvait changer. Que n'ai-je pas souffert pour haïr un tel homme, pour le tromper !... »

Le 21 octobre 1792, les Français entrèrent dans la ville. « Quel changement ! écrit Caroline. Le général Custine demeure dans le château du Prince Électeur ; le club allemand des Jacobins se réunit dans la grande salle d'apparat ; les cocardes nationales fourmillent dans la rue ; on entend crier : Vivre libre ou mourir ! Nous avons plus de dix mille hommes de garnison. L'ordre et le calme règnent partout. L'aristocratie a fui ; on ménage expressément le bourgeois : c'est de la bonne politique. Si

ces gens étaient « des gueux » et « des misérables », comme on veut le faire croire, s'ils n'étaient tenus à une stricte discipline, si l'orgueil de la cause qu'ils défendent ne les animait et ne les portait à la générosité, il serait difficile d'éviter les excès. » On voit qu'elle est toute gagnée à la cause démocratique. Il est probable que ce qui la décida, ce ne furent point des considérations politiques, quoiqu'à l'occasion elle ne s'abstienne pas de juger les événements auxquels elle assiste, mais simplement son amitié pour Forster, une amitié sincère, mêlée d'admiration et de pitié. Son beau-frère, Georges Bœhmer, quitta la chaire qu'il occupait au collège de Worms, pour servir de secrétaire et d'interprète à Custine. Elle-même trouva, dans ce monde nouveau qui venait spontanément à elle, un aliment pour son besoin d'activité et d'émotion. Thérèse, qui n'était jamais en reste de médisance avec elle, l'accuse d'avoir « dansé la carmagnole avec les Français ». C'est sans doute une exagération de langage; mais on sait par elle-même qu'elle

s'abandonna, dans une nuit de bal, à un jeune officier, le lieutenant Dubois-Crancé, le neveu du général Doyré, commandant de la forteresse. Ce fut la grande faute de sa vie, dont elle souffrit longtemps, et qu'avec tout son optimisme elle eut de la peine à se pardonner.

Vers la fin de l'année, après la retraite de Custine, les troupes de la Coalition se rapprochèrent de Mayence, et, au mois d'avril 1793, la place fut investie. Thérèse s'était sauvée dès le 7 décembre 1792, et s'était réfugiée à Strasbourg avec ses enfants. Forster partit le 25 mars 1793, chargé d'une mission auprès de la Convention nationale. Caroline sortit de la ville cinq jours après, et prit la route de Francfort, d'où elle comptait gagner Gœttingue ou Gotha. Mais elle fut arrêtée à Oppenheim et gardée comme otage. Transportée au fort de Kœnigstein dans le Taunus, elle subit trois mois d'une captivité pénible, étant mêlée à toutes sortes de prisonniers, et soumise à des interrogatoires humiliants. Elle se savait enceinte, et elle était décidée à mourir, si elle n'était

relâchée dans un certain délai : elle portait du poison sur elle. Au mois de juin, elle fut transférée au village de Kronberg, où elle était gardée à vue. Enfin, à la suite des démarches de ses amis, et en vertu d'un rescrit de Frédéric-Guillaume II, elle fut rendue à la liberté, le 11 juillet. Guillaume Schlegel, qui l'avait connue à Gœttingue, et dont elle avait jusque-là repoussé les hommages, se mit à son service avec une obstination dont elle finit par être touchée. Il revint d'Amsterdam, où il était précepteur, pour la conduire à Leipzig auprès du libraire Gœschen ; ensuite, il la confia aux soins d'un médecin dans la petite ville de Lucka. Après qu'il fut retourné en Hollande, son frère plus jeune, Frédéric, étudiant à l'université de Leipzig, le tint au courant de l'état de la malade. Le 3 novembre, Caroline donna le jour à un citoyen français, qui fut baptisé sous le nom de Wilhelm Julius ; Frédéric Schlegel fut l'un des parrains. Il semble que Frédéric lui-même n'ait pas échappé à la séduction de Caroline. Il disait que, du moment qu'on

la connaissait, il fallait ou l'aimer avec passion, ou la haïr. Il avait alors vingt et un ans ; il n'apprit à haïr que plus tard.

III

Guillaume Schlegel et la veuve Bœhmer se marièrent le 1er juillet 1796. Ils s'établirent auprès de l'université d'Iéna, où Schiller avait enseigné pendant plusieurs années, et où Schlegel espérait enseigner à son tour. Caroline avait épousé le docteur Bœhmer par obéissance ; elle épousait Guillaume Schlegel « par reconnaissance ». Elle fut pour lui une collaboratrice active, intelligente, utile ; il déclare à plusieurs reprises qu'elle lui est devenue indispensable. La traduction de Shakespeare, surtout pour le commencement, est en partie d'elle ; elle fournit de longs passages pour l'article sur *Roméo et Juliette* et pour la description des peintures du musée de Dresde. Elle ne fut même pas étrangère à la direction de l'*Athénée*, qui fut pendant deux ans l'organe de

l'école romantique ; car elle avait le génie administratif, indépendamment de son goût littéraire, dont les preuves se trouvent dans sa correspondance [1]. Ne s'est-elle pas avisée un jour de donner une leçon à son beau-frère Frédéric ? Celui-ci écrit à Guillaume, au mois de février 1798 : « Je reçois de ta femme une lettre très vive et très blessante sur l'*Athénée*, que tu n'as probablement pas lue. Je puis bien suppléer par des veilles à l'inaction que j'ai dû m'imposer pendant deux jours par suite du dépit que j'ai éprouvé ; ma santé peut bien supporter cette secousse ; mais la bonne humeur est partie et ne se retrouvera pas de si tôt. Caroline pense que mes fragments sont souvent trop longs : c'est bien là une observation devant laquelle on ne peut que rester bouche close. »

Frédéric Schlegel supportait mal la critique,

1. Elle partageait l'admiration des romantiques pour Gœthe, mais elle savait au besoin défendre Schiller contre les critiques arbitraires des frères Schlegel, et les représentations du théâtre de Weimar trouvaient en elle un juge compétent.

lors même qu'elle venait de Gœthe ou de Schiller : comment l'aurait-il acceptée de la part d'une femme à laquelle il reconnaissait tout au plus un talent d'amateur ? Cependant les rapports durèrent sur le pied d'une amitié fraternelle, même après que Frédéric eut épousé Dorothée Mendelssohn, la femme divorcée du banquier Veit. Au reste, les deux belles-sœurs ne se ressemblaient ni au physique ni au moral. Caroline écrit, après la première entrevue qu'elle a eue avec Dorothée, le 6 octobre 1799 : « Elle a la marque nationale, c'est-à-dire juive, dans sa physionomie, dans sa tenue, dans toute sa manière d'être. Je ne la trouve pas belle. Les yeux sont grands et ardents, le bas de la figure est flasque et massif. Elle n'est pas plus grande que moi, mais un peu plus forte. La voix est ce qu'elle a de plus doux et de plus féminin. Je ne doute pas que j'arrive à l'aimer. » Elle y arriva en effet, du moins temporairement, et aussi longtemps que les deux belles-sœurs y mirent de la bonne volonté de part et d'autre.

Guillaume Schlegel devint, en 1793, professeur extraordinaire, c'est-à-dire sans traitement fixe. Il fut un professeur correct, méthodique, instructif, sans flamme communicative. La vanité qui faisait le fond de son caractère, et le ton solennel qui ne le quittait jamais, le rendaient peu sympathique aux étudiants, lors même que les idées nouvelles qu'il apportait auraient mérité leur attention. Son genre d'esprit et d'élocution convenait plutôt à un auditoire mondain. La même année, à côté de lui, débutait un homme encore jeune, mais qui devait conquérir rapidement sa place dans le monde savant. C'était le philosophe Schelling ; il n'avait que vingt-trois ans, et il sortait à peine des leçons de son maître Fichte ; mais déjà il avait son système à lui, et le professait avec une autorité qui prenait parfois des airs de modestie et n'excluait pas le respect envers ses prédécesseurs. L'enseignement de Fichte, avec ses formes abstraites et impératives, était une grande école de devoir ; celui de Schelling fut une vue géniale sur le monde extérieur, un

repos dans la contemplation de l'univers visible. Son idéal était une alliance de la philosophie et de la poésie. L'œuvre d'art était, pour lui, la plus haute manifestation de l'esprit humain, « l'infini enfermé dans les limites du beau ». Lui-même était au fond une nature d'artiste. L'imagination, chez lui, donnait des ailes à la pensée; le philosophe redevenait ce qu'il avait été autrefois, un voyant. On comprend l'effet qu'un tel enseignement, appuyé sur de vastes connaissances, devait produire sur la jeunesse. Le succès s'étendit bientôt au public lettré. Gœthe lui-même fut sous le charme ; Schelling fut, avec Schiller, dans le groupe littéraire de Weimar, le seul homme avec lequel il traita d'égal à égal.

Les auditeurs de Schelling, ses collègues et ses amis du dehors virent surtout en lui l'orateur et le savant ; Caroline vit d'abord l'homme avec ses qualités personnelles. Schelling ne répondait pas plus que Schlegel à un idéal de beauté ; il avait des traits irréguliers ; mais de grands yeux brillants sous un front haut et un

ton de voix ferme et sonore dénotaient une intelligence sûre d'elle-même, une âme riche et communicative. Il travaillait beaucoup, n'aimait pas le monde, mais ne le fuyait pas. Il tenait à ses opinions et les défendait avec énergie, mais il savait écouter et souffrait la contradiction. Il méprisait la littérature des comptes rendus (*Rezensentenliteratur*), qui était alors celle des Schlegel, littérature de parasites, qui consomme sans produire. Caroline parle souvent d'une certaine brusquerie hautaine qui lui était propre (*etwas totziges*), mais qui n'avait rien de blessant, et qu'elle attribuait à un fonds de franchise et de bonhomie. La première fois qu'elle parle de lui, le 14 octobre 1798, peu de jours après qu'il fut arrivé à Iéna, elle l'appelle « une nature primitive, un vrai granit » (*eine rechte Urnatur, ächter Granit*). Le 4 février suivant, elle écrit : « On n'a jamais vu une écorce plus rude. Mais quoique je ne puisse pas le voir cinq minutes sans me disputer avec lui, je ne connais pas d'homme plus intéressant, et je ne souhaite que de le voir plus souvent et

plus intimement : nous finirons sûrement par ne plus nous disputer. » Ailleurs elle le trouve « doux et aimable et plaisantant agréablement ».

Ce qu'elle ne dit pas, mais ce qui ressort de la correspondance, c'est que, de tous les hommes qu'elle avait rencontrés jusque-là, Schelling fut le premier qui ne se mit pas d'abord à ses pieds, et qui lui imposa par une supériorité réelle. Dans le monde qu'elle fréquentait à Iéna et à Weimar, elle faisait une place à part à Gœthe; mais Gœthe avait cinquante ans; on le vénérait comme un demi-dieu; on recourait à lui dans les circonstances difficiles, et Caroline a eu plusieurs fois l'occasion de s'adresser à lui. Schelling se présentait à elle dans la fleur de sa jeunesse et dans la gloire de son premier triomphe. Elle fut remuée comme elle ne l'avait pas encore été. Quelle impression, après ses déboires d'autrefois! Elle avait été deux fois mariée sans amour; un seul jour, après son veuvage, ses sens avaient parlé, pour ne lui laisser qu'un souvenir d'abaissement et de honte. Maintenant, elle avait trente-

cinq ans, et voilà que tout d'un coup tous ses besoins d'émotion et de tendresse, comprimés par une vie d'indifférence et de contrainte, remontaient dans son âme. Ce fut comme un retour de printemps plus énergique et plus riche dans sa pousse tardive, et d'une sève d'autant plus puissante qu'elle avait été longtemps refoulée. Elle n'essaya pas de résister; elle céda sans réserve à ce qui lui apparaissait comme un appel et une revanche du destin.

Schelling, de son côté, ne tarda pas à abdiquer devant elle la morgue qu'elle lui reprochait dans l'origine. Pour lui, ce fut sa première secousse morale; il lui sembla qu'un rêve se réalisait devant ses yeux, que la poésie qu'il n'avait longtemps cherchée et connue que dans l'art s'offrait à lui spontanément dans la vie. Dès l'été de 1799, il devint l'hôte de la maison Schlegel. Il apprenait l'italien avec Caroline et Dorothée Veit, sous la direction de Frédéric Schlegel. « Nous faisons beaucoup d'italien, écrit Caroline à sa fille Augusta; tous les soirs à sept heures le saint et très dévot père Fritz

(*der heilige in Gott andächtige Vater Fritz*) nous donne une leçon à Schelling et à moi ; *la Veit* y assiste... Ce que tu dis de Schelling (probablement dans une lettre que nous n'avons pas) n'est pas gentil. Si tu continues de te hérisser contre lui, je croirai que tu es jalouse de ta petite mère... »

Avait-elle l'intention, eu égard à la différence d'âge entre Schelling et elle-même, de le fiancer avec sa fille, qui avait alors quatorze ans ? On l'a pensé, et Dorothée l'insinuait perfidement. Il est plus probable qu'il ne faut voir là qu'un jeu, assez déplacé, de sa fantaisie amoureuse. Ses leçons d'italien amenèrent une lecture de Dante, qui était fort à la mode dans l'école romantique, et l'image de Béatrice dut flotter souvent devant l'esprit de Caroline. Pourquoi ne serait-elle pas aussi la Béatrice d'un poète philosophe ? Au mois de mai 1800, la santé d'Augusta ayant rendu nécessaire un séjour dans une ville d'eaux, la mère et la fille s'acheminèrent ensemble vers Bamberg, d'où elles devaient gagner une localité voisine. Schelling

les accompagna pendant une partie du voyage. A peine les eut-il quittées, que Caroline lui écrivait : « Tu le sais, je te suivrai où tu voudras. Le moindre de tes faits et gestes est sacré pour moi. Servir dans le sanctuaire du dieu, c'est une manière de régner. »

Elle se mit à étudier la nouvelle philosophie de la nature. N'est-ce pas le premier devoir d'une prêtresse de s'initier aux mystères du dieu dont elle doit administrer le culte ? Elle déclare que Fichte est dépassé : « il manque de poésie ». Elle écrit à Schelling : « Je suis ravie de tes récentes révélations, et si je pouvais jamais les saisir complètement, j'en serais vraiment heureuse. Mais je crains bien que mes efforts ne te prêtent à rire, quand tu y regarderas de près. Tu te seras fait sans doute une haute opinion de ce que je puis m'approprier de tes idées pour mon édification personnelle, et ensuite, à l'examen, tout s'écroulera comme un château de cartes. Mais, pour le dire tout de suite, je fais certainement plus de progrès à moi seule que quand tu es à côté de moi, car

alors je suis distraite. Il faut avoir un maître qu'on ne voie pas, qu'on n'entende pas, qui ne s'impatiente pas, quand on ne comprend pas immédiatement, et devant lequel, par conséquent, on ne soit pas obligée de rougir. »

IV

Augusta, l'unique enfant qui lui restait, mourut brusquement le 12 juillet 1800, dans un village de la Franconie où elle devait prendre les eaux. C'était une aimable enfant, un peu gâtée par les hommages qu'elle recevait, et d'une intelligence au-dessus de son âge. Frédéric Schlegel lui donnait des leçons de grec, correspondait directement avec elle, lui prodiguait les conseils d'un bon pédagogue. Les principaux sculpteurs du temps furent consultés pour la décoration de son tombeau ; Gœthe lui-même donna son avis. Thorwaldsen construisit un monument, qui finit par rester au musée de Copenhague, parce que l'installation en parut trop coûteuse. Guillaume Schlegel écrivit

à Louise Gotter, le 21 août : « Je puis dire que les hommes les plus indifférents voyaient en elle un être extraordinaire et divinement doué. Je viens de faire mon premier pèlerinage sur sa tombe. Elle repose dans un cimetière de village, au haut d'une vallée verdoyante. » Quant à Caroline, qui jusque-là avait résisté vaillamment aux assauts de sa mauvaise fortune, ce dernier coup la terrassa. Est-il besoin de dire que Schelling fut son refuge, et que le deuil partagé lia indissolublement leurs âmes? Elle lui adresse des appels désespérés : « Ne m'abandonne pas. Je t'aime, je voudrais pouvoir te dire combien, mais même entre tes bras je ne pourrais pas l'exprimer. » Et ailleurs : « Tu m'aimes, car je suis digne de ton amour. Ou l'univers n'a pas de sens, ou nous devons nous appartenir pour l'éternité. »

On voudrait avoir, ici comme en d'autres circonstances, la correspondance complète. Mais les lettres de Schelling et une partie de celles de Guillaume Schlegel nous manquent.

Après la mort d'Augusta, les deux époux vont passer l'hiver auprès d'une sœur de Caroline, mariée à un médecin de Brunswick. Caroline continue de correspondre avec Schelling. Le ton est celui d'une passion qui essaye de se contenir et qui éclate malgré elle. On dirait parfois que le temps, en passant sur son deuil, lui a inspiré des pensées de résignation. C'est, par moments, la femme assagie par les déceptions de la vie qui parle, et qui veut calmer chez son ami des impatiences qu'elle se reproche d'avoir encouragées. Dans une lettre du mois de mars 1801, elle dit : « Si tu ne t'arrêtes pas à des impossibilités, qui ne peuvent être qu'une source de tristesse, nous pouvons encore nous créer une existence heureuse. Prends notre union comme elle est, et ne gémis pas de ce qu'elle ne peut pas être, quelque merveilleuse qu'elle soit encore. Elle ne peut pas être le pur amour dans sa divine simplicité, celui de deux êtres qui, libres de toute entrave, se rencontrent pour la première fois et échangent leur liberté ; elle ne peut pas être non plus la rupture de

tous les liens antérieurs, que, dans ma situation, je ne pourrais justifier à mes propres yeux... » Elle ajoute : « Je sais bien qu'avec ma nature, et comme femme, il m'est plus facile d'aimer ainsi, tandis que, pour toi, du jour où ta conscience s'est éveillée, ta destinée a été celle d'un dominateur, qui n'entend se soumettre à aucune restriction. A ton cœur jeune il a fallu un bonheur jeune et sans mélange.... »

Schlegel venait de partir pour Berlin, où il se proposait de faire une suite de conférences. Les lettres qu'elle lui adresse sont amicales, même affectueuses. Elle le tient au courant des nouvelles qu'elle reçoit de Weimar ; elle s'occupe de la représentation de la tragédie d'*Ion*, cette malencontreuse adaptation d'un chef-d'œuvre d'Euripide ; elle rédige même, d'un style un peu embarrassé, un article élogieux sur la pièce pour une revue. Elle souhaite de voir Schlegel réussir devant le public berlinois : « A l'heure où tu fais ta conférence, je suis en pensée à côté de toi ; et la Caroline aux yeux bleus voudrait bien être la Minerve aux yeux

bleus pour mettre des paroles d'or sur ta bouche. » Elle le plaisante sur ses succès mondains : « On dit que tu es très bien avec Unzelmann (une actrice du Grand-Théâtre), et que tu veux l'épouser, après t'être séparé de moi. » Mais, surtout, elle tient à bien préciser la nature de ses relations avec Schelling : « Je ne pourrai jamais renoncer à l'amitié de Schelling, mais aussi, en aucun cas, je ne franchirai une limite que nous sommes convenus de respecter. C'est le seul vœu que j'aie jamais fait dans ma vie, et j'y resterai fidèle. »

Elle attribue une part de responsabilité dans la rupture de son mariage, et non sans raison, à Frédéric Schlegel et à Dorothée Veit. Elle rentre seule à Iéna le 23 avril 1801, et, dans sa première lettre à Guillaume, elle se plaint de ce que son ménage a été mis au pillage par Dorothée. Mais ce ne fut pas la seule cause de mésintelligence entre les deux belles-sœurs. Dorothée, dans ses conversations et dans ses lettres, ne se faisait pas faute d'exhumer tout le passé de Caroline. Frédéric, de son côté,

excitait imprudemment la jalousie de son frère. Les deux époux, depuis leur séjour à Brunswick, vivaient séparés, et le divorce, qui fut prononcé le 17 mai 1803, ne fut plus qu'une formalité. Caroline, dans une longue lettre à Julie Gotter, la fille de son ancienne amie, s'explique sur les raisons qui la décidèrent. Elle n'aurait jamais dû consentir, dit-elle, à un mariage auquel la poussaient les conseils de sa mère et le désir de donner un protecteur à sa fille : « Schlegel n'aurait jamais dû être que mon ami, comme il l'a été si noblement et si loyalement durant toute sa vie... Maintenant, ajoute-t-elle, je suis tranquille, presque heureuse. » Guillaume Schlegel et Caroline Bœhmer restèrent amis. Mais la paix ne se fit jamais entre les deux belles-sœurs, et le ressentiment de Caroline, quelque légitime qu'il fût, s'exprime parfois en des termes qu'on regrette de trouver sous sa plume. Le 15 juin 1802, elle écrit : « Frédéric et Dorothée partent pour la France, afin de contracter un mariage républicain. Les noyades dans la Loire s'appelaient,

au temps de Robespierre, des noces républicaines ; je souhaiterais bien à l'une des deux moitiés de ce couple des noces de ce genre. »

Le pasteur Joseph-Frédéric Schelling consacra, le 26 juin 1803, l'union de son fils avec Caroline Bœhmer devant l'autel d'une église villageoise de la Souabe. Les époux avaient projeté un long séjour en Italie ; ils en furent empêchés par la guerre. Schelling fut d'abord nommé professeur à l'université de Wurtzbourg, et trois ans après, Wurtzbourg ayant été séparé de la Bavière par le traité de Presbourg, il fut appelé par le roi Louis à Munich, où il devint aussitôt membre de l'Académie des Sciences et secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Caroline se vit bientôt entourée d'un cercle de littérateurs et d'artistes. Elle retrouva même quelques-unes de ses relations de jeunesse. Elle revit Thérèse Heyne, veuve de son second mari, l'insignifiant Huber, dont les prétentions littéraires n'étaient pas mieux établies qu'autrefois. Elle reçut passagèrement le poète Tieck, l'un des coryphées du roman-

tisme, l'aimable vagabond, comme elle l'appelle, toujours criblé de dettes, et vivant tour à tour aux dépens de ses nombreux amis. Enfin, en 1808, Mme de Staël s'arrêta quelque temps à Munich avec son compagnon Guillaume Schlegel : « Nous avons eu pendant une huitaine, écrit Caroline, Mme de Staël avec sa famille et Schlegel. Leur visite nous a procuré beaucoup d'agrément. Schlegel a été de bonne humeur, et tout s'est passé entre nous de la façon la plus franche et la plus cordiale. Lui et Schelling ont été inséparables. Mme de Staël, outre son esprit ordinaire, a eu celui de prendre Schelling en amitié. Elle est un phénomène de vivacité et d'égoïsme. Son intelligence éclaire sa physionomie, qui en a besoin. Il y a des moments où elle ressemble à une cantinière, et où il faut se souvenir qu'elle joue *Phèdre* à la perfection. »

Caroline ne jouit pas longtemps du bonheur tranquille qu'elle avait tant désiré. Elle mourut le 7 septembre 1809, âgée de quarante-six ans. Schelling, rendant compte de sa mort à Phi-

lippe Michaëlis, l'appelle « un être unique, dont on ne verra plus le pareil ». Elle était unique, en effet, par la réunion des qualités les plus diverses, ayant à la fois des affections sincères et des haines profondes, un fonds d'honnêteté avec une absence complète de scrupules, une faculté d'oubli dans ses douleurs les plus vraies, et avant tout une intelligence pénétrante et une grande connaissance des hommes. Ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est le contraste entre le commencement et la fin de sa carrière. Elle, qui avait été si jalouse de son indépendance, elle abdiqua toute personnalité devant celui qui était un dieu pour elle. L'amour de Schelling eut raison de son orgueil. Un jour, dans une de ces apostrophes passionnées qu'elle lui adressait, elle s'écrie : « Toi qui es mon âme et ma vie, et aussi ma volonté. » La volonté était sans doute, à ses yeux, quelque chose de plus que la vie. Sacrifier sa volonté, c'était aimer au delà de toute expression. Schelling fut le premier homme qu'elle jugeât digne d'un tel sacrifice.

HENRI DE TREITSCHKE

ET LA DÉCADENCE

DU SENS HISTORIQUE EN ALLEMAGNE

La haine confond tout, et, quoi qu'on lui propose,
En son propre aliment convertit toute chose.
ROTROU.

Léopold Ranke, le plus grand des historiens allemands, définissait l'histoire « le récit de ce qui est arrivé ». Cette définition, dans sa brièveté, impliquait une méthode. Recueillir les documents, les classer, les contrôler, en écarter ce que la faveur ou l'envie ont pu y ajouter, n'y mêler soi-même aucune préoccupation de parti, réduire ainsi le fait à ses éléments purs, le mettre, pour ainsi dire, à nu, ne voir, en un mot, que « ce qui est arrivé », telle est la tâche de l'historien. Ranke était, comme Gœthe, une nature « objective ». Le vrai lui paraissait beau en soi, et devait plaire également, pensait-il, à ses lecteurs. A quoi bon y mêler un alliage étranger, qui ne peut que le corrompre ou l'obscurcir? C'est avec ces idées que, d'une plume sobre et nette,

sans prétention et sans emphase, mais avec une érudition sûre, il écrivit l'histoire des Papes, celle de la Réforme, celle de la France au seizième siècle. On raconte que, dans un congrès, un de ses collègues, protestant orthodoxe, lui dit : « Nous avons ceci de commun, que nous sommes tous deux historiens et chrétiens. — Pardon, lui répondit Ranke, je suis historien d'abord, et chrétien ensuite. » Ses successeurs ne pensèrent pas comme lui ; ils furent d'abord, soit protestants, soit prussiens, soit autre chose, et seulement ensuite historiens.

La décadence commence avec Henri de Sybel. Ce qui est simplement vrai ne lui suffit pas, et raconter seulement ce qui est arrivé lui semble une tâche fastidieuse et stérile. Il reproche à Ranke, dans une préface, à propos des démêlés entre la Prusse et l'Autriche, « d'avoir voulu élever ces faits au-dessus de l'opposition des partis ». Il ne s'aperçoit pas que cette critique est un éloge. Le sujet de son *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* est un des plus beaux qui puissent s'offrir à un histo-

rien. Mais Sybel ne cherche d'abord qu'à le diminuer. La Révolution française n'a nullement, pour lui, l'importance européenne que les historiens lui attribuent. Qu'a-t-elle fondé ? La liberté ? L'égalité ? C'était bien son programme, mais, en fait, dit Sybel, elle n'a créé que l'anarchie, et elle n'a abouti qu'au despotisme. Quant aux conséquences lointaines de la Révolution, il ne les voit pas ; son regard n'a pas si longue portée. Tocqueville, qui ne passe pas pour un révolutionnaire à outrance, disait : « J'ai longtemps étudié l'histoire, et pourtant je n'ai jamais vu révolution où l'on trouve des hommes d'un patriotisme si sincère, d'un tel sacrifice et d'une plus entière hauteur d'esprit. » Sybel, au contraire, partage les hommes de la Révolution en deux catégories, les naïfs et les filous ; on ne sait quels sont ceux qu'il méprise le plus, et si Lafayette ne lui déplaît pas autant que Marat. Mais toutes ses sympathies sont pour les souverains coalisés, qui ont subi la guerre, et qui n'ont eu, selon lui, que le but désintéressé de rétablir un ordre légal en France.

I

L'histoire, chez Sybel, est tour à tour un réquisitoire ou un plaidoyer. Avec Treitschke, elle tourne décidément au pamphlet. Sybel et Treitschke sont deux natures différentes, quoique imbus des mêmes préjugés. Sybel est un raisonneur sec, un dialecticien subtil et retors; Treitschke a plus d'envergure, plus d'éclat comme écrivain; il a de l'humour, une certaine bonhomie rustique, des mots à effet, qui sont souvent des injures. Pour se rendre compte de la méthode de Treitschke, il suffit de lire certaines préfaces de sa grande *Histoire de l'Allemagne au dix-neuvième siècle;* elles sont ordinairement courtes, mais caractéristiques. « Le ton de mon livre, dit-il en tête du quatrième volume, a causé quelque surprise à des critiques étrangers, bienveillants ou hostiles, et je devais m'y attendre. J'écris pour des Allemands. Notre Rhin coulera encore longtemps dans son lit, avant que les étrangers nous permettent de parler de notre patrie avec

le même sentiment d'orgueil qui respire dans les histoires nationales des Anglais et des Français. Il faudra bien qu'à l'étranger on finisse par s'habituer aux façons de parler de la nouvelle Allemagne. » L'habitude, hélas! est déjà prise, mais non sans qu'il s'y mêle un certain étonnement, lorsqu'on pense aux historiens des âges précédents, à Herder, à Niebuhr, à Ranke, dont Treitschke se disait le successeur. L'impartialité, jusqu'à lui, était considérée comme une loi de l'histoire ; on s'efforçait d'en approcher, même quand on ne pouvait y atteindre. Pour Treitschke, l'impartialité est presque un défaut. « Quel abus, dit-il dans la préface du cinquième volume, n'a-t-on pas fait de ce mot : *sine ira et studio*, une règle que personne n'a moins suivie que celui qui l'a énoncée le premier ! L'historien doit parler selon la justice, avec franchise, sans s'inquiéter de la susceptibilité des cours, sans se laisser effrayer par les rancunes de la populace cultivée (*des gebildeten Pöbels*), encore plus puissantes que les animosités de cour. L'homme ne comprend que

ce qu'il aime, et un cœur fort, qui voit son bonheur et son malheur propres dans les destinées de la patrie, est seul capable de donner au récit historique la vérité profonde, plus importante que la perfection de la forme. » Si Treitschke n'avait que l'amour de son pays, qui voudrait lui en faire un reproche? Mais il a surtout des haines, et la haine rend injuste.

Treitschke a eu, presque au lendemain de sa mort, son biographe ; son ami Théodore Schiemann a raconté sa vie jusqu'à l'époque du grand conflit entre l'Autriche et la Prusse. On a publié récemment sa correspondance en trois gros volumes. Ce sont des signes d'une vraie popularité. Treitschke a été, en effet, pendant une trentaine d'années, l'organe de l'opinion publique en Allemagne, du moins de ce que cette opinion avait de plus audacieux et de plus agressif. Il a été un de ces hommes qui, dans les moments de crise, savent incarner l'esprit d'une nation, lui rendre l'écho de ses passions et de ses préjugés. Il était né à Dresde en 1834, fils d'un officier supérieur de l'armée

saxonne, plus tard commandant de la forteresse de Kœnigstein. Il enseigna successivement aux universités de Leipzig, de Fribourg-en-Brisgau, de Kiel, de Heidelberg et de Berlin. Dans les fêtes patriotiques, il était l'orateur désigné ; il célébra l'anniversaire de la bataille de Leipzig, le centenaire de la naissance de Fichte. Il avait au plus haut point l'instinct de combativité. Nommé professeur titulaire à Fribourg en 1863, il annonça d'abord, dans cette citadelle du catholicisme, un cours sur l'histoire de la Réforme, et l'on pouvait prévoir dans quel esprit il le ferait. Le parti ultramontain cria au scandale, et l'évêque interdit le cours aux étudiants.

La campagne de Sadowa sembla donner raison à Treitschke. Il fut fasciné par le génie de Bismarck, et il devint dès lors le champion de la politique prussienne. Schiemann a tracé de lui un portrait en quelques lignes, du temps où il n'était encore que professeur *extraordinaire* à Leipzig : « Quoiqu'il fût encore jeune, il faisait déjà l'effet d'un homme mûr. Il avait

des traits fermes et réguliers. Sous un front puissant brillaient deux yeux bruns, ordinairement doux et bienveillants, mais que le feu de la passion faisait étinceler quand il parlait. Une vigoureuse moustache noire couvrait la lèvre supérieure, tandis qu'une forte lèvre inférieure et un menton énergique dénotaient une sensualité saine et une volonté résolue. » Schiemann aurait pu ajouter : une voix rauque, qui sortait par saccades et avait de brusques arrêts : c'était la voix d'un sourd. Treitschke était affligé, dès l'enfance, d'une surdité qui s'aggrava avec l'âge ; il ne s'entendait pas parler. Mais il flattait la passion du jour, que du reste il partageait, et ses auditeurs le payaient en applaudissements.

II

Son programme politique se résume en quelques mots : une Allemagne monarchique sous la dynastie des Hohenzollern, suppression des petits États par voie d'annexion, expulsion des princes, centralisation de la vie nationale dans la capitale, Berlin. Qu'on lui oppose des droits

acquis, des intérêts locaux, des franchises héréditaires, il répondra qu'il y a deux espèces de droits : les droits ordinaires, qu'il est bon de respecter dans des circonstances ordinaires, et le « droit supérieur » qu'a l'Allemagne de suivre sa destinée et de s'affirmer en face du monde. Dès lors, tout ce qui concerne la Prusse s'entoure à ses yeux d'un nimbe de grandeur et de gloire. On trouverait difficilement, dans l'histoire de toutes les nations, une suite de souverains aussi médiocres que les sucesseurs de Frédéric II sur le trône de Prusse. Pour Treitschke, peu s'en faut qu'il n'en fasse des grands hommes. Quand ils gouvernent mal, il vante leurs vertus privées, et quand leurs mœurs mêmes sont mauvaises, c'est qu'ils ont subi la contagion de leur siècle. Mais que Treitschke, au cours de son *Histoire*, rencontre un souverain quelconque d'un pays voisin, son dénigrement n'aura ni goût, ni mesure. Ne faut-il pas, pour magnifier la Prusse, rabaisser ce qui est autour d'elle? Quelles caricatures que ses portraits de l'empereur François II, « le

despote sans esprit et sans cœur, aux yeux froids et durs, le Florentin aux penchants vulgaires, qui avait collé sur sa figure le masque de l'Autrichien bonasse, et qui ne s'entourait systématiquement que de gens tarés qu'il pouvait à chaque instant renvoyer d'un coup de pied » ; du roi d'Angleterre Georges IV, « autrefois le roi de la mode, expert dans le choix d'une pommade, d'une cravate ou d'une boucle nouvelle, maintenant un ivrogne prématurément vieilli, une des cervelles les plus vides qui aient jamais déshonoré un trône, n'ayant même pas la seule vertu qu'on n'ait jamais contestée à sa race, le courage » ; du roi des Belges Léopold Ier, « un homme grand et mince, au teint pâle, aux traits délicats, avec des yeux sombres et mélancoliques, une perruque noire lisse et plate, parlant bas, lent dans ses mouvements, taciturne en tout, dans les affaires aussi bien que dans ses amours, tour à tour monsieur Peu-à-peu, ou le marquis Tout-doucement, ou Léopold-le-Sournois ! » Le tsar Nicolas Ier, le roi Louis-Philippe, ne sont pas mieux traités.

Si l'on compare ces portraits à ceux de l'empereur Maximilien Ier, de Catherine de Médicis, tracés par la plume de Ranke, quelle déchéance ! Parfois les haines de Treitschke lui obscurcissent l'esprit au point de lui faire commettre des contresens. Parlant du projet de mariage entre le duc d'Orléans et la princesse Hélène de Mecklembourg, il nous apprend d'abord que « l'héritier du trône de France plaisait à la cour de Berlin, quoiqu'on remarquât dans ses yeux fureteurs la fausseté des Orléans ». Mais, sur l'opportunité du mariage, on consulte Metternich, et le tout-puissant ministre répond qu'au point de vue politique la princesse Hélène lui paraît une fiancée « parfaitement anodine ». Treitschke comprend : inodore (*er meinte, diese Braut sei völlig geruchlos*). Metternich, qui était un fin diplomate, n'aurait pas été flatté de voir sa pensée interprétée de la sorte.

Les démêlés entre la Prusse et l'Autriche faisaient craindre à Treitschke une intervention de la France. Tout en scrutant les intentions

de Napoléon III, sa pensée remonte jusqu'au fondateur de la dynastie. Il a consacré un long article à Napoléon Ier. On ne s'attend pas, sans doute, à ce qu'il l'ait jugé avec équité. Il y a néanmoins, chez lui, des assertions qui étonnent. Treitschke refuse à Napoléon toutes les qualités d'un chef d'État, même le génie militaire. Après Stendhal et avant Taine, il compare Bonaparte à un condottiere du quinzième siècle. Son succès est dû aux circonstances, et les circonstances tiennent au caractère du peuple français. A ce propos, Treitschke dresse encore une fois, après tant d'autres, la liste de nos défauts, liste toujours la même, et que depuis cinquante ans les historiens allemands se plaisent à offrir à leurs lecteurs. Par moments, cependant, et tout en traçant ce tableau, il paraît se souvenir qu'il a fait un voyage à Paris, et qu'il y a été bien accueilli. Alors il a pour nous des retours de bonhomie, et il nous reconnaît certaines qualités, tout extérieures, il est vrai, toutes de surface, et qui couvrent mal la tare fondamentale. Dans ces moments,

il a presque l'air de nous aimer. Mais pourquoi sommes-nous si indociles ? Ah ! si nous voulions seulement nous mettre sous l'égide prussienne, comme on nous rendrait heureux !

III

Une autre fois encore, Treitschke a subi le contact de l'esprit français. En 1865, étant professeur à l'université de Fribourg, il profita de quelques jours de vacances pour faire une excursion en Alsace ; et il rend compte de ses impressions dans une lettre : « J'ai passé les fêtes de la Pentecôte à Brisach, et comme de là les Vosges offrent un aspect séduisant, je me suis brusquement décidé à passer le Rhin. Le pays est superbe, peut-être plus beau que l'autre rive. Malheureusement, je n'ai pu réprimer une rage patriotique, quoique je sache qu'il y a des situations faites, que rien ne peut changer. Le pays se francise à vue d'œil. Il est vrai que la langue allemande domine ; mais, pour le commun peuple, ce n'est qu'un dialecte ; le haut allemand lui est à peu près inconnu ;

quand on ne parle pas son jargon, on n'a qu'à s'exprimer avec lui en français. Je crains que la population n'achève rapidement de se franciser. Les femmes, qui dans ces sortes de choses sont plus puissantes que les hommes, jouent un mauvais rôle. Je sais par des Alsaciens qu'elles ne lisent que des livres français, et j'ai remarqué moi-même que souvent, dans les ménages, la femme parle français, tandis que le mari reste fidèle à la langue allemande. Mais les Alsaciens ne seront jamais qu'une population bâtarde, et nous devons nous estimer heureux, s'ils consentent à jouer un rôle intermédiaire entre la culture française et la culture allemande, et s'ils ne nous deviennent pas complètement étrangers. »

L'année 1870 lui ouvrit tout à coup des perspectives inattendues. Le premier mois de la guerre n'était pas écoulé, qu'il écrivit dans les *Preussische Jahrbücher* un long article, qui fut ensuite répandu à profusion sous forme de brochure : *Que demanderons-nous à la France ?* « C'est un rêve ! » disait-il au début, et, après

quelques apostrophes brutales, accompagnements ordinaires de sa polémique, il formulait ses revendications. C'étaient : « 1° les territoires français de langue allemande ; 2° une étendue de territoire français indispensable à leur protection ». Et il expliquait : « Ce n'est pas la tâche d'une sage politique nationale de s'étendre beaucoup au delà de la limite des langues ; néanmoins, elle ne doit pas non plus, par un esprit doctrinaire étroit, s'en tenir à cette limite comme à une barrière infranchissable. Le domaine de langue allemande en France est assuré militairement par deux places fortes, situées à quelques lieues au delà de la limite des langues : la forteresse de Belfort domine la trouée du Jura et des Vosges ; le cours supérieur de la Moselle est couvert par Metz, qui est aujourd'hui, comme Belfort, une ville presque entièrement française. Nos prétentions seront modérées, si nous nous en tenons là. »

Mais que diront les Alsaciens et les Lorrains ? Ils seraient bien hardis d'élever la voix. « Qui

oserait, eu égard au devoir que nous avons d'assurer la paix du monde, qui oserait encore nous objecter que les Alsaciens et les Lorrains ne veulent pas être à nous ? Auprès de la sainte nécessité de ces grands jours, le prétendu droit de toutes les tribus allemandes de disposer d'elles-mêmes, cette séduisante théorie de démagogues sans patrie, n'apparaît plus que comme une misère. Ces pays sont à nous par le droit de l'épée, et nous voulons disposer d'eux en vertu d'un droit supérieur, le droit de la nation allemande, qui ne peut permettre à ses enfants perdus de se séparer à jamais de l'Empire. Nous autres Allemands, qui connaisons l'Allemagne, et qui connaissons la France, nous savons ce qui convient aux Alsaciens, nous le savons mieux que ces malheureux eux-mêmes, qui, étant déformés par leur éducation française, sont restés sans notion exacte de la nouvelle Allemagne. Nous voulons, malgré eux, les rendre à eux-mêmes. »

Enfin, qui régnera sur les territoires conquis ? « Qui est-ce qui est assez fort pour gouverner

ces pays perdus et, par une discipline salutaire, les rendre à la vie allemande? La Prusse, la Prusse seule. » L'Alsace et la Lorraine pourraient-elles se plaindre de subir le sort que la politique de Treitschke réserve indistinctement à tous les petits États allemands?

IV

Treitschke est mort à Berlin en 1896. Pendant les vingt dernières années de sa vie, il a enseigné l'histoire dans l'université de cette ville, avec un succès qui ne s'est jamais démenti. Son biographe Schiemann dit qu'il a été « un éducateur de la jeunesse, comme l'Allemagne n'en a pas connu un second » : cela veut dire sans doute qu'il a contribué, plus qu'aucun autre, à la formation de l'Allemagne nouvelle. A-t-il accompli ainsi une œuvre utile à son pays? Les conséquences ont prouvé le contraire. En des temps ordinaires, il aurait été un patriote et rien de plus. Il fut aveuglé par les victoires prussiennes, au point de perdre toute liberté de jugement. Il devint le sectaire du

prussianisme. Ses meilleurs amis disent que même en conversation on ne pouvait discuter avec lui. Il n'écoutait pas les objections qu'on lui faisait, et il s'étonnait ensuite qu'on ne fût pas de son avis. Sa surdité aurait pu lui servir d'excuse, si elle n'avait été volontaire. Il est sourd aussi en histoire. Quand il aborde un fait ou un personnage, il l'a déjà travesti dans son imagination, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces travestissements sont ordinairement inspirés par la haine. Ce qui est écrit dans un tel esprit mérite-t-il encore le nom d'histoire?

FIGURES ALSACIENNES

Des Elsass, unser Lândel,
Des isch meineidi schehn.
Mer heve's fest am Bândel
Un lôn's bi Gott net gehn.

(Cette Alsace, notre pays, — elle est diablement belle.
— Nous la tenons par un lien solide, — et par Dieu!
nous ne la lâcherons pas.)

Chanson alsacienne.

I

ERCKMANN-CHATRIAN

Ceux qui ont connu Émile Erckmann se souviennent d'une comparaison qu'il employait souvent, lorsqu'il parlait de ses rapports avec Alexandre Chatrian. « Deux arbres, disait-il, — et c'étaient ordinairement deux chênes au tronc vigoureux, — deux arbres, plantés l'un à côté de l'autre et se protégeant mutuellement, peuvent tenir tête à un coup de vent qui peut-être les emporterait chacun, s'il était seul. Il en est ainsi, ajoutait-il, de deux hommes unissant leur effort dans une œuvre commune. » Il oubliait que ce qu'il définissait ainsi, ce n'était pas la collaboration littéraire, mais simplement l'amitié, ou

une certaine confraternité dans une entreprise quelconque. Les deux arbres ont beau grandir ensemble, mêler leur feuillage, se couvrir l'un l'autre contre les assauts de la tempête ; ils ont chacun leur sève qu'ils tirent du sol et qui les fait vivre, leurs fleurs et leurs fruits qu'ils élèvent vers le ciel. Ce que chacun produit lui appartient en propre. Il en est ainsi de la collaboration littéraire. Une idée ne sort pas de deux têtes. Celui qui l'a eue le premier peut, à la rigueur, la communiquer à un autre, mais, en général, c'est l'esprit qui l'a conçue qui est aussi le plus apte à la produire au jour et à lui donner une forme originale et définitive.

*
* *

On saura plus tard, quand la correspondance d'Émile Erckmann sera publiée, quelle fut la part de chacun des deux collaborateurs dans l'œuvre commune. Mais déjà les révélations des amis ne manquent pas, et le procès de 1890, qui rompit brusquement une fraternité de plus de quarante ans, a levé tous

les voiles[1]. C'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule, a dit La Bruyère. On peut dire, dans le cas présent, que l'horloger fut Émile Erckmann. Il arriva bien que Chatrian eût à mettre de l'huile dans les rouages, à régler un ressort, à resserrer une vis, à chasser quelques grains de poussière. Mais c'est à Erckmann qu'il appartenait de composer le mécanisme et d'en assurer le fonctionnement.

Tous deux appartiennent à cette région intermédiaire entre l'Alsace et la Lorraine, en partie montagneuse, que couronne le plateau de Phalsbourg. La petite ville, autrefois fortifiée, étroitement serrée dans son enceinte, était placée là comme une sentinelle pour garder la route de Paris. Elle est aujourd'hui démantelée, et les pierres de ses remparts ont servi à

1. Voici quelques lignes des considérants du jugement :
« Attendu que la correspondance versée aux débats fait voir, d'une part, Erckmann resté en Alsace, décrivant le pays qu'il habite, vivant de la vie des personnages de son œuvre, écrivant sans relâche, sans autre occupation que le travail de son esprit...

« Et, d'autre part, Chatrian venu à Paris pour y tenir un emploi au Chemin de fer de l'Est, recevant les manuscrits envoyés par Erckmann, les lisant, puis, en conseiller avisé, au goût sûr, lui donnant ses impressions, lui indiquant les retouches à faire, sans y mettre la main... »



la construction des forts de Strasbourg ; elle a gardé seulement ses deux portes monumentales, derniers témoins des assauts qu'elle a subis dans le cours de l'histoire. Les coteaux qui l'environnent bordent des vallons boisés, qui descendent en pentes douces vers les plaines d'Alsace et de Lorraine, et dont les sites pittoresques semblent appeler la plume du romancier.

Émile Erckmann est né à Phalsbourg, en 1822 ; son père était épicier et tenait en même temps une petite librairie ; c'est là que le futur écrivain puisa sa première instruction. Alexandre Chatrian, de quatre ans plus jeune que lui, était fils d'un verrier du hameau de Soldatenthal, ou Grand-Soldat. Leur rencontre se fit en 1847. Erckmann venait de finir à Paris ses premières années de droit, Chatrian était maître d'études au collège de Phalsbourg. Ce fut le principal du collège qui les mit en présence ; on dit même qu'une épître en vers latins, adressée à Erckmann par Chatrian, prépara le rapprochement. Les années suivantes apportèrent diverses publications, qui faisaient

paraître le travail collectif des deux écrivains sous un jour fort incertain. Les *Histoires et Contes fantastiques* portaient la signature d'Émile Erckmann-Chatrian. *L'Illustre docteur Mathéus* parut d'abord dans la *Revue de Paris*, en 1857, avec le seul nom d'Émile Erckmann. Ce bon docteur, autre Don Quichotte, qui va parcourant le pays comme apôtre d'un nouvel évangile, est la première figure originale tracée par la plume d'Erckmann. Détrompé comme Don Quichotte, et lassé de l'indifférence des hommes, il lui reste une dernière consolation, le retour au lieu natal. « Mon Dieu, que vous êtes bon de me laisser revoir mon pays, mon cher pays ! Je ne savais pas combien j'aimais ce pays, combien ces arbres, ces maisonnettes, cette jolie rivière qui murmure, ces grands sapins qui se balancent, je ne savais pas combien tout cela était nécessaire à ma vie. » Erckmann a mis dans ses meilleurs romans un peu de lui-même. Faut-il rappeler à ce propos qu'un de ses derniers ouvrages a pour titre : *Quelques*

mots sur l'esprit humain ? On sait quelle importance il y attachait : il a rêvé toute sa vie une philosophie.

*
* *

Le succès fut lent à venir. Les premières œuvres d'Erckmann ne furent guère lues que de ses amis. Peut-être aussi demeura-t-il trop longtemps confiné dans le genre fantastique, cette importation allemande, forme attardée du romantisme. Ce fut, dit-on, Chatrian qui l'engagea à sortir des limites étroites du conte et à se livrer à des études plus vastes, plus approfondies, sous forme de roman. C'était le moment où Balzac et George Sand régnaient sur le public avec le roman social ou passionné. Mais il y avait d'autres domaines à exploiter; il y avait surtout ce que Lamartine appelle « la naïveté de la vie ».

Alors parurent successivement et à de courts intervalles les ouvrages qui marquent l'apogée du talent d'Erckmann : *le Fou Jégof* en 1862, *Madame Thérèse* en 1863, l'*Histoire d'un*

Conscrit de 1813 et l'*Ami Fritz* en 1864, *Waterloo* en 1865. C'était la vie simple, celle des humbles et des petits, vue de près, décrite sans apprêt, sans surchage d'aucune sorte, et presque sans art. Et cela parut neuf dans notre littérature.

Quelle est, à ce moment, la situation des deux collaborateurs? Chatrian, esprit pratique, homme de goût et homme du monde, est devenu conservateur des titres à la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Erckmann est retourné dans son cher Phalsbourg, pour vivre au milieu des petites gens qu'il veut peindre. Plus tard, chassé par l'occupation allemande, il prendra son domicile à Saint-Dié, puis à Lunéville. Mais il restera obstiné provincial et campagnard. S'il vient à Paris, c'est pour voir quelques amis, mais sans s'y arrêter, et surtout sans s'y plaire. Son plaisir est d'écrire, et il écrit d'abord pour lui-même. Écrire est pour lui une manière de fixer son observation. Un mot qu'il met souvent dans la bouche de ses personnages : « J'ai vu cela », est caractéristique sous sa plume,

et paraît avoir un sens personnel. Aussi tout ce qu'il écrit n'est pas allé au public, et le nombre de pages qu'il a couvertes de sa petite écriture fine est incalculable. Il n'a pas d'autre soin ; il sait que Chatrian est là pour voir les directeurs de journaux et de revues, pour traiter avec les libraires, pour lui retourner au besoin un manuscrit et lui demander ici une suppression, là un développement, pour faire, en un mot, tout ce que le métier d'auteur peut avoir d'incommode ou de décourageant.

*
* *

Le monde dans lequel Erckmann nous introduit a quelque chose d'antique et de patriarcal. On y vit encore près de la nature. On jouit largement du bien-être que procure un sol fertile. On aime la bonne chère, les longs repas entre amis, car, si l'on a l'appétit éveillé, on a aussi le cœur ouvert; on est sociable et hospitalier. A un homme, il faut une cave bien garnie, à une femme, des armoires pleines ; car « l'amour du vieux vin et du beau linge fait les

ménages aisés ». La vigueur corporelle est estimée à l'égal des qualités de l'intelligence. Les jeunes gens luttent de force et d'adresse, comme au temps où ils descendaient dans l'arène pour les exercices journaliers. Les jeunes filles se parent pour leur plaire, mais en toute honnêteté, car l'amour ne se conçoit pas en dehors du mariage. Le célibataire est une exception ; il est mal vu, presque ridicule. L'artisan est fier de son métier ; il le pratique ordinairement de père en fils. Si un événement inattendu, une guerre par exemple, l'arrache à son foyer, il part, comme le Conscrit de 1813, sinon avec enthousiasme, du moins avec un cœur résolu, qui est le gage d'une bonne discipline.

Voici l'Ami Fritz, le héros privilégié d'Erckmann ; le voici faisant sa toilette, lorsqu'il veut plaire à Suzel. Il ouvre les trois grands placards qui se dressent jusqu'au plafond. Sa mère a entassé là les chemises et les mouchoirs, les nappes damassées et les serviettes à filets rouges, sans parler des pièces de toile qui

attendent l'ouvrière. Comment choisir dans une telle abondance ? La vieille Catherine monte sur une échelle, et prend sur un rayon une chemise garnie de dentelles aux manches et à la poitrine.

« Mais crois-tu, lui demande Fritz, que beaucoup de personnes soient capables d'apprécier un tel ouvrage ?

— D'abord toutes les femmes, répond Catherine ; toutes, quand elles auraient gardé les oies jusqu'à cinquante ans, savent distinguer ce qui est riche et beau. Un homme, avec une chemise pareille, quand ce serait le plus grand nigaud du monde, aurait la place d'honneur auprès d'elles ; et c'est juste, car s'il manquait de bon sens, ses parents en auraient eu pour lui. »

Le signe de la richesse, c'est une grande ferme, domaine familial, bien exploité et de bon rapport. Telle est la ferme de Mosenthal, louée par Fritz au père de Suzel. C'est un débordement de vie, un concert d'activité et de joie, quand la maison, le champ et la forêt s'éveillent au premier rayon du jour. Fritz en est ému,

comme d'un spectacle que lui donne le Créateur de toutes choses.

« Au petit jour, quand le coq lançait son cri dans la vallée encore toute grise, et qu'au loin, bien loin, les échos du Bichelberg lui répondaient, quand la haute grive faisait entendre sa première note dans les bois sonores ; puis, quand tout se taisait de nouveau quelques secondes, que les feuilles se mettaient à frissonner, — sans que l'on ait jamais su pourquoi, et comme pour saluer, elles aussi, le père de la lumière et de la vie, — et qu'une sorte de pâleur s'étendait dans le ciel, alors Fritz s'éveillait ; il avait entendu ces choses avant d'ouvrir les yeux, et il regardait.

« Tout était encore sombre autour de lui ; mais en bas, dans l'allée, le garçon de labour marchait d'un pas pesant ; il entrait dans la grange et ouvrait la lucarne du fenil, sur l'écurie, pour donner le fourrage aux bêtes. Les chaînes remuaient, les sabots allaient et venaient.

« Bientôt après, la mère Orchel descendait dans la cuisine ; Fritz, tout en entendant la bonne femme allumer le feu et remuer les casseroles, écartait ses rideaux et voyait les petites fenêtres grises se découper en noir sur l'horizon pâle.

« Quelquefois un nuage, léger comme un écheveau de pourpre, indiquait que le soleil allait paraître entre les deux côtes en face.

« Mais déjà la ferme était pleine de bruit : dans la cour, le coq, les poules, le chien, tout allait, venait, caquetait, aboyait. Dans la cuisine, les casseroles tintaient ; le feu pétillait ; les portes s'ouvraient et se refermaient. Une lanterne passait

dehors sous le hangar. On entendait trotter au loin les ouvriers arrivant du Bichelberg.

« Puis, tout à coup, tout devenait blanc : c'était lui..., le soleil qui venait enfin de paraître. Il était là, rouge, étincelant comme de l'or. Fritz, le regardant monter entre les deux côtes, pensait : « Dieu est grand ! »

*
* *

Campagnard comme il était, aimant la nature et vivant au milieu d'elle, Erckmann ne pouvait manquer d'être peintre de paysage, car on peut être peintre, une plume à la main. D'un autre côté, observateur minutieux, il devait peindre la nature comme il la voyait, c'est-à-dire avec la multiplicité des détails d'où se dégage l'impression de beauté. Les détails empêchent de voir l'ensemble quand ils sont disparates ; ils le font mieux voir quand ils se relient entre eux par un accord intime, qui est précisément l'art du peintre.

Une nouvelle d'Erckmann, *la Maison forestière*, est toute pénétrée de la senteur des forêts. Le sujet en est fort simple. Un peintre, en quête de sites pittoresques, rencontre un garde forestier. Celui-ci lui offre l'hospitalité, et lui

raconte une histoire des plus invraisemblables, dont il prétend avoir été témoin. Laissons là l'histoire, et ne voyons que le lieu où elle se passe, et qui vaut qu'on s'y arrête.

« Au bon temps de la jeunesse, dit Théodore, quand le ciel paraît plus bleu, le feuillage plus vert, l'eau des torrents plus fougueuse et plus sonore, l'eau des lacs plus calme et plus limpide..., alors je ne savais pas raisonner mes impressions ; j'acceptais le bonheur sous toutes ses formes sans le discuter ; tout était doué de vie et de sentiment pour moi, la pierre, l'arbre, la mousse, les fleurs. Et si quelque vieux chêne, au détour du chemin, m'avait adressé la parole, je n'en aurais pas été trop surpris. — Monseigneur le chêne, me serais-je écrié, Théodore Richter, peintre de paysage, vous salue. Il voit avec plaisir que vous avez daigné rompre en sa faveur votre long silence. Causons de la sublime nature, notre mère à tous ; vous devez avoir fait provision d'idées sur cette matière importante. Que pensez-vous de l'âme universelle, Monseigneur le chêne ?

« Un matin, j'avais quitté mon hôtellerie bien avant le jour... Me voilà en route dans la nuit, ma petite veste de chasse serrée aux hanches, le sac bouclé aux épaules et le bâton au poing. J'allais d'un bon pas... Vers cinq heures, je débouchais dans une gorge étroite, sinueuse, qu'on devrait appeler la gorge des bergeronnettes, car ce petit oiseau gris d'ardoise, à tête noire et à longue queue blanche, y abonde.

« Ceux qui, durant leur jeunesse, ont eu le bon-

heur de rencontrer un site pareil en pleine forêt, à l'heure où la nature sort de son bain de rosée et se drape de soleil ; où la lumière s'éparpille sur le feuillage, et plonge ses lames d'or au fond des fourrés les plus impénétrables ; où la mousse, le chèvrefeuille, toutes les plantes grimpantes fument dans l'ombre et confondent leurs parfums sous le dôme des hautes futaies ; où les mésanges bleues et vertes tourbillonnent autour des branches, à la recherche des pucerons ; où la grive, le bouvreuil et le merle descendent au ruisseau et boivent en se rengorgeant, les ailes palpitantes étendues sur l'écume des petites cascades ; où les geais pillards traversent par bandes la cime des arbres, s'appelant et se dirigeant à la file sur les cerisiers sauvages ; à l'heure, enfin, où tout s'anime, où tout célèbre l'amour, la vie, la lumière : ceux-là seuls comprendront mon extase.

« Je m'assis sur la racine d'un vieux chêne moussu, le bâton entre les genoux, et, durant une heure, je m'abandonnai, comme un enfant, à mes rêveries.

« Tantôt étendu, le coude dans la mousse, les paupières closes, j'écoutais l'immense murmure, les bruits étranges, indéfinissables de la vie universelle...

« Tantôt j'entr'ouvrais les yeux, et je voyais au-dessus de moi les rameaux du chêne découpant leurs festons dans le ciel...

« Puis je refermais les yeux tout ébloui, et je revoyais tout au fond de mon âme comme dans un miroir. »

*
* *

On a fait à Erckmann des chicanes de style, et on peut lui en faire. Sa plume se met à l'aise, comme le font ses personnages. Toute affectation, même toute gêne lui est contraire ; mais elle est si bonne personne, qu'on lui pardonne volontiers quelques négligences. Elle est naturelle avant tout, et elle l'est à un très haut degré, si toutefois il y a des degrés dans le naturel. Ce qu'on ne peut contester à Erckmann, c'est l'originalité, et c'est ce qui le fera vivre. Il a peint les mœurs d'une région de la France, région limitrophe et par conséquent d'un esprit nuancé, qui demandait un observateur sagace, pénétrant, assidu, et surtout amoureux de son sujet. D'où lui vient son originalité ? C'est sans doute d'avoir vécu en dehors des influences littéraires. Quels furent ses maîtres ? On ne saurait le dire. Il lisait peu, et ce qu'il lisait, c'étaient surtout des poètes ; il avait une grande admiration pour Corneille. Mais il savait regarder et écouter, et sa mémoire était un réservoir inépuisable de mots et d'idées. Que d'écrivains ont appris de Rousseau à

décrire des paysages qu'ils n'ont jamais vus ! Pour lui, il a tout tiré de son expérience, il n'a jamais moissonné dans le champ d'autrui. On dit de certains savants qui, sans aucun guide, se sont rendus maîtres de quelque domaine scientifique, qu'ils sont autodidactes : Erckmann est un autodidacte de la nature ; il est allé directement à elle, sans intermédiaire. On peut en dire autant de ses personnages. Ils ne ressemblent ni aux bourgeois de Balzac, ni aux paysans de George Sand. Ils sont les enfants du sol ; ils n'ont d'autre modèle que la vie.

II

LA LÉGENDE DE SAINTE ODILE[1]

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Voir Dieu, ce cri de l'âme mystique résume toute la légende de sainte Odile et en exprime le sens profond. Une chapelle est spécialement consacrée à la sainte dans le monastère qu'elle a fondé sur un rocher des Vosges ; l'unique vitrail qui éclaire le chœur la représente vêtue d'une robe d'hermine et tenant, appuyées sur son bras gauche, deux tables, semblables à celles que les artistes

1. *Vie latine inédite de sainte Odile*, par le Père Prémontré Hugues Peltre, avec traduction et notes de Dom G. de Dartain ; extrait de la *Revue d'Alsace* ; Rixheim (Alsace), 1913. — Suppléments de Jean Schilter à la Chronique de Kœnigshoven, Strasbourg, 1698.

de la Renaissance mettaient aux mains de Moïse. Ces tables ne portent aucune inscription, mais seulement deux grands yeux ouverts sur le ciel. Ce sont les yeux de la vision spirituelle, qui percent tous les voiles et atteignent Dieu au fond des espaces infinis.

Elle naît aveugle. « C'est ainsi, dit la vieille légende recueillie par Hugues Peltre, que Dieu mêle souvent de l'amertune aux faveurs qu'il nous accorde. » Son père, Atticus, un duc d'Alsace, qui attendait un héritier, veut d'abord la faire mourir. Mais la mère, Béresvinde, en qui parle la voix de la nature et peut-être la voix de Dieu, envoie sa fille en pays bisontin, au couvent de Baume-les-Dames, dont elle connaît la prieure. Or, continue le récit, en ce temps-là vivait à Ratisbonne, en Bavière, un saint évêque nommé Erhart, et un commandement du ciel vint à lui, et lui dit de passer le Rhin et de se rendre au couvent de Baume, où il trouverait une fille aveugle de naissance, et de la baptiser en lui donnant le nom d'Odile. Il obéit, et l'enfant, ayant reçu l'eau du baptême,

ouvrit les yeux et regarda l'évêque, qui lui dit: « Puissions-nous ainsi, ma chère fille, nous regarder dans la vie éternelle. » Dieu n'avait fermé ses yeux que pour les ouvrir à la lumière céleste.

Odile reste jusqu'à l'âge de quinze ans à Baume. La réputation de sa vertu et de sa beauté se répand aux alentours. Alors un de ses frères, nommé Hugo, songe à la ramener au logis paternel. Mais il n'ose en demander l'autorisation à son père. Quand le duc verra devant lui sa fille, pense-t-il, sa haine s'apaisera déjà. Il envoie donc secrètement à Baume un char avec un conducteur sachant les chemins et des provisions pour un long voyage. « Le char, après avoir traversé le pays bisontin et la plaine d'Alsace, arrive enfin au pied de la montagne où le duc Atticus commençait à construire à grands frais un château appelé Hohenbourg. » Quand Hugo voit de loin les voyageurs gravir la côte, il va dire à son père : « Voici enfin ma sœur qui revient; je cours au-devant d'elle; c'est moi qui l'ai fait venir; j'en demande par-

don, mais je n'ai pu supporter plus longtemps l'idée de la savoir loin de nous et dans la pauvreté. » Le duc, irrité de voir son autorité méconnue, frappe le jeune homme avec le bâton qu'il tient à la main. D'après une tradition que le Père Hugues rejette comme contraire aux documents généalogiques, il l'aurait même frappé à mort.

Cependant Atticus, aussi faible que violent, accepte le fait accompli. Bientôt même il tire vanité de la beauté de sa fille, et il cherche pour elle d'illustres alliances. Odile, comme on le pense bien, résiste au mariage. « L'époux que j'aime se nomme le Fils du Très Haut », répond-elle. Mais, « craignant d'être déçue par le respect qu'elle doit à son père, ou de se laisser amollir par le souffle flétrissant de la cour », elle cherche son salut dans la fuite. Le duc envoie une troupe de cavaliers après elle. Lorsqu'elle les reconnaît de loin, elle s'écarte du chemin et se dissimule dans le creux d'un rocher. Ici le Père Hugues est embarrassé. Il est obligé de raconter un prodige auquel il ne

croit qu'à moitié, mais il ne veut rien omettre de ce que rapporte la tradition. Il se fie donc à une chronique plus ancienne, qu'il cite textuellement : « La roche, comme touchée de compassion, s'ouvre d'elle-même et dérobe aux regards la fugitive, qu'elle cache, pour ainsi dire, dans son sein maternel. Après que les cavaliers se sont éloignés, Odile sort de sa retraite. Mais une source, aussi salutaire que limpide (*limpidissimus fons ac saluberrimus*), jaillit du rocher, et elle coule encore. »

Le duc Atticus fut-il touché de la grâce? Le fait est qu'il éprouva le besoin de racheter ses erreurs passées. Il distribua des aumônes, pratiqua les œuvres de piété. Enfin, il fit donation à sa fille du plateau de Hohenbourg, pour qu'elle y élevât, à la place du manoir qui n'était pas achevé, un grand monastère. Le Père Hugues se livre à des recherches minutieuses pour fixer la date de la fondation, et il s'arrête à l'année 680. C'était le temps où le royaume de France s'éparpillait entre les faibles mains des successeurs de Dagobert, un temps de guerre et de

rapine, où les seigneurs se rançonnaient sans pitié, et où leurs vassaux n'étaient jamais à l'abri d'une surprise. Le monastère se peupla rapidement. Les jeunes filles des environs, châtelaines ou bourgeoises, accoururent à l'appel d'Odile, et se rangèrent sous sa bannière blanche et bleue, la couleur de l'innocence et la couleur du ciel.

Lorsqu'elles furent au nombre de cent trente, elle les rassembla et leur demanda si elles voulaient être cloîtrées. Elles répondirent unanimement qu'elles s'en rapportaient à leur directrice. Alors elle leur dit: « Je sais bien que vous êtes décidées à vivre strictement sous la loi de Dieu, mais je crains que celles qui habiteront cette maison après nous ne puissent pas supporter une règle trop sévère, et que ce qui devrait être leur salut ne devienne une cause de scandale. » Et le Père Hugues ajoute: « Il semble qu'à cette époque la vie religieuse ait joui de plus de liberté; il suffisait, pour constituer une communauté proprement dite, de vivre loin de la société des hommes

sous une direction commune. » L'occupation des religieuses de Hohenbourg était le soin des malades et le soulagement des pauvres. Et comme l'accès de la montagne était pénible, surtout dans la mauvaise saison, Odile « descendit au-devant des malheureux », et elle fonda, dans un vallon à mi-côte, un second monastère ; ce fut Hohenbourg-le-Bas, ou Niedermünster. Elle y fit demeurer une partie de ses sœurs, et « comme, par leur voisinage, elles étaient exposées à la contagion du siècle, elle les visitait presque chaque jour, afin que tout son troupeau fût animé du même esprit. »

Odile vécut ainsi de longues années; la plupart des témoignages la font plus que centenaire. Or, un jour qu'elle faisait sa prière dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, pour lequel elle avait une dévotion spéciale, les sœurs qui se tenaient derrière elle remarquèrent qu'elle restait agenouillée devant l'autel plus longtemps que de coutume. En s'approchant, elles virent qu'elle avait cessé de vivre. Alors elles

se lamentèrent de ce que leur mère, étant morte sans communion, ne pouvait monter au Paradis. Et voici que l'âme d'Odile rentra dans le corps qu'elle avait déjà quitté, et elle dit à ses compagnes : « Pourquoi me troublez-vous, quand je voyais déjà ce que les yeux mortels ne peuvent voir? » Puis elle prit elle-même le calice sur l'autel, le porta à ses lèvres, et expira.

Ici le Père Hugues fait l'esprit fort. « Je ne veux pas démentir les vieux récits, dit-il, mais, sauf meilleur avis, je ne vois dans cette mort interrompue qu'une syncope, ou une extase provoquée par l'ardent désir de voir Dieu. » Le fait de la communion sous les deux espèces et sans l'assistance du prêtre l'embarrasse moins ; il est d'avis qu'il ne faut pas en cette circonstance songer aux règlements actuels de l'Église, mais seulement aux usages d'autrefois, qui variaient d'un pays à l'autre. « Et d'ailleurs, ajoute-t-il, quelqu'un pourrait-il bien me dire par qui et à quelle époque il a été défendu aux femmes, et spécialement aux religieuses, de toucher les vases sacrés? »

Voir Dieu, aller à lui et l'approcher, avec ou sans le secours de l'Église, telle est l'image qui perce à travers tous les détails du récit, et parfois à l'insu du narrateur. La source qui a jailli sous les pas de la sainte coule toujours. Le peuple, qui accommode les idées à son point de vue et les met à sa portée, attribue à l'eau « aussi salutaire que limpide » une vertu de guérison pour les yeux malades. De nombreux pèlerins gravissent chaque année la montagne : peut-être que le symbolisme de la légende parle encore à l'âme de quelques-uns d'entre eux et leur procure une vision momentanée du ciel.

III

HERRADE DE LANDSPERG

Abbesse de Sainte-Odile.

Le monastère de Hohenbourg, fondé par sainte Odile sur un sommet des Vosges, eut au douzième siècle deux abbesses, que les chroniqueurs du temps mentionnent avec éloge : Relinde, originaire de la Souabe, peut-être parente de l'empereur Frédéric Barberousse, et Herrade de Landsperg, appartenant à une famille noble de la Basse-Alsace.

Relinde était une savante, et, à cette époque, être une savante cela voulait dire surtout connaître les lettres latines, sacrées et profanes. Mais Relinde avait encore d'autres connaissances; elle était poète et musicienne; on lui

attribue des poésies latines; elle était habile dans le dessin des miniatures. Elle attirait au couvent des jeunes filles nobles, qui venaient s'instruire sous sa direction. A sa mort, en 1167, sa meilleure élève, Herrade de Landsperg, lui succéda.

Sainte Odile avait fondé autrefois, dans un vallon au-dessous de Hohenbourg, un second monastère, pour y recevoir, dit la légende, les malades qui ne pouvaient monter jusqu'au sommet: c'était Niedermünster, ou Hohenbourg-le-Bas. Herrade voulut avoir, comme elle, un asile pour les pauvres qu'on lui amenait des villages voisins, et elle fit bâtir, encore plus bas, au débouché de la plaine, le cloître de Trüttenhausen, c'est-à-dire la maison de Dieu, où elle installa douze frères de la règle de saint Augustin. De Trüttenhausen, ainsi que du manoir de Landsperg, il reste une ruine.

Herrade mourut en 1195, laissant un ouvrage qui a fait vivre son nom, le *Hortus Deliciarum*. Cet ouvrage, ce *Jardin des Délices*, devait servir à l'instruction et à l'édification des reli-

gieuses de Sainte-Odile. L'auteur s'adresse d'abord à ses compagnes, dans une exhortation poétique, formée de vingt-cinq strophes de quatre vers très courts, d'un rythme trochaïque, dont voici les deux premières :

« Salut, cohorte des vierges — de Hohenbourg, — blanche comme lis, — amante du fils de Dieu !

« Herrade, ta très dévouée, — ta très fidèle — mère et servante, — te chante ce cantique[1] ! »

La dernière strophe ne contient que le mot Amen, douze fois répété.

Vient ensuite une dédicace en prose :

« Herrade, par la grâce de Dieu, quoique indigne, abbesse de l'église de Hohenbourg, aux très douces vierges du Christ, travaillant dans cette même église, comme dans la vigne du Seigneur, grâce et gloire, par le don de Dieu. J'insinue à votre sainteté que j'ai rapporté ce livre, intitulé *Jardin des Délices*, des diverses

1. *Salve cohors virginum*
Hohenburgiensium,
Albens quasi lilium,
Amans Dei Filium.
Herrat devotissima,
Tua fidelissima
Mater et ancillula,
Cantat tibi cantica.

fleurs de l'Écriture sainte et de la philosophie, comme une petite abeille, sous l'inspiration de Dieu, et l'ai assemblé, à la louange et à l'honneur du Christ et de son Église, et pour l'amour de vous, comme en une seule ruche garnie de miel... »

Elle les engage à puiser assidûment à la ruche, afin que de temps en temps une goutte de miel vienne réconforter leur âme, lassée par les amertumes de la vie, et les préparer à goûter la douceur des joies éternelles.

Le manuscrit portait, à deux endroits différents, les dates de 1150 et de 1175. Il resta d'abord au couvent de Hohenbourg. Lors de l'incendie de 1546, il fut transporté à Saverne, localité alors dépendante de l'évêché de Strasbourg. De là, il passa à la bibliothèque épiscopale, plus tard fondue dans la bibliothèque de la ville. On sait ce qu'il en advint dans la suite. Lors du bombardement de 1870, la bibliothèque fut un des points visés par l'artillerie allemande. Le conservateur, trop confiant dans la générosité de l'assiégeant, n'avait pas songé

à descendre les documents précieux dans les caves voûtées du sous-sol. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus nous rendre compte de l'ouvrage de Herrade que par la description qu'en a donnée un savant strasbourgeois, Chrétien-Maurice Engelhardt, dans un mince volume, accompagné de douze tableaux, reproduisant une partie des dessins qu'il a jugés les plus caractéristiques. [1]

*
* *

Le *Jardin des Délices* est une sorte d'encyclopédie théologique en images, une histoire de l'Église, avec tous ses accessoires et ses dépendances, ses ramifications dans l'histoire politique, dans la philosophie, dans la littérature, depuis l'origine du monde jusqu'au moment où l'auteur écrit. Le sacré et le profane s'y mêlent dans une association qui nous paraît parfois bizarre, mais qui n'étonnait point les lecteurs du moyen âge, et les lecteurs savants moins que les autres, eux dont la science était

1. *Herrad von Landsperg und ihr Werk*, Hortus Deliciarum, *mit 12 Kupfertafeln in Folio*. Stuttgart, 1818.

formée d'échos venus confusément de tous les points de l'horizon.

Voici l'œuvre de la création. Les trois personnes de la Trinité sont assises sur un banc, méditant sur la manière de débrouiller le chaos. Un artiste de la Renaissance aurait eu soin de les distinguer et de leur prêter une physionomie. Herrade, au contraire, croit demeurer fidèle au texte sacré en leur attribuant une ressemblance parfaite. Ne représentent-elles pas un seul et même Dieu? Les quatre éléments, au moyen desquels la physique ancienne expliquait la formation des êtres, sont à leurs pieds. Éole souffle l'air en enflant ses joues; l'eau jaillit sous le trident de Neptune, et le Soleil traverse le ciel sur son char attelé de quatre chevaux. A ces images se rattache un cours sommaire d'astronomie, de chronologie, de géographie, même d'agronomie : toutes choses, dit l'auteur, qui ont été scrutées par les philosophes. Elle ajoute même ailleurs que les philosophes aussi peuvent être inspirés du Saint-Esprit.

Suit la création et la chute de l'homme. Le

Créateur tient entre ses genoux une forme en argile, qu'il achève de modeler. Adam aspire avidement l'âme que Dieu lui souffle dans la bouche. On voit Ève sortie jusqu'à mi-corps d'une côte d'Adam, que le Créateur tient dans sa main. Après la chute, un chérubin, avec ses ailes croisées sur sa poitrine, veille à la porte du Paradis. Ève travaille à son fuseau; Adam bêche la terre. L'invention des arts nous ramène à la tradition profane. On passe sans transition de la tour de Babel à l'Hélicon païen, où trônent les neuf Muses en costume du douzième siècle.

Un grand tableau, couvrant deux pages in-folio, et tracé avec un soin particulier, représente les sept arts libéraux, qui ont leur origine commune dans la philosophie. Ce tableau est formé de deux cercles concentriques et ne contient pas moins de quatorze figures, accompagnées de légendes explicatives. Dans le cercle intérieur est assise la Philosophie ; elle est couverte d'un manteau à longs plis flottants; de son diadème sortent trois têtes, l'Éthique, la

Logique et la Physique. Sous ses pieds, dans un compartiment à part, sont assis sur un même banc les deux princes de la sagesse antique, Aristote et Platon, ayant chacun un livre ouvert devant lui sur un pupitre, et un stylet à la main. Des deux flancs de la Philosophie sortent sept fleuves, trois d'un côté et quatre de l'autre, qui donnent naissance aux sept arts. Ceux-ci sont rangés dans l'espace compris entre les deux cercles, les pieds posés sur le cercle intérieur. Chaque art est représenté par une figure allégorique, avec ses emblèmes et ses légendes : la Grammaire, la Rhétorique et la Dialectique d'un côté, la Musique, l'Arithmétique, la Géométrie et l'Astronomie de l'autre. Enfin, en dehors du cercle extérieur sont assis quatre personnages, les inventeurs de la magie, ayant chacun un livre ouvert devant lui, un stylet et un canif dans la main, et un oiseau noir lui soufflant sa fausse sagesse à l'oreille.

*
* *

Le récit biblique se continue à travers toute sorte d'épisodes. Un fait amène d'autres faits

semblables : l'auteur n'a pas d'autre méthode. A propos du passage de la mer Rouge, elle nous fait l'énumération des mers qu'elle connaît, avec les fleuves qui s'y déversent, le Rhin, le Rhône, le Danube. Moïse meurt; Dieu lui-même pose son corps dans un cercueil. Le roi David joue de la harpe. Les douze prophètes sont présentés debout sur un seul rang, chacun tenant un rouleau, avec une inscription prédisant le futur Messie. A l'annonce du salut, le ton s'élève. L'abbesse donne cours à son inspiration lyrique; elle chante des hymnes au Sauveur:

« Voici venir de Sion — Celui qui châtiera Babel. — De Sion est sortie la loi qu'a — dictée le Roi des rois. — Il est né à Bethléhem, — Celui qui régnera sur Jérusalem. — Il est né d'une vierge, la nuit, — de Marie. Celui qui est la vraie lumière... [1] »

1. *Ecce venit ex Sion*
Qui castiget Babilon,
De Sion exivit lex
Quam dictavit regum Rex.
Natus est in Bethlehem
Qui reget Hierusalem.
Natus est ex virgo nux
De Maria vera lux.

Lors du baptême de Jésus par saint Jean-Baptiste aux bords du Jourdain, le ciel s'ouvre à deux battants; la colombe qui figure le Saint-Esprit laisse tomber l'huile de l'onction sur le front du Sauveur, tandis que le dieu du fleuve, sortant sa tête de l'eau, est frappé d'étonnement à la vue de l'apparition miraculeuse.

La scène de crucifixion est accompagnée de deux figures symboliques : l'Église triomphante, montée sur un animal à quatre têtes, en souvenir des quatre évangélistes, avec sa bannière largement déployée ; et, en face d'elle, la Synagogue penchée sur un âne, les yeux couverts d'un voile, sa bannière brisée à la main. Les femmes qui se tiennent au pied de la croix sont vêtues en religieuses.

L'abbesse se plaît aux tableaux allégoriques, qui sont quelquefois très compliqués, et qui seraient difficiles à comprendre sans les légendes explicatives qui les accompagnent. Telle est, par exemple, l'Échelle des Vertus, qui va de la terre au ciel; la Vertu qui monte le plus haut est la Charité ; elle atteint seule les échelons supé-

rieurs, où la main de Dieu, sortant d'un nuage, lui présente la couronne de vie. Telle est encore la Lutte des Vertus et des Vices, les unes soutenues par les anges, les autres excités par les démons. Le pinceau de Herrade ne recule même pas devant les sombres images de l'Apocalypse ; mais son goût lui fait garder une juste mesure dans la peinture du laid. Son Antéchrist est un beau prince, portant couronne en tête, et son manteau artistement drapé. Le Jugement dernier est remarquable par la multiplicité et le groupement ingénieux des détails. Les diables qui s'y rencontrent, et qui ne sauraient y manquer, ne sont pas trop repoussants.

*
* *

Après ce long voyage à travers le monde et l'histoire, l'auteur revient à son point de départ. Un tableau montre la montagne de Hohenbourg, couronnée de son monastère. Le Christ se tient devant la porte ; à sa droite, la Vierge Marie et saint Pierre ; un peu plus bas, le duc Atticus,

leur présentant un bâton d'or, sur lequel tous trois posent la main; il a mis un genou sur son manteau, qu'il a laissé tomber à terre en signe de respect. A gauche du Christ se tiennent debout, la face tournée vers lui, saint Jean-Baptiste et sainte Odile ; car celle-ci, est-il dit, avait pour saint Jean-Baptiste une vénération particulière; elle lui consacra une chapelle, où elle fit souvent ses dévotions; elle voulut être enterrée là. Sur le même tableau, on voit Atticus remettre à sainte Odile la clef du couvent. Enfin, entre Relinde et Herrade, tout le cortège des religieuses, quarante-huit dames et douze converses, défile sur six rangs, chacune ayant son nom et quelquefois son lieu d'origine inscrits au-dessus de sa tête.

Deux cantiques avec leurs mélodies terminent le manuscrit :

« Fleurs de neige, qui répandez le parfum de vos vertus, — et qui demeurez à jamais dans le divin cortège, — méprisez la poussière terrestre, et courez au ciel, — où vous pourrez

contempler l'époux, aujourd'hui soustrait à vos regards...[1]. »

Le grand nombre des religieuses, la plupart nobles, indique déjà que la citadelle pieuse de Hohenbourg était surtout un lieu de refuge pour les déclassées et les persécutées de la vie mondaine. Herrade de Landsperg était contemporaine de Philippe-Auguste et de Frédéric Barberousse. La guerre féodale sévissait partout. La compétition pour des trônes grands ou petits ensanglantait tous les pays de l'Europe. Herrade elle-même offrit un asile à la veuve et aux deux filles de Tancrède, roi de Sicile, dépossédé par l'empereur Henri VI. Le clergé séculier s'associait aux menées tapageuses des seigneurs laïques. Herrade lui reproche de s'adonner au jeu et à la chasse, et de dépenser en plaisirs l'argent destiné aux pauvres. Même les mystères joués dans les églises deviennent, dit-elle, une occasion d'orgies. Elle trace dès lors sa ligne de

1. *O nivei flores, dantes virtutis odores,*
Semper divina pausantes in theoria,
Pulvere terrena contempto, currite cœlo,
Quo nunc absconsum valetis cernere sponsum.

conduite : réagir contre le mal du siècle, guérir les blessures, soulager les misères, relever les âmes, et, dans les loisirs que lui laisse sa mission, « rassembler dans son livre, comme dans une ruche, le miel de la sagesse sacrée et profane ».

IV

« PAPA OBERLIN »

Le bon Pasteur du Ban de la Roche [1].

Jean-Frédéric Oberlin est une figure unique dans l'histoire. Il appartient à une classe d'hommes que notre société moderne ne connaît plus ; il est de la race des civilisateurs. Il fait penser involontairement à ces personnages des temps héroïques qui apprirent aux hommes à cultiver la terre, à s'associer pour un travail commun, à sortir de l'état de nature. Le Ban

1. D. E. Stœber l'aîné, *Vie de J.-F. Oberlin, pasteur à Waldbach* ; Paris, Strasbourg et Londres ; Treuttel et Würtz, 1831. — Remanié par C. Leenhardt : *La vie de J.-F. Oberlin, 1740-1826* ; Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1911.

Edmond Parisot, *Un éducateur mystique, Jean-Frédéric Oberlin* ; Paris, Paulin et Cie, 1905.

Un article de T. Fallot, dans le *Dictionnaire de Pédagogie* de F. Buisson, Première Partie, tome second, p. 2127-2132.

de la Roche, à son arrivée, était un chaos ; c'est aujourd'hui une région fertile, industrieuse, aimée de ses habitants.

Lorsqu'on remonte la vallée de la Bruche, après avoir quitté Mutzig et Schirmeck, on arrive d'abord à Rothau, l'ancien chef-lieu de la seigneurie du Ban de la Roche. Puis le chemin s'élève, passe entre des pentes boisées, et se déroule en contours pittoresques ; on atteint Fouday et enfin Waldersbach, dominé par les ruines du château de la Roche, qui a donné son nom à la région. A Waldersbach, on parle aujourd'hui un français très pur, et qui plaît même par une certaine grâce chantonnante. Au dix-huitième siècle, il y régnait encore un patois informe. Quand Stuber, le prédécesseur d'Oberlin, y arriva en 1740, il demanda d'abord à voir la maison d'école. On le mena dans une masure, où était entassé un groupe d'enfants à peine vêtus et criant à tue-tête. Un petit vieillard était couché dans un coin sur un grabat. « Qu'enseignez-vous à ces enfants ? lui demanda Stuber. — Rien. — Pourquoi ? —

Parce que je ne sais rien. » Et il déclara qu'autrefois il avait été le porcher de la commune, mais qu'ensuite, sa vue ayant baissé, il lui était arrivé de perdre quelquefois une de ses bêtes, et que, pour ne pas le priver d'emploi, on lui avait confié la garde des enfants.

Quand Stuber fut appelé à une des paroisses de la ville de Strasbourg, il chercha un successeur qui voulût continuer son œuvre, une âme charitable qui consentît à vivre parmi les sauvages pour les amener à la vie civilisée. On lui parla d'un candidat en théologie, qui attendait une nomination d'aumônier dans un régiment français, et qui se distinguait par son esprit sérieux et ses mœurs austères. Oberlin était fils d'un professeur au Gymnase protestant qui avait été fondé au temps de la Réforme par Jean Sturm ; il avait six frères et deux sœurs, et il avait vécu jusque-là sous un régime sévère et économe. Stuber alla le voir ; il le trouva lisant les philosophes français qu'il se proposait de réfuter, Voltaire, Diderot, Helvétius. Un mobilier plus que simple garnissait

la mansarde qu'il habitait. Le lit était tendu de papier brun. Un poêlon était pendu au plafond au-dessus de la lampe : c'était sa cuisine, disait-il, où il réchauffait le soir les restes du dîner qu'il avait pris chez ses parents. Oberlin accepta la proposition que lui fit Stuber ; il n'y mit qu'une condition, c'est que les candidats plus anciens que lui sur le tableau des promotions renonçassent volontairement à leurs droits. La précaution était inutile ; l'offre était trop peu séduisante pour tenter un homme qui ne fût pas poussé par le zèle de la maison de Dieu.

Le presbytère actuel de Waldersbach, assez coquettement planté sur une éminence d'où l'on domine un horizon de verdure, est fort différent de celui où Oberlin fit son entrée le 30mars 1767. C'était alors une simple bâtisse de quelques mètres carrés, flanquée d'une grange et d'une étable, et entourée d'un petit jardin. Au reste, la première pensée d'Oberlin ne fut pas pour sa propre installation, mais pour une maison d'école où il pût abriter les

enfants qui allaient lui être confiés. L'année suivante, sa sœur Sophie, qui tenait son ménage, invita chez elle une amie, qui relevait de maladie, et qui devait refaire sa santé à l'air de la montagne. Salomé Witter était fille d'un professeur de l'université de Strasbourg ; elle était orpheline. Quelque modestes que fussent ses allures, elle avait gardé certaines habitudes mondaines, qui contrastaient avec la simplicité des mœurs champêtres. Oberlin l'en blâma; il déclare même qu'elle ne lui inspira d'abord que de la répugnance. Mais lorsqu'elle dut repartir, il eut pour elle un tardif mouvement de cœur. Il lui offrit de rester, et il l'épousa. Elle fut pour lui, pendant quinze ans, une collaboratrice active. Non contente d'élever les neuf enfants qu'elle lui donna, elle recevait chez elle des pensionnaires, Elle apprit aux femmes du Ban de la Roche à « filer le coton ». Elle dressa les jeunes filles aux travaux du ménage. Elle forma des gardes-malades pour l'aider dans ses soins charitables. Elle mourut, épuisée, le 18 janvier 1783. On l'appelait la mère du Ban

de la Roche. Elle resta fidèle à son époux jusque dans la mort. Oberlin assure qu'elle lui apparaissait toutes les fois qu'il avait besoin de son conseil. Elle lui était même maintenant, disait-il, d'un secours plus efficace, car elle ne venait plus seulement avec ses vertus terrestres, mais avec un pouvoir d'en haut.

*
* *

Il y a, en effet, deux hommes dans Oberlin, un mystique et un pédagogue, un pasteur et un visionnaire. Ces deux traits de son caractère, en apparence inconciliables, procèdent, en réalité, l'un et l'autre, du fonds commun de sa nature morale.

Oberlin croit à une Providence spéciale, la plus minutieusement individuelle qu'il soit possible de concevoir. Il parle souvent d'une main invisible qui dirige ceux qui veulent bien se confier à elle; il a composé un recueil d'anecdotes sous le titre de *Faits providentiels* (*Providentialia*). Au moment où Stuber l'appelait à la cure de Waldersbach, il était en ins-

tance pour un poste d'aumônier militaire; il hésitait; enfin il consulta Dieu, « qui, au lieu de le faire entrer daus un corps de soldats, l'envoya aux paysans du Ban de la Roche ». C'est Dieu aussi qui fait son mariage. Sa mère lui avait déjà proposé inutilement la veuve d'un riche brasseur et la fille d'un professeur. Même devant Salomé Witter il resta d'abord indifférent, jusqu'au jour où une voix fit entendre distinctement ces mots à son oreille : « C'est elle que Dieu a choisie pour ta femme. » Et il lui demanda si elle voulait répondre, de son côté, à l'appel qui leur venait d'en haut.

Oberlin ne pouvait manquer d'être en rapports avec les visionnaires plus ou moins sincères de son temps. Il lit et relit les *Vues sur l'Éternité* de Lavater, et il se met en correspondance avec lui. Il commente les *Arcanes célestes* de Swedenborg. Il reçoit deux fois la visite de la baronne de Krüdener, la « reine du vague », grande voyageuse, travaillée du besoin de faire parler d'elle. Elle s'habillait, pour lui plaire, de bleu et de blanc,

les couleurs symboliques du ciel. Mme de Krüdener lui amena Jung-Stilling, cet autre familier de la cour céleste, l'auteur des *Scènes du Royaume des esprits*. Ce qui distingue Oberlin dans ce groupe de voyants, c'est la précision des détails dans les faits qu'il rapporte. Sa femme venait à peine de mourir, lorsqu'elle lui apparut une première fois, sous un costume étranger, dit-il; mais, peu de jours après, elle revint « en propre personne, habillée comme elle l'était dans sa vie. Elle me dépassait en hauteur, ajoute-t-il, autant que je l'avais dépassée autrefois, et lorsqu'elle marchait devant moi, je ne pouvais la suivre, et je compris qu'elle voulait me dire que je devais me hâter davantage dans l'affaire de mon salut. » Les apparitions étant devenues plus rares à partir de 1795, Oberlin pensa que sa femme était montée trop haut dans le ciel pour pouvoir facilement redescendre sur la terre.

Pour d'autres mystiques, le monde des esprits est relégué dans des hauteurs sublimes. Pour Oberlin, le ciel touche de si près à la terre, que

les deux mondes n'en font qu'un. La mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, ou plutôt une continuation, une confirmation de la vie présente. « Il ne me semble nullement, écrit-il dans son Journal, qu'en mourant je serai séparé de mes parents et de mes amis ; je n'y vois autre chose, si ce n'est que le maître de la maison m'indique un autre logement un peu plus éloigné, d'où il résultera que notre commerce invisible sera interrompu pendant quelque temps. » Ailleurs il semble croire que les trépassés conservent dans l'autre vie leurs habitudes d'ici-bas. Deux ans après la mort de son fils Henri, en 1819, il écrit : « Il est vraisemblable que Henri s'est marié, il y a peu de jours, dans le monde des esprits. » Ce monde des esprits n'est qu'un horizon lointain du sol que nous foulons. Oberlin en a dressé la carte ; il en a marqué les régions, avec des couleurs symboliques, depuis le premier cercle, « vert de lumière », séjour de ceux « qui n'ont pas encore fait d'effort », jusqu'à la Nouvelle Jérusalem, éclairée d'un jour pourpre, siège de la Majesté divine. Les degrés

de l'Empyrée sont au nombre de cinq. A l'autre bout de l'échelle se trouvent les compartiments de l'Enfer ; ils ne sont que deux, la Vallée de Cédron, pour les « gens mauvais » capables de repentance, et la Géhenne, où sont rejetés les incorrigibles.

*
* *

Comment cet homme, qui livrait son âme aux rêves les plus invraisemblables et parfois les plus puérils, a-t-il pu doter les pauvres villages du Ban de la Roche d'un ensemble d'institutions les plus pratiques, les plus sagement combinées pour un bon emploi de la vie? C'est que toutes ses pensées et toutes ses actions s'inspiraient d'une profonde pitié pour les misères humaines. Ne fallait-il pas arracher les enfants à l'ignorance pour en faire des hommes, et les hommes au vice pour en faire des enfants de Dieu?

Peu à peu chacun des cinq villages dont se composait le Ban de la Roche eut sa maison d'école. Ordinairement Oberlin en dessinait le

plan ; puis il cherchait des hommes de bonne volonté, qui se faisaient pour lui charpentiers ou maçons; il pressait le travail, et y contribuait de ses propres mains. Restait à trouver le personnel enseignant. Les femmes répondirent les premières à son appel. Il apprend, en 1769, qu'une jeune fille de Belmont, Sara Banzet, qui a servi autrefois chez le pasteur Stuber, a appris chez lui à tricoter, « chose rare au Ban de la Roche ». Cette nouvelle lui causa, dit-il, un véritable ravissement. Il va aussitôt trouver le père, et obtient de lui que Sara entre à son service comme institutrice. Sara Banzet fut la première des « conductrices de la tendre jeunesse ». Son exemple fut suivi par une élite de femmes, parmi lesquelles il faut distinguer la servante d'Oberlin, Louise Scheppler, une humble fille, qui, par une intuition sublime, devina les méthodes que d'illustres pédagogues ont découvertes à grand' peine après elle. Ainsi furent créés, dans un coin reculé des Vosges, les premiers de ces établissements que nous appelons aujourd'hui

Écoles maternelles. On apprenait aux enfants à filer, à tricoter, à coudre. On leur contait l'histoire sainte. On leur montrait les objets de la nature en images. Ils dessinaient ce qu'ils voyaient; ils traçaient même des cartes géographiques, en commençant par le pays qu'ils habitaient. Au printemps, on les menait à la campagne, où ils retrouvaient, fraîches et vivantes, les plantes dont ils ne connaissaient que la figure. Le principe, dans tous ces exercices, est d'occuper les mains et d'éveiller l'esprit. Déjà aussi la diction est surveillée; on tient à une bonne prononciation française; le patois est interdit.

L'élève ainsi préparé passe à l'enseignement proprement dit, à ce que nous appellerions l'enseignement primaire et primaire supérieur. Le programme de cet enseignement, tel qu'il a été tracé par Oberlin lui-même, se distingue par deux caractères : il est d'abord essentiellement concret, c'est-à-dire qu'il porte toujours sur des réalités et qu'il s'abstient des considérations trop générales; en second lieu, il est merveilleusement adapté aux circonstances. Il

comprend trois cours, élémentaire, moyen et adulte ; chaque cours a trois classes. La classe de début établit d'abord un principe de morale et de discipline : « apprendre aux enfants à déposer leurs mauvaises habitudes, et à en acquérir de bonnes, l'obéissance, la sincérité, la débonnaireté, la bienfaisance, etc. » Puis les matières de l'enseignement se succèdent dans un ordre logique, depuis la grammaire, les éléments des sciences, la géographie, l'histoire, jusqu'à l'agriculture, l'économie, l'hygiène, le droit usuel. L'école est mixte, les élèves étant simplement groupés, d'après leur sexe, des deux côtés de la salle. Dans le cours des adultes, l'enseignement se fait en été de cinq à à huit heures du matin, afin que l'enfant puisse aider ensuite ses parents dans le travail des champs. Oberlin ne perd jamais de vue ce dernier côté de la vie. Ses sermons, dont on a conservé quelques plans, commencent ordinairement dans le ciel et finissent sur la terre. Il faut aider la nature, seconder son effort. Dieu ne l'a-t-il pas rendue féconde pour qu'elle

procure à l'homme sa subsistance? Oberlin exigeait qu'un jeune homme, avant de se présenter à la première communion, lui apportât un certificat constatant qu'il avait planté deux arbres fruitiers dans un endroit que ses parents lui avaient désigné.

*
* *

Oberlin continua son œuvre d'instituteur et d'apôtre pendant les orages de la Révolution. Comme les nouvelles de Paris arrivaient rares et tardives au Ban de la Roche, il sut seulement qu'on voulait établir la fraternité des peuples; et, dans la bonté de son cœur, il applaudit, et il présida les fêtes patriotiques. Le Comité de surveillance de Waldersbach s'empressa de lui délivrer un certificat de civisme. Après la suppression du culte public, il déposa solennellement à l'église son manteau et son rabat, et « de son manteau, dit un rapport officiel, il fit faire des corselets à de pauvres femmes ». Il substitua simplement, dit-il dans son Journal, un club au service divin, « afin

de continuer ses assemblées sous ce nom » ; l'église s'appela désormais le Temple de l'Éternel. Néanmoins, le 28 juillet 1794, on ne sait sur quelle dénonciation, Oberlin fut arrêté, au sortir d'un baptême, à Rothau. C'était le lendemain de la chute de Robespierre, mais la nouvelle n'en était pas encore arrivée au Ban de la Roche. Oberlin fut conduit à Schlestadt; cinq jours après, il fut remis en liberté. Sa réputation s'étendait en France et dans les pays voisins. En 1818, la Société d'agriculture de Paris lui décerna une médaille, et l'année suivante il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, « un chevalier de quatre-vingts ans », écrivit-il sur son diplôme. Lorsqu'il se sentit vieillir, il se résigna, raconte une de ses filles, tout en souriant aux jeunes gens qui l'entouraient. « J'ai aussi été jeune, leur disait-il. Quelle force ! quelle vivacité ! Qu'est devenu ce vigoureux Fritz ? Il peut à peine se traîner. Croyez-vous que je murmure pour cela ? Ah non ! Le bon Dieu est un peu plus sage que le vieux Fritz; il saura déjà quand ce

sera le moment de le rappeler. » Ce moment arriva le 1er juin 1826. On trouva dans les papiers d'Oberlin une courte autobiographie, rédigée en 1784, qui se terminait par ces mots : « Adieu, mes chers amis ! Je vous ai extrêmement aimés, et la sévérité même que j'ai quelquefois crue nécessaire n'avait pour première source que le violent désir de vous rendre heureux. » Il resta, dans le souvenir de ses paroissiens, ce que dit l'épitaphe gravée sur son tombeau, « Papa Oberlin ». Pour le monde lettré, il demeure un pédagogue de premier ordre, dont les expériences sont encore à méditer, et dont toutes les vues n'ont pas encore été mises à profit.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE V
Avant et après Iéna. Notes et révélations d'un témoin. 7
Kant et la « Paix perpétuelle » 45
La Politique française de Gœthe 55
Gœthe continuateur d'Homère 83
Gœthe à l'école de Voltaire 113
« Madame Lucifer » : Une Allemande au temps du romantisme 139
Henri de Treitschke et la décadence du sens historique en Allemagne 177

FIGURES ALSACIENNES

I. — Erckmann-Chatrian 199
II. — La légende de sainte Odile 215
III. — Herrade de Landsperg, abbesse de Sainte-Odile 225
IV. — « Papa Oberlin » : Le bon Pasteur du Ban de la Roche 239

234-18 — Saint-Germain-lès-Corbeil. — Imp. F. LEROY.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
Œuvres et Histoire littéraire

AYNARD (J.) : *La vie d'un poète : S. T. Coleridge* ..... 1 vol.

BOSSERT (A.) : *La littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique*... 1 vol.

Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains ..... 1 vol.

Gœthe et Schiller..... 1 vol.

Ouvrages couronnés par l'Académie française

Essais sur la littérature allemande..... 2 vol.

La légende chevaleresque de Tristan et Yseult (Essai de littérature comparée)..... 1 vol.

Schopenhauer, l'homme et le philosophe..... 1 vol.

BOURDEAU (J.) : *Poètes et humoristes de l'Allemagne*..... 1 vol.

BYRON (Lord) : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par Benjamin LAROCHE, 4 vol. qui se vendent séparément :

I. *Childe Harold*..... 1 vol.
II. *Poèmes*..... 1 vol.
III. *Drames*..... 1 vol.
IV. *Don Juan*..... 1 vol.

CERVANTÈS : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par M. L. VIARDOT..... 2 vol.

CHEVRILLON (A.) : *Etudes anglaises*..... 1 vol.

Nouvelles études anglaises. 1 vol.

DANTE : *La divine comédie*, traduction par P. FIORENTINO.. 1 vol.

DOUADY (Jules) : *Vie de William Hazlitt*..... 1 vol.

La mer et les poètes anglais. 1 vol.

GAUTHIEZ (P.) : *L'Arétin (1492-1556)*..... 1 vol.

GEBHART (É.), de l'Académie française : *Conteurs florentins du Moyen Age*..... 1 vol.

HAUVETTE (H.) : *Dante*... 1 vol.

HEINE (Henri) : *Chansons et poèmes*, transcriptions en rimes françaises par M. PELLISSON..... 1 vol.

Romancero, traduction en vers par M. Pellisson ..... 1 vol.

HENRY (V.) : *Les littératures de l'Inde* : SANSCRIT, PALI, PRACRIT..... 1 vol.

KROPOTKINE (P.) : *L'Entr'aide*, un facteur de l'évolution, traduit de l'anglais par L. BRÉAL... 1 vol.

LA SIZERANNE (R. de) : *Ruskin, pages choisies*..... 1 vol.

LICHTENBERGER (E.) : *Études sur les poésies lyriques de Gœthe*, 3e édit..... 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française

MÉZIÈRES (A.), de l'Académie française : *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*..... 1 vol.

Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare..... 1 vol.

Contemporains et successeurs de Shakespeare..... 1 vol.

Gœthe, les œuvres expliquées par la vie (1795-1832)..... 2 vol.

Pétrarque..... 1 vol.

MONTÉGUT (E.) : *Les Ecrivains modernes de l'Angleterre*.. 2 vol.

Livres et âmes des pays d'Orient (Daphnis et Chloé, etc.).. 1 vol.

Heures de lecture d'un critique (Pope, Collins, etc.)..... 1 vol.

Types littéraires et fantaisies esthétiques..... 1 vol.

OSSIAN : *Poèmes gaéliques*, traduits de l'anglais par P. CHRISTIAN..... 1 vol.

PINEAU (L.), professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. *L'Evolution du roman en Allemagne au XIXe siècle*..... 1 vol.

ROZ (F.) : *Le roman anglais contemporain*..... 1 vol.

RUSKIN (J.) : *La religion de la beauté* ..... 1 vol.

Pages choisies..... 1 vol.

Souvenirs de jeunesse ..... 1 vol.

SHAKESPEARE : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par M. E. MONTÉGUT, 10 vol. qui se vendent séparément :

Les tomes 1, 2 et 3 comprennent les comédies, les tomes 4, 5 et 6 les tragédies, les tomes 7, 8 et 9 les drames, le tome X, *Cymbeline*, les poèmes, les petits poèmes et les sonnets.

SPENCER (Herbert) : *Faits et commentaires*, traduit de l'anglais par Aug. DIETRICH..... 1 vol.

VÉZINET (F.) : *Les maîtres du roman Espagnol*..... 1 vol.

234-18 — Saint-Germain-lès-Corbeil. Imp. F. Leroy